BnF Gallica

Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus. / [planches dessinées par Desrais] ; [et par Jacques Grasset de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Grasset Saint-Sauveur, Jacques (1757-1810). Auteur du texte. Dessinateur du modèle. Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus. / [planches dessinées par Desrais] ; [et par Jacques Grasset de Saint-Sauveur] ; [gravé par Felix Mixelle] ; [notices rédigées par Sylvain Maréchal]. 1784-1788.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

16222 H

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME QUATRIEME.

BIBLIOTHEQUE DE SORBONNE
BIBLIOTHEQUE DE SORBONNE

A PARIS,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N° 240.

Et se trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

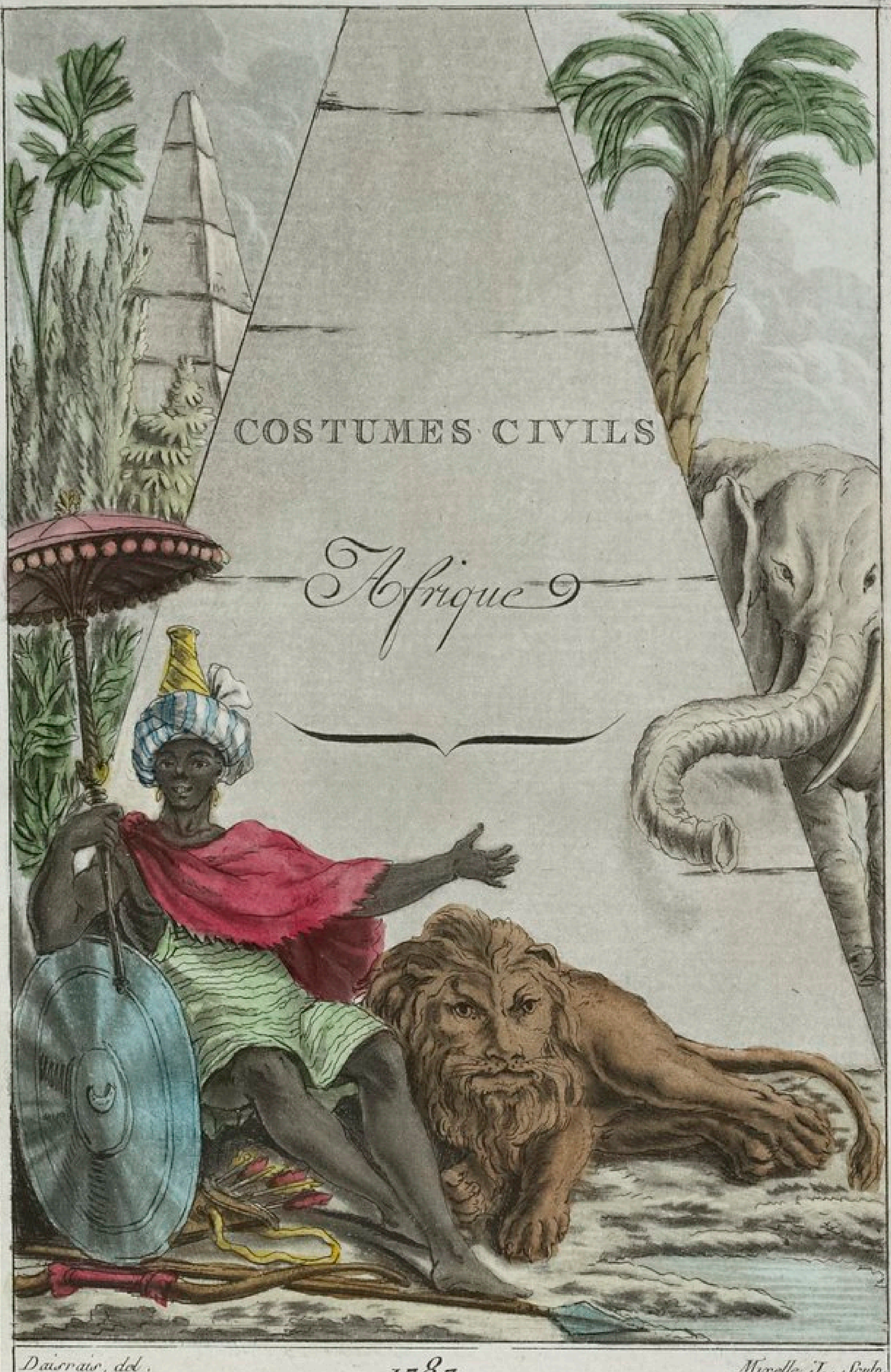
BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

4

4° H-7572



Daisrais, del. Mixelle J. Sculp.

1787.
Paris, Chez l'Editeur Pavard, Rue S.t Jacques, N.o 240,
Et ce Trouve Chez Les Principeaux Libraire, de l'Europe,

François, Scrip.

BnF ARS

femme de Martavan en Sirie.

BnF ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE MARTAVAN,

EN SYRIE.

Il n'y a point d'opinion qui n'ait trouvé sa place dans le cerveau de l'Homme. Il n'y a aussi sorte de Gouvernement dont les Hommes ne se soient avisés. C'est ainsi qu'un malade qui, par ses excès, a perdu de vue la Nature, se retourne en tout sens pour trouver une position commode, & souvent meurt en la cherchant.

A une journée & demie d'Alep (1), on rencontre un lieu habité par une Peuplade, dont les Mœurs singulières n'ont point échappé à tous les Voyageurs. Un de nos Correspondans nous en a rapporté une esquisse, que nous nous empressons de reproduire sous les yeux de nos Lecteurs. Au centre d'un pays soumis à la Nation la plus despotique en amour, il s'est rassemblé dans un Bourg nommé *Martavan*, une Peuplade qui, sous

(1) Ville, l'une des plus considérables de l'Empire Ottoman, & la plus grande de toute la Syrie. On y fait monter la Population à 150,000 Hommes, & les Francs, « que le Commerce y attire, sont en trop petit nombre, « pour mériter d'entrer dans ce calcul ».

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE MARTAVAN, *EN SYRIE.*

IL n'y a sorte d'opinion qui n'ait trouvé sa place dans le cerveau de l'Homme. Il n'y a aussi sorte de Gouvernement dont les Hommes ne se soient avisés. C'est ainsi qu'un malade qui, par ses excès, a perdu de vue la Nature, se retourne en tout sens pour trouver une position commode, & souvent meurt en la cherchantt.

A une journée & demie d'Alep (1), on rencontre un lieu habité par une Peuplade, dont les Mœurs singulières n'ont point échappé à tous les Voyageurs. Un de nos Correspondans nous en a rapporté une esquisse, que nous nous empressons de reproduire sous les yeux de nos Lecteurs. Au centre d'un pays soumis à la Nation la plus despotique en amour, il existe rassemblé dans un Bourg nommé *Martavan*, une Peuplade qui, sous

(1) Ville, l'une des plus considérables de l'Empire Ottoman, & la plus grande de toute la Syrie. On y fait monter la Population à 150,000 H bitans. « les Francs, » que le Commerce y attire, sont en trop petit nombre, » pour mériter d'entrer dans ce calcul ».

plusieurs rapports, jouit d'une liberté que les rigoristes appelleroient licence.

Cette communauté d'Hommes & de Femmes, ne s'acquitte (du moins extérieurement) d'aucun acte religieux, dans une contrée que le fanatisme depuis long-temps rend fameuse en. Ils n'ont ni Fêtes, ni Prêtres, ni Mosquées ; & ils prétendent ne pas s'en trouver plus mal. Au moins (disent-ils), si nous nous privons de la vérité, & nous nous abstenons du culte qui lui est dû, nous échappons en même temps à l'erreur & aux pratiques superstitieuses qui en sont la suite. Le Dieu des autres Hommes (ajoutent ils), ne peut nous faire une crime de notre ignorance, préférable sans doute, aux excès qu'on se permet ailleurs en son nom.

Ce qui les excuse mieux qu'un raisonnement, c'est leur conduite. Ils sont laborieux, & tous leurs travaux sont consacrés à la culture des terres. Le riche citoyen d'Alep, dont ils relèvent, & à qui ils payent une redevance, a toujours compté sur leur exactitude. Il nomme à la place de *Peseving-Bachi* (1), espèce de Charge Municipale, la seule proposée au régime politique de Martavan. Cet Office n'est pas seulement honorifique : il rapporte assez pour être vendu jusqu'à dix (2) bourses, avec le titre qui autorise la perception

(1) Comme qui diroit *Prévôt* ou *Bailli*.

(2) « La bourse Turque est une valeur numérique de » 500 piastres, & qui devroit répondre à celle de 1510 liv. »

du casuel. Les fonctions de cette place consistent à recevoir les Voyageurs, & à leur assigner un gîte chez les Femmes qui leur plairont davantage. Ce sont les plus jolies d'entr'elles, qui prennent le soin de remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers les Etrangers; & elles s'en acquittent de manière à ne laisser rien à désirer aux plus exigeans. Tandis que les Hommes sont aux champs, les Femmes font les honneurs de la maison, & mettent tout en œuvre pour mériter l'entière reconnoissance de ceux qu'elles hébergent. En Suisse, & dans plusieurs contrées de l'Allemagne, les François galans souffrent avec peine d'être servis à la table de leur Hôte, par sa Femme & ses Filles debout derrière eux: à Martavan règnent d'autres Mœurs. La présence d'un Voyageur est une fête pour celle dont il choisit le toit hospitalier. De ce moment, toute réserve injurieuse est bannie. Les trésors les plus secrets de l'amour, les plaisirs les plus vifs de la volupté sont offerts & prodigués. Le seuil de la maison à peine franchi, l'Etranger cesse de l'être. C'est un Ami attendu depuis des siècles. Il rencontre dans la personne de l'Hôtesse, l'Amante la plus tendre, la plus passionnée; & bientôt il oublie dans son sein, sa patrie, sa famille, ses liaisons les plus étroites. L'heure du départ arrive

» si l'altération des monnoyes du Grand-Seigneur, n'étoit » pas au dégré de ne plus admettre de comparaison ».

La bourse d'or chez les Turcs, est de 15,000 sequins ou de 300 écus.

toujours trop vîte. On cherche à la reculer ; & il faut les affaires les plus graves, pour avoir la force & pour se sentir le courage de s'arracher des bras de la beauté hospitalière ; car les Femmes de Martavan sont presque toutes aussi belles que caressantes.

Une telle conduite ne feroit point leur éloge, si le libertinage en étoit le motif. Mais elles n'agissent ainsi, que du consentement des Hommes de Martavan, & d'après le Règlement auquel le *Peseving-Bachi* tient la main ; avec d'autant plus de zèle, qu'il a un droit sur la réception qu'il fait aux Etrangers ; & ce droit est le principal de ses honoraires. Tous ces procédés sont assurément fort étranges ; mais ils ont force de Loi, & sont devenus des devoirs pour celles qui s'en acquittent. On ignore la source d'une telle coutume, & on ne sçait que conjecturer à ce sujet. Le Bourg de Martavan n'étoit peut-être dans l'origine, qu'une maison d'hôtellerie qu'on aura voulu achalander, sans trop examiner la nature des moyens. Un second Hospice établi dans le voisinage, donna lieu probablement à une concurrence qui, dans la suite, dégénera en usage consacré par le temps. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'il n'est pas d'endroit sur la terre habitée, dont les Voyageurs épicuriens ayent plus à se louer que de Martavan ; & vraisemblablement il y auroit foule, si ce Bourg étoit plus connu ou autrement situé. Martavan est devenu un chef-lieu, depuis que plusieurs Hameaux se sont établis sur son territoire, & en ont adopté les Mœurs.

Les Femmes de Martavan, habillées comme toutes les Levantines, ne ſont reconnoiſſables que par la coëffure qui leur eſt particulière. Elles portent ſur la tête une eſpèce de caſque d'argent ciſelé, & orné de pièces d'or enfilées. Ce bonnet a quelque reſſemblance avec celui des Cauchoiſes ; mais il a plus de grace & d'élégance.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Habitans de Martavan.

Femme Moresque

BnF ARS

Homme Barbaresque.

BnF

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES ÉTATS BARBARESQUES.

A LA vue des désordres de la Société, quelques Philosophes sensibles ont cru devoir donner à l'état sauvage la préférence sur la civilisation : l'ignorance leur a paru la plus sûre gardienne des bonnes Mœurs, parce qu'ils ont trouvé des Mœurs corrompues parmi les Nations sçavantes. Ces sages apparemment n'étoient jamais sortis de l'enceinte des Villes policées : jamais ils n'étoient tombés entre les mains des Pirates, indignes du nom d'Hommes, qui, aussi étrangers à la connoissance du Droit des Gens, qu'à la pratique de la Loi Naturelle, ne voient dans leurs semblables, capturés par eux, que des victimes ou des esclaves. Les lumières de la raison eussent appris à ces Barbares, à ne pas confondre le cri de la conscience & la voix de Mahomet ; la culture des Sciences & des Arts les eût éclairés sur leurs propres intérêts : à leurs brigandages ils substitueroient un Commerce avantageux & loyal, & ils ne verroient que des frères dans ceux qu'ils traitent comme les plus vils animaux (1).

(1) Que de gré on doit sçavoir aux courageux Cénobites qui, loin de leurs cellules paisibles, vont à travers une Mer

Ces réflexions ne ſont pas tout-à fait déplacées ici, & trouvent leur application aux Peuples dont nous nous propoſons d'eſquiſſer les Mœurs. Ceux que nous appellons énergiquement aujourd'hui les Barbareſques, jadis ſous le nom de Numides, exercèrent la valeur des Romains. Long-temps avant les Maſſiniſſa (1), les Juba (2), Rois de ces contrées, Hercule, vainqueur du Géant Antée, (3) y avoit établi une Colonie & purgé ces côtes maritimes des Pirates qui déjà interceptoient le Commerce.

Alger, rebâtie par Juba, ſecond du nom, & père

---

orageuſe, parmi des Hordes demi-ſauvages, porter des conſolations & des ſecours aux infortunés, gémiſſant ſous la peſanteur & la dureté de leurs fers, & ſoupirant après leur patrie & leur famille. Que de murmures la Religion eût fait taire, ſi ſes Miniſtres avoient toujours montré un zèle auſſi ſoutenu & auſſi déſintéreſſé! Peut-être ſeroit-ce à la patrie à réclamer ſes enfans, & les racheter elle-même, ſans permettre qu'ils languiſſent des années entières ſur un rivage étranger, & ſollicitent long-temps en vain la commiſération de leurs frères.

(1) Prince ambitieux & lâche, qui ſacrifia la Femme qu'il aimoit, à la crainte de déplaire aux Romains.

(2) Juba, Prince aimable & ſpirituel, qui conſentit à n'être Roi que par la grace des Romains.

(3) Antée étoit probablement un Chef de Corſaires; Hercule vint à bout de lui couper toute communication avec la terre ferme, à bord de laquelle il ſe retiroit après avoir écumé les Mers circonvoiſines.

de Ptolomée, devint comme la Capitale de toute cette vaste étendue de pays en Afrique, que baignent la Méditerranée & l'Océan, & qui formoit alors, sous le bon plaisir de César, le Royaume de Mauritanie. Caligula (1) en fit bientôt une Province de l'Empire, & Claude y envoya des Colonies Romaines.

Au commencement du cinquième siècle, les Vandales, déjà maîtres de l'Espagne, passèrent chez les Maures, comme un torrent destructeur. A la fin du septième siècle, les Arabes, leurs dignes successeurs, s'y maintinrent plus long-temps. Toutes ces révolutions firent contracter aux Naturels, un caractère inquiet & turbulent. Harcelés continuellement les uns contre les autres, obligés souvent de disputer leur existence à main armée, ils négligèrent l'Agriculture, amie de la paix, & prirent le parti d'aller chercher désormais sur les Mers, la subsistance qu'ils ne pouvoient se procurer par des travaux interrompus. Et c'est ainsi que les Numides (2), originairement peuple pasteur, finirent par se rendre Corsaires. Les Maures refluèrent bientôt en Espagne, & y jouèrent un rôle jusqu'à la fin du quinzième siècle. Vaincus en Grenade, & chassés de l'Arragon, ils retournèrent en Afrique, & n'en devinrent que plus ardens à la piraterie.

(1) Il ne lui couta pour cela, que le meurtre de Ptolomée, successeur de Juba au Trône des Maures.

(2) *Numide* & *Nomade* sont visiblement le même mot, & expriment la même chose, c'est-à-dire, une Nation de Pasteurs.

Ferdinand V (1) vint les châtier jusque dans Alger, & les contraignit à souffrir une Citadelle, & à payer un tribut. La mort du vainqueur enhardit les vaincus ; ils voulurent secouer le joug ; mais ils ne firent qu'en changer. Barberousse, qu'ils appellèrent à leur aide, accourut à la tête de ses Turcs, comptant peut-être n'agir que pour lui & pour sa famille. Mais il mourut trop tôt, & son frère crut devoir faire hommage de sa conquête au Grand-Seigneur, l'an 1519.

Les Turcs sont donc aujourd'hui les maîtres & Seigneurs dans Alger. Les Maures, qui en étoient jadis les seuls propriétaires, leur y cèdent le pas en toute rencontre, & tremblent sous le Dey, Chef suprême, élu par les Soldats Turcs. Le Divan n'est pas une Assemblée (2) nationale propre à en imposer à ce Dey. Ce n'est qu'un Conseil, composé des Officiers créés par ce Prince, & qu'il ne consulte que pour donner à ses volontés une espèce de sanction. On ne s'y assemble pas, armé ; & chaque assistant doit, pendant tout le temps des Délibérations, tenir constamment ses

« (1) C'est à lui (dit Varillas), qu'on doit attribuer le » premier & souverain usage de la politique moderne ».

Il faut convenir pourtant que notre Louis XI. auroit pu lui en donner les premières leçons, & lui en fournir les premiers exemples.

(2) La constitution de la Régence d'Alger est à-peu-près le modèle qui a servi à l'établissement du régime politique des autres Etats Barbaresques.

mains croisées sur la poitrine. On y rend aussi la Justice. Si elle n'y est pas toujours motivée, du moins elle ne sçauroit être plus expéditive ; mais malheur au naturel du pays ou à l'étranger qui s'y trouveroit engagé dans une affaire avec un individu de la Milice Turque.

Quelquefois les Femmes s'assemblent à la porte du Divan, & demandent à grands cris, Justice, au nom du Dieu de Mahomet & de son Prophête. La plûpart de ceux qui composent ce Tribunal, ne sçavent point lire ; mais l'œil du désir perce le voile qui couvre le visage des plaignantes ; & la plus jolie est toujours écoutée la première, ou la dernière punie.

Les Turcs ont introduit dans Alger le luxe Oriental & la mollesse Asiatique. Cette Ville, sise sur un territoire agréable & fertile, aux richesses de la Nature, ajoute encore toutes les ressources de l'Art. L'intérieur des Maisons est propre & commode. Les Monumens publics ont un certain air d'importance. Le Palais du Dey, les Mosquées, les Bains, le Port, les Forteresses (1) forment un ensemble pittoresque & assez magnifique.

Les Habitans d'Alger sont bien faits & assez blancs. Les Gens de distinction portent leur barbe ; les per-

(1) En 1545, on construisit un Fort, hors de la Ville, sur une colline, précisément à l'endroit où Charles-Quint avoit fait dresser sa Tente, lors de son expédition contre Alger, en 1541, qui fut moins heureuse que celle contre Tunis en 1535.

ſonnes du commun ſe la font raſer, ainſi que les cheveux, dont ils laiſſent ſeulement une petite touffe au haut de la tête, ſelon la mode Chinoiſe. C'eſt par là, diſent les Turcs & les Maures, que le bon Mahomet les prendra pour les enlever de terre & les tranſporter au Ciel dans ſon Paradis. Malheur aux vieillards tout-à-fait chauves. Au reſte, pour le dire en paſſant, cette opinion, qui nous fait ſourire aux dépens de ceux qui la pratiquent, n'eſt peut-être pas auſſi déraiſonnable qu'elle le ſemble d'abord. Le Marabout, qui le premier imagina cet uſage, avoit apparemment remarqué que l'Homme ſage conſerve plus long-temps ſes cheveux que tout autre. La débauche au contraire, les fait tomber de bonne heure. D'après cette obſervation, le bon Prêtre Muſulman aura cru devoir en profiter, & pouvoir mettre ainſi la Sageſſe ſous la ſauve-garde d'une pratique ſuperſtitieuſe.

Les gens ordinaires ſont aſſez ſimplement habillés, mais les Grands ont des vêtemens très-riches, de ſoie ou d'étoffe d'or à grandes fleurs ; ils portent des Turbans enrichis de pierreries, & des petites bottes ou brodequins à la Turque. Quoique les Algeriennes ne ſe montrent pas en public, elles ne laiſſent pas que d'être richement vêtues. Elles ſont belles en général. Les tailles fortes ont la préférence ſur celles qui ſont dégagées & bien priſes ; comme tout eſt de convention, parmi les Hommes, (même les vertus, puiſque pluſieurs ſont locales), les formes du corps ne pouvoient manquer d'être ſoumiſes à l'opinion. Quant aux

traits du visage, il faut que les Turcs n'en fassent pas autant de cas que du reste, puisqu'ils consentent à ne prendre connoissance de la physionomie de leurs Femmes, qu'au moment d'épouser. Cette Loi auroit des suites fâcheuses, si le divorce ne venoit au secours du mari trompé dans son espoir. Les Femmes ont aussi quelques dédommagemens de l'espèce de chartre-privée à laquelle on les condamne. Soir & matin, l'Epoux dévot, assiste à la prière dans la Mosquée voisine. Soir & matin aussi sa chaste moitié se transporte voilée, dans la maison la plus prochaine d'une Juive complaisante & bien payée; & tandis que l'un des conjoints rend des actions de graces pour la vertu de sa compagne, sa compagne de son côté, invoque l'amour contre l'hymen; trop souvent en effet, elle a des reproches à faire à ce dernier. Le propriétaire de tout un Harem, doit se trouver plus d'une fois dans la triste nécessité de chommer toutes les Fêtes du Calendrier des vieillards. D'ailleurs, les Turcs & les Algériens, peu jaloux d'une postérité nombreuse, se conduisent au lit conjugal en vrais pirates; ils ravagent le champ du plaisir, sans se mettre en peine de le féconder. Ces petits Sultans font encore une bien plus grande injure aux Femmes fixées à leur sort: se modelant presque tous sur le Jupiter de la Mythologie Grecque, ils ne craignent pas, à son exemple, de quitter journellement Hébé pour Ganymède.

Le vendredi de chaque semaine offre encore aux Femmes une occasion de se venger de tous ces affronts.

Elles ont la ressource des petits Pélerinages qu'il est de mode de faire ce jour là, aux cellules des Marabouts-Hermites, éparses dans les Fauxbourgs de la Ville. Elles ont aussi le prétexte des dévotions en usage dans les Cimetières, & qu'on peut multiplier, selon la ferveur dont on se dit atteint.

Mais revenons au Costume du pays, & entrons dans quelques détails.

Les Chrétiens qui se rencontrent à Alger, sont habillés à leur mode. Mais les Esclaves portent un bonnet à la Matelote, & un habit gris. Les Maures de la classe inférieure, ont sur leur chemise des caleçons de toile ou de laine, ou une robe d'une laine blanche, avec un capuchon par derrière, ou un habit qui leur vient jusqu'aux genouils. Il est ordinairement noir, & ils s'en servent comme d'un manteau; en été, ils ont deux chemises larges. Leur Turban est ceint d'une toile claire.

Les habits des Femmes ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Hommes. Elles portent aussi des robes & des ceintures; leurs chemises descendent jusqu'aux talons. Elles ont leurs cheveux bouclés. Elles font usage de colliers, de bracelets, de bagues, de pendans d'oreilles garnis en pierres fines. Elles s'enveloppent la tête d'une espèce de cape. Quand elles cheminent par la Ville, elles se couvrent d'un linge agrafé sur l'estomach, de façon que sans l'esclave qui les accompagne, il seroit impossible de les reconnoître.

Le jour des nôces, l'Epousée se fait voir sur une

eſpèce de théâtre, parée de ſes plus beaux habits ; elle diſparoît peu de momens après, & revient enſuite, revêtue de nouveaux ajuſtemens ; ce qu'elle répète autant de fois qu'elle a de nouvelles robes à montrer.

On habille les morts d'une chemiſe blanche, de caleçons propres, d'un vêtement de ſoie & d'un Turban. Ainſi parés, on les place dans la biere ; on les porte hors de la Ville, & on les jette tout vêtus dans une foſſe. Le deuil conſiſte dans un voile noir, dont les Femmes ſe couvrent le viſage. C'eſt un grand péché que de laiſſer tomber de l'urine ſur ſes habits.

Les Marabouts ne ſe raſent jamais, ni la tête, ni la barbe, & ſont habillés aſſez modeſtement. Ils portent une longue robe & un manteau par-deſſus, qui leur couvre la moitié du corps.

Les Mahometans d'Alger portent beaucoup de reſpect aux gens devenus fols, & ont beaucoup d'égards pour les imbécilles (1). Incapables de mal faire, ces êtres dégradés ſont ſenſés ſous la protection immédiate de Dieu ; conformément peut-être à ce paſſage de l'Evangile, copié par le Coran : *Beati pauperes ſpiritu, quoniam illorum eſt regnum Cœlorum.* « Heureux les pau» vres d'eſprit ; car le royaume des Cieux eſt à eux ».

(1) Le Peuple du Valais en Suiſſe, révère beaucoup auſſi les *Cretins*, c'eſt-à-dire, ceux de leurs compatriotes affligés du goître & de l'idiotiſme. Voyez les Lettres ſur la Suiſſe, de M. Coxe, & les intéreſſantes Obſervations du Traducteur François M. Ramond de Carbonieres, ſecond vol. *in-8°.*

Disons un mot des principales Villes de Barbarie.

Salé existe depuis long - temps ; car Ptolomée la cite. On élève beaucoup de Cotoniers sur le territoire de cette Ville, pour suppléer au lin & au chanvre. Aussi les Habitans de Salé ne portent que des chemises & des robes de coton.

Tetuan (1) est une assez jolie petite Ville, voisine de la Mer. La nature fertilise en vain les terres de sa dépendance ; les Citoyens paresseux font la sourde oreille aux invitations de la nature, (qu'on me permette cette expression) & se contentent d'herbes sauvages pour nourriture ; ils leur préféreroient le pain, si la main-d'œuvre qu'il exige ne les effrayoit pas.

Fez est comme le centre du peu de lumières qui brillent dans les Etats Barbaresques. Cette Ville compte plusieurs Colléges, & nourrit quantité de Docteurs. Mais ce qui est encore plus nécessaire sans doute, le territoire de cet ancien chef-lieu du Royaume de Fez, abonde en gibier excellent & en grains de toute espèce. Les Habitans sont assez prévenans, mais jaloux. Les Maris exigent en toute rigueur, les prémices de leurs Femmes ; & ils n'attendent pas toujours le soir du jour des nôces pour s'en assurer ; cet empressement

(1) Cette Ville vient d'acquérir une sorte de célébrité, depuis la découverte du *Bienfait anonyme* de *Montesquieu à Marseille*. Voyez le Drame de M. Pilhes, joué au Théâtre François en 1785 ; & la Pièce historique de M. Mercier, imprimée cette même année, à Paris.

indiſcret a quelquefois terminé cette fête par un dénouement tragique.

L'habit de deuil des Femmes conſiſte à ſe couvrir d'un vilain ſac, & à ſe noircir le viſage.

Les Juifs ne ſont pas mieux traités ici qu'ailleurs. Ils ſont condamnés à ne porter que des chauſſures de jonc, & des Turbans noirs ; & deſſus le Turban, un morceau d'étoffe de couleur, de même que ſur leurs habits.

On exige du criminel qu'on mène au gibet, de publier lui-même en chemin, à haute & intelligible voix, le crime qu'il a commis, & le ſupplice qu'il va ſubir.

Quand on eſt venu à bout de ſe juſtifier, loin d'obtenir des dédommagemens & une réparation, le Juge, pour ſon droit & pour ſes épices, fait adminiſtrer à l'innocence reconnue, une certaine quantité de coups de fouet ; on s'acquitte envers le Greffier, avec pareille monnoie. Cependant quelques pièces d'argent peuvent ſouſtraire les parties à cette redevance. Cet uſage, un peu barbare ſans doute, doit peut-être ſon origine à une bonne intention du Légiſlateur. Il eſpéra probablement obvier à bien des procès, en ſtatuant que l'accuſateur & l'accuſé, condamnés ou abſous, ne ſortiroient du Tribunal de la Juſtice, qu'avec les étrivières. Cette ſage précaution, ce prudent diſpoſitif ne rendit pas les plaideurs plus rares en Afrique qu'en Europe.

Maroc n'eſt plus ce qu'elle étoit. Cette Ville doit

peut-être la diminution de sa fortune au pouvoir absolu de son Roi. Ce Prince n'en est pas moins despote, quoiqu'on puisse en appeller au Muphti. Cet appel n'est que de forme. Le pays sur lequel il tyrannise, est l'un des plus féconds de la terre, comme l'attestent encore les vastes greniers de Maroc. On leur a donné une destination bien autre. Au lieu d'y emmagasiner du froment, ils ne servent plus que de prisons aux malheureux Captifs. La campagne est encore peuplée d'un assez bon nombre d'Adouards ou Villages ambulans; mais les Maures & les Arabes qui les habitent sont, pour la plûpart, misérables & souillés de vices. La superstition & le despotisme auront bientôt changé en désert cette pépinière d'Hommes. Ce n'est pas avec le Coran & le bâton, qu'on multiplie & qu'on rend heureux les pères de famille, dans une région bien acclimatée, mais mal cultivée.

Les Arabes établis dans les Etats Barbaresques, sont piétrement costumés. Ils ceignent leur tête d'un vieux torchon qui leur sert de Turban, & s'enveloppent le corps d'une grande pièce de drap de six à sept aulnes. Ils vont toujours pieds nuds.

Les Femmes ne sont couvertes que d'un drap qui descend depuis le sein jusques aux genouils. Le reste est dans l'état de pure nature. Elles laissent retomber leurs cheveux tressés en plusieurs cordons. Elles y suspendent, par coquetterie, quelques dents de poisson ou des morceaux de verre & de corail. Leur coëffure consiste en une petite pièce d'étoffe, qui ressemble à

l'étamine. Elles ſont auſſi dans l'uſage pour s'embellir, de ſe pratiquer des rayes ſur le front, les joues, les poignets & les jambes, avec la pointe d'un ſtylet. Elles y mettent enſuite une certaine poudre noire, qui empêche les traces de s'effacer; leurs plus riches bracelets ſont des anneaux de bois, faits par chaînons. Elles appellent *Bernuchs* une eſpèce de longue robe blanche, ſurmontée d'un large capuchon, dont elles ne ſe revêtent que le jour des noces. Elles ont auſſi la coutume en ce pays, de laiſſer retomber ſur leurs yeux pendant le premier mois de leur mariage, un voile, pour indiquer qu'elles portent le deuil de leur virginité. Ce n'eſt plus qu'une affaire d'étiquette qui, depuis longtemps, ne ſeroit plus de mode, comme chez nous; ſi l'amour-propre des maris n'y trouvoit ſon compte. Dans l'origine, cet uſage avoit quelque choſe de reſpectable, de touchant, & atteſtoit le règne des Mœurs. Les jouiſſances de l'hymenée n'effaçoient pas tout-à-fait, ni tout de ſuite, le ſouvenir des plaiſirs purs de l'adoleſcence. Une jeune Epouſée s'arrachoit avec peine, du ſein de ſes compagnes, & pleuroit quelque temps avec elles, cet âge d'innocence & de paix, ces jours ſereins de la première jeuneſſe, exempts d'inquiétude. Juſqu'alors maîtreſſe d'elle-même, elle ſentoit quelque répugnance à paſſer dans les bras d'un vainqueur, dont il faut dépendre déſormais; c'étoit à l'Epoux à mettre tout en œuvre pour la raſſurer; tous les procédés d'un amour délicat & tendre, n'étoient pas de trop pour ſécher ſes larmes.

Bonne, jadis Hyppone, n'eſt une Ville intéreſſante pour nous, que par les ſouvenirs qu'elle rappelle. On y voit encore les reſtes du Monaſtère où vécut d'une manière ſi édifiante, St. Auguſtin, Prélat ſelon l'Evangile, dont les Mœurs Epiſcopales étoient plus épurées que le ſtyle de ſes nombreux ouvrages.

Louis IX, Charles-Quint (1), & Barberouſſe (2) ſoumirent à leurs armes la Ville de Tunis, déjà ſaccagée par les Vandales, au temps du plus célèbre des Evêques d'Hyppone. Elle eut pour Fondatrice, une Colonie de l'Arabie Heureuſe. Et ce fut dans ſon enceinte & ſur ſon territoire que ſe refugièrent les Maures, chaſſés d'Eſpagne. Cette Ville n'eſt point déchue de ſon ancien état : il s'y fait encore beaucoup de Commerce, & il y a bon nombre de Manufactures. Les Tiſſerans de Tunis ont de la réputation ; le fil qu'ils employent, eſt extrêmement fin & fort uni. C'eſt avec ce fil qu'ils trament ces riches Turbans, connus ſous le nom de *Tunecis*. Les Maures en font grand cas. Les perſonnes d'un certain rang y affichent le luxe des habits ; ſouvent un Grand ſeroit bien embarraſſé pour ſe faire diſtinguer au milieu de la foule, s'il n'avoit la reſſource du coſtume. Les Femmes de Tunis ſe couvrent toujours

(1) L'Hiſtoire a bien d'autres reproches à faire à cet Empereur, qui n'étoit qu'ambitieux.

(2) Barberouſſe étoit bien un autre homme que Charles-Quint.

le visage, quand elles sortent ; elles aiment beaucoup à se parer. On les dit pourtant belles. Cependant leurs Maris, ajoute-t-on, font usage d'une certaine préparation végétale qui les met en belle humeur, & les excite merveilleusement au devoir conjugal. On accuse les Tunisiens de paresse. L'Agriculture chez eux, est en bien mauvais état. Mais ce n'est pas tout-à-fait leur faute. Ils ne peuvent ensemencer & récolter, pour ainsi dire, qu'à la pointe de l'épée. Les Arabes, leurs anciens maîtres, les harcèlent sans cesse. Les Tunisiens ont succédé aux Carthaginois ; mais ils n'ont pas amélioré ce bel héritage, & sont restés bien inférieurs à leurs devanciers.

Il est vrai que Tunis a dans son voisinage, un spectacle qui doit amortir & refroidir beaucoup l'amour de la gloire & des richesses. Les ruines de Carthage peuvent à peine indiquer ce que fut jadis cette première Ville de toute l'Afrique. A la vue de ces restes pitoyables d'une Cité aussi fameuse, on ne peut se défendre de faire un retour sur soi-même, & de se dire : l'Homme ne doit point travailler pour l'avenir ; le bon emploi du temps présent, doit être l'unique objet de ses pensées, le seul mobile de ses actions.

Non loin de Tunis se trouve un Village qui tient aujourd'hui la place qu'occupoit jadis Utique, Ville dont le nom reste à jamais consacré par les derniers momens de Caton, ce Sage par excellence, qui porta l'amour de la Liberté jusqu'à l'enthousiasme, d'autres diront jusqu'au fanatisme.

Carvan n'eſt une Ville de quelqu'importance, qu'à cauſe de la réſidence du Vicaire de Mahomet. Le Grand-Seigneur lui-même ſe déchauſſe, quand il met pied à terre dans l'enceinte de cette place ſanctifiée par la préſence du chef de ſa Religion.

Tripoli n'eſt que trop connue par les pirateries que ſes Habitans exercent ſur la Méditerrannée. Nous n'en dirons pas davantage ſur cette Ville ancienne, ainſi que ſur les autres Etats Barbareſques, avec leſquels les Puiſſances de l'Europe ſont journellement aux priſes. Quand donc les Nations jalouſes de la liberté des Mers, ſe réuniront-elles pour une Croiſade politique, dirigée contre ce ramas d'Afriquains que notre patience ſeule enhardit au brigandage? Cette expédition en vaudroit bien d'autres.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Etats Barbareſques.

Guiriot ou Jongleur de Guinée et de Sénégal.

BnF ARS

Negre de la Côte du Sénégal.

MŒURS
ET COUTUMES
DES AFRICAINS
DE LA COSTE DU SÉNÉGAL.

LES Européens ont fait le tour du Globe, & se sont contentés de faire celui de l'Afrique. Cette vaste péninsule, presque à leur porte, ne leur est connue que par ses côtes. Des Hommes blancs y vont acheter des Hommes noirs. Telle est à-peu-près la seule relation qui existe entr'eux & nous. L'intérieur du Pays nous est encore fermé. Il faut espérer que quand nous aurons épuisé les Mines du Brésil, du Mexique & du Pérou, celles du Royaume de Bambouc, Bambara, Tombut, & beaucoup d'autres, encore vierges ou mal exploitées, auront leur tour. Il faut croire aussi que quand cette terre inculte n'aura plus d'or à nous donner, nous lui demanderons des productions moins précieuses, mais plus utiles.

L'Histoire ancienne fait plus d'honneur à l'Afrique que l'Histoire moderne. L'Egypte seule a suffi pendant long-temps pour lui donner au moins le second rang entre les Parties du Monde. Mais l'Europe depuis, l'a tout-à-fait éclipsé. Et si l'Afrique est comptée au-

jourd'hui pour quelque chose dans le système politique, elle en est redevable aux Normands du quatorzième siècle. En 1364, des Marchands de Dieppe & de Rouen, établirent un Comptoir sur les bords du Sénégal ou du Niger. En 1382, cette Compagnie bâtit un Fort, dit de la Mine d'Or, pour s'assurer la côte de Guinée; & ce furent par conséquent des François qui montrèrent le chemin aux Portugais, aux Espagnols, aux Anglois, rivaux toujours jaloux & très-souvent ingrats.

On n'a pas encore pénétré jusqu'à la source du Niger ou Sénégal, fleuve le plus large, le plus profond & le plus rapide de l'Afrique, sans en excepter le Nil. Il a son embouchure dans l'Océan, au Nord du Cap-Verd. Les Naturels du Pays en ont abandonné la rive gauche, pour se mettre à l'abri des incursions des Maures. Cette contrée est peut-être la plus riche du Monde entier, par ses Mines; mais elle est divisée en petits Etats, plus despotiques les uns que les autres. On y rencontre de grands espaces très-fertiles, qui dédommagent de ceux qui sont tout-à fait nuls pour l'Agriculture; car il semble que la Nature ait affecté de frapper de stérilité les endroits les plus abondans en or.

Le Mahométisme, qui a pour domaine une grande partie de l'Asie, règne encore sur l'Afrique entière, & à bien des égards, lui convenoit plus qu'aucune autre superstition. Mais un Code Religieux, déjà si mal tissu par lui-même & susceptible de tant de gloses, doit subir bien des variations parmi des Peuples tels que les Négres.

Chaque Bourgade forme une eſpèce de ſecte ; & un Marabou n'enſeigne jamais préciſément la même croyance qu'un autre Miniſtre du Coran. Une fois imbu de tel ou tel article de la Loi Muſulmane, un Africain s'en tient là auſſi fermement qu'un Soldat Helvétique à ſon poſte. La Nature même perdroit ſes droits, ſi elle ſe trouvoit en concurrence avec la Religion. Et c'eſt pour cela que nos Miſſionnaires n'ont pas eu de brillans ſuccès de ce côté. On devient auſſi opiniâtre dans la ſuite qu'on s'eſt montré crédule d'abord. Tout dépend de la première impulſion. Il faut ſçavoir ſaiſir le moment. La jeuneſſe ou une occaſion décide de toute la vie. Obſervateur ſcrupuleux de ſes préjugés pieux, un Nègre ſe croit quitte ſur tout le reſte. Il s'abandonne à tous ſes appétits, ſans choix ; à toutes ſes paſſions, ſans remords. Son jeûne accompli, le cercle magique tracé autour de ſa Hutte, il eſt au-deſſus de tout. Plaiſir ou peine, c'eſt choſe égale pour lui. Il perd ſes parens, il vend ſes enfans, il vole ſes voiſins ou ſe tue, avec tout le ſang froid de la raiſon & toute la ſécurité de l'innocence. Les maux qu'il fait & ceux qu'il endure, ſont à ſes yeux ſur la même ligne ; c'eſt le Ciel qui le veut ainſi. C'eſt à ſon Dieu ou à ſon Prophête à répondre des actions bonnes ou mauvaiſes qu'il commet indifféremment.

Les Africains portent ſur eux des ſentences tirées du Coran, écrites en Arabe par leurs Prêtres, & couſues dans un ſachet de cuir. Ils ſe croient invulnérables ſous cet égide. Si l'évènement contrarie leur attente, ils ont

la bonhomie de s'en prendre à eux-mêmes ; ils s'accusent d'avoir manqué de foi, changent de *gris-gris*, (c'est le nom de leurs amulettes), & s'en rapportent à la volonté divine. Le Marabou n'a jamais tort. Ils pratiquent la Circoncision sur un grand nombre de sujets à la fois. Cette cérémonie du moins, produit un bon effet. Tous ceux qui l'ont subie ensemble, le même jour & dans le même lieu, contractent entr'eux une espèce de fraternité, à laquelle ils sont fideles jusqu'à la mort. Les Frères d'Armes, dans notre ancienne Chevalerie, n'étoient pas plus unis. L'erreur quelquefois sert donc aussi à quelque chose.

Le Nègre Africain ne paroît pas à l'extérieur, l'enfant gâté de la Nature. Sa chevelure laineuse, ses traits difformes, cette couleur noire qui le masque de la tête aux pieds, la rigueur du climat qu'il habite, & le régime politique qu'il supporte, le mépris & l'inhumanité que les étrangers ont pour lui, tout devroit lui faire maudire le jour de sa naissance & hâter celui de son trepas. Il en va tout autrement. Et la Nature n'est pas plus sa marâtre que de ses frères les Blancs ; elle s'est acquittée envers lui, en lui faisant don de l'insouciance, unique palliatif pour des maux sans remède. En sorte que l'esclave au marché, est plus heureux souvent que le maître qui l'achète. Le désespoir est la dernière de ses passions ; & la mort volontaire, la dernière de ses jouissances. Tout ceci ne justifie pas sans doute, les mauvais traitemens qu'on lui fait souffrir. Il faudroit

être bien lâche pour profiter des avantages que le Nègre laiſſe prendre ſur lui.

C'eſt par une ſuite de ce caractère, que les Mines qu'il foule aux pieds ne ſont pas en rapport. Le beſoin ſeul appelle les Africains au travail ; & ils abandonnent le travail, lorſqu'ils ceſſent d'entendre le cri du beſoin. Ils hauſſent les épaules, en nous voyant accourir de loin pour fouiller les entrailles du ſol, à qui ils ne demandent que du riz. Ils nous croyent nés ſous un climat bien plus rigoureux que le leur.

Les malheureux ſur-tout, croyent à une vie qu'ils ſe peignent d'autant plus douce, d'autant plus brillante, que leur exiſtence actuelle eſt pénible & triſte. Les Nègres eſpèrent donc le bonheur après leur mort ; mais ils ne font rien pour l'obtenir. A les entendre, c'eſt une dette que Dieu ou ſon Prophête contracte avec eux, en permettant qu'ils ſouffrent en ce monde-ci. Au premier ennui qu'ils éprouvent, pluſieurs d'entr'eux prennent même les devants ; le ſuicide, en pareil cas, leur ſemble une conſéquence naturelle de leur croyance. Mais auſſi, pour peu qu'ils ſoient heureux, ils ne penſent qu'au préſent. Les peines paſſées ne laiſſent aucunes traces dans leur mémoire ; ils n'ont point d'Annales ; ils n'apprennent que quelques verſets du Coran, qu'ils appliquent, tant bien que mal, aux divers évènemens qui leur arrivent. Leurs Marabous, qui du moins ſçavent écrire, pourroient ſuppléer à cette négligence ; mais leur intérêt a pour baſe l'ignorane totale de leurs ouailles.

Il y a beaucoup de Nègres tout-à-fait idolâtres. Ceux-ci ont choisi les arbres pour objet de leur culte. Rien dans la Nature, ne leur paroît plus majestueux, plus digne de leurs hommages, qu'un arbre seculaire qui, du sein de la terre, élance jusque dans la nue, ses rameaux hospitaliers. L'immobilité & la hauteur d'un tel végétal leur en imposent, & ses bienfaits les touchent. Ils lui font des offrandes, & ils immolent des victimes dont ils lui abandonnent la dépouille étendue sur ses rameaux. Le sang de l'animal sacrifié coule en forme de libation, & arrose les racines. Ils ne vont point consulter ces arbres, comme l'ont prétendu quelques Voyageurs mauvais Observateurs : chaque Village, avant une expédition, se rassemble autour de l'arbre protecteur; tient conseil sous son vaste feuillage; & si le vent l'agite avec plus ou moins de violence, les Chefs de la Horde profitent de la circonstance pour faire passer ou rejetter tel ou tel avis.

Une Fête Religieuse exécutée par tout un Canton, est tout-à-fait pittoresque, & mérite d'être décrite. Précédé de sa Musique, qui consiste en plusieurs joueurs de flûtes, & suivi des Femmes & des Grands de sa Cour, le Souverain du pays, se met en marche vers l'arbre consacré, qui est toujours choisi le plus beau de la contrée. Arrivé à quelque distance, on fait un cercle. Le Pontife, vêtu d'un habit chargé de sonnettes bruyantes, s'avance gravement, & présente au Monarque, une Calebasse coupée en deux, & pleine de vin de palmier. Le Roi la soutient de la main gauche,

tandis que chacun des personnages qui l'accompagnent, vient y plonger tour-à-tour le doigt index. Puis, de la main gauche, le Roi fait lui-même l'aspersion de ce vin sur toutes les parties de l'arbre. La Calebasse vuidée est remplie aussi-tôt avec le sang fumant encore, d'un bœuf gras qu'on immole en même temps. Ensuite, le Roi & le Prêtre se recueillent, se consultent. L'Assemblée muette, attend respectueusement ce qui doit sortir de leur bouche. Le Prêtre & le Roi, toujours d'accord, prononcent enfin l'oracle attendu. Le Peuple crédule, ajoute foi & consent à tout; il rend graces de ce qu'il vient d'entendre; & tranquille sur ce qui doit en résulter, se livre à la joie la plus vive. Ce cérémonial politico-Religieux règle les affaires publiques. Quant aux individus, ils sont maîtres absolus chez eux, du moment qu'ils ont payé à leur Chef la redevance convenue.

Le Prince n'est point distingué de ses sujets par le faste qui l'environne. Une Garde peu nombreuse, quelques Femmes & quelques cabanes de plus, le font à peine remarquer. On ne le reconnoît qu'aux ordres qu'il donne & à l'obéissance qu'on lui porte. Ses propriétés domaniales ne forment point la moitié du Royaume. Il n'est pas plus riche que le dernier de son Peuple; & l'entretien de sa Maison ne fait point hausser le prix des denrées dans les endroits où il passe. Voici en quoi consistent tous ses honoraires & ses revenus. Chacun de ses sujets a son jour pour le nourrir; & quand le tour est arrivé, il semble qu'on n'ait ce jour là, qu'un Frère

de plus à nourrir. Après une victoire, le Chef partage également avec les siens, les captifs & les dépouilles du Champ de Bataille. Les prisonniers de guerre sont la base de leur trafic avec les Etrangers. Il n'exercent point le Commerce entr'eux. Un échange journalier de bons offices, leur en tient lieu, & leur suffit.

Dans ces contrées barbares, on rougiroit de recevoir une dot de sa Femme; on se fait un devoir au contraire, de donner aux parens de celle qu'on épouse, le présent le plus considérable qu'on peut. Le Marié fait aussi les frais de la nôce, qui dure ordinairement trois jours. Du moment qu'une Fille a mis le pied sur le seuil de la Case d'un Nègre, elle est sa Femme. Un seul Nègre peut avoir plusieurs Femmes à la fois. Il donne à chacune d'elles, sa Case & sa provision de miel. En sorte qu'un même Homme a plusieurs ménages qu'il entretient avec une égale prévoyance. Ces Epouses du même Homme, vivent chacune à part, sans jalousie, sans inquiètude. Une émulation utile au Mari, s'empare souvent d'elles, au point qu'un Nègre, embarrassé du choix, donne à chacune leurs jours, certain d'être bien reçu dans l'un ou l'autre ménage. Tous les ans, elles font présent à leur Mari commun, d'un habit à la mode du Pays, consistant en deux pagnes fabriquées à qui mieux mieux.

Les Négresses n'accouchent point sans douleurs, comme l'ont voulu faire accroire des gens qui ne craignent pas de tout avancer, parce qu'ils viennent de loin. Mais elles mettent leur point d'honneur à supporter

ce

cet travail, ſans jetter un ſeul cri. Ce préjugé, quelquefois funeſte dans une délivrance laborieuſe, prouve au moins qu'elles ont du courage & de la force.

Un Nègre malade ou ſouffrant, a auſſi l'amour-propre de ne ſe plaindee jamais. Il ſemble que cette Nation prenne à tâche de réaliſer dans la pratique, la théorie des Stoïciens, que nos Sybarites eſtiment ſi loin de la Nature.

Chez ces Peuples, le Voyageur qui ſe met en route, ne charge point d'or ſa ceinture. Il ſcait que par-tout où le beſoin & la nuit arrêteront ſes pas, il trouvera un gîte & la table miſe. Si l'on entre ſous un toît pauvre, les voiſins de l'Hôte accourent pour l'aider à remplir les devoirs hoſpitaliers. Jamais on n'a entendu un Nègre dire froidement au paſſant ſouffreteux : « que Dieu vous « garde & que Mahomet vous conduiſe »! Blanc ou noir, il ſuffit que l'on ſoit Homme, pour mériter & obtenir tous les bons offices qui ſont en leur pouvoir.

Le climat chaud de l'Afrique rend les Nègres pareſſeux ; ils le ſeroient moins, s'ils ſentoient davantage tout le prix du travail. Les grands Monumens que nous ont laiſſés les Egyptiens, atteſtent ce que peut la raiſon cultivée ſur des caractères naturellement indociles & mols. Les Nègres, aiguillonnés déjà par la néceſſité, ſemblent encore ſe méfier d'eux-mêmes ; quand ils labourent leurs champs, ils ont ſoin de s'exciter à cet exercice, par le bruit des inſtrumens. Leurs Guiriots

ou Muſiciens les accompagnent en battant de la (1) caiſſe.

Chez nous, l'étiquette oblige de porter pendant pluſieurs mois des habits lugubres à la mort du Souverain. Chez les Nègres, le deuil n'eſt que de trois jours; mais il conſiſte à verſer des pleurs véritables. Qui n'a pas le don des larmes, court riſque de la vie. Un ſujet qui aſſiſteroit d'un œil ſec aux funérailles de ſes Princes, encourroit l'indignation publique, & ſeroit réputé traitre à la patrie.

Voici les différens Coſtumes des Africains du Sénégal.

D'abord les Marabouts, c'eſt-à-dire, les Prêtres, ont un habit de caractère tout-à-fait groteſque, & parſemé de grelots, de façon qu'ils ne peuvent faire un pas ſans ébruiter leurs démarches; cette particularité ſemble annoncer beaucoup d'imprudence de leur part. Ils s'habillent de blanc, quand ils adminiſtrent la Circonciſion.

Les Chefs & leur Cour n'ont pour habillement que des *pagnes*, nom générique qui ſignifie un manteau de toile ou de coton, compoſé de pluſieurs bandes, dont les Nègres ſe ſervent pour faire des vêtemens, & dont ils ſe couvrent. Elles ont une aulne de Paris de large ſur

(1) Quoique nous ayons moins beſoin qu'eux de ce ſtimulant, nous devrions peut-être en plus d'une circonſtance, imiter cette pratique, ſur-tout dans nos travaux longs & monotones. De la Muſique ſeroit tout auſſi convenable pour charmer la peine de ceux qui profeſſent l'art de féconder la terre, que pour animer le courage de ces Hommes qui font le métier de la Guerre.

deux aulnes & un quart ou deux aulnes & demie de long. C'eſt l'ouvrage des Négreſſes. Elles ſçavent les teindre en bleu & en noir, ou bien les laiſſent tout en blanc : on ne connoît que ces trois couleurs. Ceux qui les tiſſent ont de petits métiers fort ſimples, avec leſquels ils ne peuvent donner à leur toile que cinq à ſix pouces de largeur. On cout ces bandes enſemble, ſelon l'uſage qu'on veut en faire. Il eſt rare qu'ils coupent leur toile.

Les Femmes s'entortillent une pagne autour du corps, un peu au-deſſus de la ceinture, & font rentrer le bout qui ſe trouve deſſus, entre l'étoffe & la peau. Cette pagne qui leur va juſqu'au gras de la jambe, leur ſert de jupes & de bas. Elles en mettent une autre ſur l'épaule, aux jours de cérémonie, & en rejettent un bout ſur la tête ; enſorte qu'elles ſont habillées & deshabillées en un clin d'œil. Les Hommes ſe paſſent de même une pagne ſur les épaules. On porte pour chauſſure, un mince morceau de cuir, qui a la forme des ſandales de nos Religieux Capucins. La tête reſte preſque toujours nue.

Les préſens qui flatent davantage les Femmes du Prince, ſont des mouchoirs à fond rouge. On obtient beaucoup de choſes d'elles, avec de tels cadeaux.

Les Femmes & les Filles du peuple n'ont pour vêtement qu'une ceinture qui, des reins, leur paſſe entre les cuiſſes. Le reſte du corps eſt nud, excepté quand les vents du nord-eſt ſoufflent. Alors le froid, auquel elles ſont fort ſenſibles, les oblige de ſe couvrir d'une

pagne : quelques-unes se servent d'une seconde pagne, qui leur couvre la tête, & descend sur les épaules. Rien n'est plus plaisant que cet ajustement, auquel elles ajoutent des *menilles* ou bracelets, avec une autre ceinture d'une grosseur prodigieuse de verroteries de toute espèce, des colliers de la même façon, des pendans d'oreilles d'or. Quand elles sont jeunes, elles ne manquent pas de marquer & de faire sentir les formes heureuses de leur sein, en le dessinant avec plusieurs rangs de perles blanches ; mais à leur troisième enfant, l'amour-propre devroit leur donner un tout autre conseil. Elles ont un très-grand soin de frotter leurs cheveux avec de l'huile de palme ; ce qui leur fait contracter une odeur insupportable.

Le commun des Nègres de la côte du Sénégal, au pays de Jolofs, s'habille ordinairement avec une pagne bleue, ou rayée de blanc, qu'on jette sur les épaules, sans la nouer, comme un manteau à l'Espagnol. Quelques-uns la nouent tantôt sur une épaule, tantôt au milieu de l'estomach. Ils portent toujours au col, un collier de cuir, garni de gris-gris de la même matière. Ils s'en font aussi des bracelets pour le bras gauche, & de même en cuir. Les plus riches les ont en argent. Quand ils vont en guerre, ils se chargent de gris-gris le plus qu'ils peuvent : c'est ainsi qu'autrefois nos pieux Chevaliers portoient toujours sur eux quelques Reliques, ou des Croix consacrées. Pour culotte, ils ont une espèce de caleçon de toile de coton, mais qui n'est pas coupée comme les nôtres, ni cousues ; car ils ne

connoiſſent point l'uſage de l'aiguille. Ils portent auſſi une bandoulière mince de cuir, au bout de laquelle pend une poche, ſorte de gibeciére, mais plus plate & moins volumineuſe. Ils y ſerrent leur pipe, leur tabac, &c. La cheville du pied eſt garnie d'un rang ou deux de perles de verre. La ſagaye, eſpèce de hallebarde, eſt leur arme favorite.

Un de nos Correſpondans en Guinée, à la côte du Sénégal, nous a fait paſſer les détails ſuivans, au ſujet des Jongleurs de ce pays, que les Naturels appellent *Guiriots*. Ils forment une famille abſolument diſtincte du reſte de la Nation, & ne s'allient qu'entr'eux. Les autres Nègres croiroient ſe deshonorer, que de contracter avec eux. Enſorte que leurs ayeux & biſayeux ont été Guiriots; leurs enfans & petits-enfants ſeront encore Guiriots. Cette diſtinction diffamante les ſuit juſqu'au tombeau; leurs funérailles & leurs ſépultures n'ont rien de commun avec les uſages reçus. La différence de leurs habitudes a donné à leur phyſionomie un air étranger, qui frappe au premier examen; en général, leur viſage eſt plus ouvert, plus gai que le reſte de leurs compatriotes.

Quand ils ſe mettent à jouer ou à danſer, Hommes & Femmes font alors un grand cercle autour d'eux; on les accompagne de battemens de mains & de chants monotones, mais toujours en meſure. L'accord parfait qui règne entre ces chants, ces battemens & ces danſes, & la progreſſion régulière qu'on y obſerve, font une impreſſion de plaiſir égale à celle qu'on éprouve à la vue des Ballets, au bruit des Chœurs de l'Opéra. Ce-

pendant leur ſyſtême de danſe n'eſt pas le nôtre, aſſurément. Ce ne ſont pas des à plombs, des jarrêts tendus & des bras en équilibre. Tout au contraire : le couple de Danſeurs, qui paſſe tour-à-tour au centre du cercle, pour y exécuter une danſe *à parte*, affecte des mouvemens rapides de reins, de jarrêts, de bras & de tête, avec une telle ſoupleſſe, une telle juſteſſe, qu'on ne peut ſe défendre de l'expreſſion qui en réſulte & du plaiſir qu'elle produit, malgré toute prévention. L'une des trois Figures de Guiriots que nous donnons ici ſur un deſſin fait d'après nature, tient, touche & bat un tambour fabriqué avec un tronc d'arbre, creuſé d'un ſeul côté, & recouvert d'une peau tendue.

Le ſecond Muſicien accroupi, touche du *Balafo*. C'eſt un inſtrument compoſé de 16 règles de bois dur, larges d'un pouce, épaiſſes de quatre à cinq lignes : les plus longues ont 18 pouces ; les plus courtes, ſept à huit. Elles ſont rangées ſur un petit chaſſis d'un pied ou environ de hauteur, ſur les bords duquel elles ſont arrêtées avec des courroies d'un cuir fort mince, qui environnent des petites baguettes ; on les met entre les règles, afin de les tenir éloignées l'une de l'autre & dans des diſtances égales : on attache ſous les règles, des calebaſſes d'arbres, creuſées, rondes, d'inégales groſſeurs, c'eſt-à-dire, qu'on place les plus groſſes ſous les plus longues, & ainſi du reſte en diminuant. Cet inſtrument de muſique a quelque rapport à nos Orgues ; il rend un ſon agréable & diverſifié, ſelon les tons qu'on lui fait produire en touchant les règles avec deux baguettes, preſque ſemblables à celles de timbales ; on en garnit le bout

de cuir, afin que le ſon devienne plus doux.

Les Nègres ſe font auſſi, avec des roſeaux, des flûtes, eſpèce de petits flageolets, dont ils jouent mieux qu'avec nos flûtes d'Europe.

Le Danſeur repréſenté ici eſt dans une poſture telle que par les tremblemens de ſes mains, de ſes jambes, & de tout ſon corps, tous les grelots de ſon habit de danſe, ſont agités à la fois. Puis par d'autres mouvemens plus violens, il fait rendre à ſa garniture de grelots, d'autres ſons; mais il obſerve d'être toujours en meſure avec les voix qu'il accompagne, & auſſi avec le bruit des deux inſtrumens & les battemens de mains du cercle nombreux qui l'environne. Outre ces Chœurs, on exécute auſſi des monologues, dans leſquels le Coryphée célèbre les louanges des Chefs, préſens à ce Concert National; & les aſſiſtans font chorus. Ces Guiriots ſont ſouvent Improviſateurs, & compoſent en impromptu, les paroles & la muſique.

Notre Coryphée-Danſeur a ſur la tête, une perruque fabriquée avec de petits tuyaux de bois enfilés l'un au bout de l'autre, & aſſujettis tous à un centre unique: le tout, pour imiter les cheveux. La copie en eſt un peu groſſière, quoiqu'ils choiſiſſent pour cela les branches les plus menues poſſibles. Notre Guiriot porte une chemiſe taillée en forme de chaſuble, quant aux bras & à la poitrine. Le caleçon eſt découpé & garni à la ceinture, d'une infinité de grelots de différens volumes; on en attache quantité encore ſur les découpures parmi des plumes d'oiſeaux, de petites lames de métal & des coquilles. Aux jarrêts & aux chevilles, on

poſe auſſi de groſſes touffes de grelots, ainſi qu'aux poignets & aux bras.

Ces Guiriots ou Virtuoſes ambulans, gagnent leur vie à ce métier. Les Nègres qu'ils ont fait danſer, leur apportent des nourritures, des boiſſons, des perles, de la toile, &c. Ils obſervent de ne jouer qu'autant qu'on leur donne. Mais ils chaument rarement; car la danſe eſt une paſſion pour les Nègres des deux ſexes. Au renouvellement & au plein de la Lune, ils danſent entr'eux preſque toute la nuit. Ils ont un mot myſtérieux, qu'ils écrivent en caractères Arabes, & qu'ils prononcent à-peu-près ainſi: *Ouacki*, *ouacki*, *ouack*; lequel veut dire: *étrangle-le*, *étrangle-le*, *étrangle-le*. Ce mot, qui leur rappelle apparamment quelqu'évènement mémorable de leur Hiſtoire, les excite tellement à la danſe, qu'après un *creſcendo*, gradué avec art, ils en viennent à un degré de fureur ſi expreſſive, qu'un étranger, témoin de cette ſcène, ne peut s'empêcher d'en craindre le dénouement. Ils ne terminent ce Ballet effrayant, que quand ils ſe trouvent épuiſés & hors d'haleine.

Les Hommes ont une danſe militaire qui leur eſt ſpécialement conſacrée, & qu'ils n'exécutent que quand ils ſont échauffés par le vin de palmier. Elle conſiſte à courir en cadence les uns ſur les autres, en eſpadonnant avec des bâtons, & le plus ſouvent avec des ſabres nuds; ce qui occaſionne quelquefois des bleſſures aſſez conſidérables.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la côte du Senegal.

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme de Madagascar.

BnF ARS

Desrais del. Mixelle sculp.

habitant de Madagascar.

BNF ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES MADÉGASSES

. . . Il ignora long-temps les vertus & les vices ;
De la seule innocence il connut les délices :
Sans prévoir l'avenir, satisfait du présent,
Ses vœux étoient bornés, son cœur étoit content :
Le travail, le repos lui furent sans chaîne ;
Que la mort, à pas lents, venoit rompre avec peine :
Sans en chercher la cause, il goûtoit le bonheur. . . .

Poëme sur Dieu, Chap. VI, p. 19.

Tel étoit l'Habitant de Madagascar, avant l'arrivée des Européens dans cette grande Isle, située sur les côtes orientales de l'Afrique. Le siècle de fer commença pour le Madégasse à cette époque fatale ; & ceux, qu'une prévention naturelle lui faisoit regarder comme les fils du Soleil, & dont il attendoit un Code sage, ne lui apportèrent que des mœurs antisociales.

Madagascar, la plus grande des isles connues, citée par les Géographes anciens, ne fut visitée pour la première fois qu'en 1491 (a) par les Portugais.

(a) D'autres disent 1506.

MŒURS
ET COUTUMES
DES MADEGASSES.

.... Il ignora long-temps les vertus & les vices ;
De la ſeule innocence il connut les délices :
Sans prévoir l'avenir, ſatisfait du préſent,
Ses vœux étoient bornés, ſon cœur étoit content ;
Le travail, le repos lui formoient une chaîne
Que la mort, à pas lents, venoit rompre avec peine :
Sans en chercher la cauſe, il goûtoit le bonheur.....

Poëme ſur Dieu, Frag. VI. p. 19.

TEL étoit l'Habitant de Madagaſcar, avant l'arrivée des Européens dans cette grande Iſle, ſituée ſur les côtes orientales de l'Afrique. Le ſiècle de fer commença pour le Madegaſſe à cette époque fatale ; & ceux, qu'une tradition nationale lui faiſoit regarder comme les fils du Soleil, & dont il attendoit un Code ſage, ne lui apportèrent que des mœurs contagieuſes.

Madagaſcar, la plus conſidérable des iſles connues, citée par les Géographes anciens, ne fut viſitée pour la première fois qu'en 1492 (1) par les Portugais.

(1) D'autres diſent 1506.

BnF ARS

Les Anglois, les Hollandois & les François y ont navigué tour-à-tour, & fréquenté la ſeule côté de l'eſt, ſans pénétrer un peu avant dans l'intérieur. Les Voyageurs modernes arrêtés à chaque pas, ſe plaignent beaucoup de la férocité de l'inſulaire Madegaſſe; mais elle n'eſt que trop motivée par la conduite de leurs prédéceſſeurs. Par-tout où les Européens ont mis le pied, ils ſe ſont crus les maîtres-nés des lieux qu'ils découvroient, & ont agi en conſéquence. La réſerve la plus ſage, la défenſe la plus légitime de la part du Peuple nouveau qu'ils viſitoient, leur a paru un crime. Ils ont traité comme rebelles ceux qui ne conſentoient pas à être leurs eſclaves; & ont débuté avec des armes offenſives auprès des Sauvages, dont ils ſe ſont aliéné pour jamais le cœur. L'homme de la Nature revient difficilement de la première impreſſion qu'on a faite ſur ſon eſprit.

On diſtingue deux races d'hommes à Madagaſcar; les Naturels, eſpèce noire & crépue. On leur reproche d'être mous au travail; parce qu'ils ne ſont pas de la couleur des blancs, ceux-ci ont-ils donc cru trouver en eux des bêtes de ſomme? L'autre race, qui n'eſt que baſanée, paroît étrangère à l'Iſle, & originaire de quelques Arabes naufragés. Ces nouveaux venus ſe ſervent des caractères de leurs ancêtres, pour écrire la Langue Madegaſſe; ils ſe ſont fabriqué un papier avec l'écorce battue d'un arbre appellé *Foutache*. Ils paſſent pour ſçavans, & on ſe fait un devoir de les conſulter; ils exercent avec diſtinction le métier lucratif d'Augures.

Un repas Madegaſſe eſt pittoreſque. Des feuilles de Bananier tiennent lieu de nappe, de ſerviettes & même de plats & d'aſſiettes. On ſert du poiſſon ou de la volaille cuits dans l'eau avec du riz. La feuille d'un végétal connu ſous le nom *d'arbre de ſel*, infuſé dans le bouillon, en fait tout l'aſſaiſonnement. Une autre feuille de Bananier repliée, forme un vaſe pour boire l'eau de laquelle on a retiré le riz.

La conſtruction du domicile d'un Madegaſſe répond parfaitement à ſon comeſtible. De gros piquets en ſont la charpente. Les parois ſont conſtruits avec les côtes de la feuille du Ravenala (eſpèce de Bananier) jointes enſemble, & liées contre des lattes de Bambou. Les murailles ſont tapiſſées intérieurement de nattes. Des nattes appliquées ſur des claies de Bambou font le plancher; & le toît, quoique très-ſolide, ne conſiſte qu'en feuilles de Ravenala rapprochées l'une contre l'autre. Le foyer, placé dans un coin de l'habitation, entretient un feu continuel jour & nuit. Les Madegaſſes ont trouvé que cet uſage leur étoit ſalutaire. Le logement des Chefs n'offre pas plus de luxe. Il ne ſe fait remarquer que par un mât plus haut que la maiſon devant laquelle il eſt dreſſé; on y ſuſpend les cornes de tous les bœufs immolés pendant les fêtes. L'inventaire du mobilier ne tiendroit pas beaucoup de temps à faire; des urnes de terre pour réſiſter au feu de la cuiſine, des calebaſſes de Bambou, & de petits paniers de nattes, voilà les principaux uſtenſiles d'un ménage. La Nature n'aime point le ſuperflu; elle a le ſecret de rendre heureux ſes enfans avec le ſeul néceſſaire.

La Sagaye, javelot de ſix pieds, ferré aux deux bouts, étoit jadis l'arme unique des Madegaſſes qui en faiſoient uſage avec beaucoup d'adreſſe. Ils ont appris à manier nos fuſils, nos piſtolets, nos ſabres; & par droit de répréſailles, ils les tournent quelquefois contre nous. Mais ils ne ſçavent pas encore les fabriquer eux-mêmes. Les Arts méchaniques ne font des progrès qu'en proportion des beſoins qu'on en a. Au ſud de l'Iſle, les femmes tiſſent des pagnes avec du coton & de la ſoie ſur des métiers qui ne conſiſtent qu'en quatre morceaux de bois fixés en terre. Les Madegaſſes ne labourent, ni ne ſement. Ils cultivent à peine le riz, & à ſon défaut le petit mil. On trouve parmi eux des Médecins de profeſſion. Tous leurs moyens curatifs ſe bornent à des boiſſons ou à des bains de plantes aromatiques aſtringentes & purgatives, à des emplâtres de chaux, & à la ſaignée, opération douloureuſe qu'on ne ſe permet qu'à la dernière extrêmité; dans ce cas, la maiſon du malade, interdite à ſes amis, n'eſt ouverte qu'au Miniſtre de la ſanté. Cependant, on fait force ſacrifices aux Dieux bons & méchans. Quand l'un & l'autre, ſourds aux vœux de la famille, ont laiſſé mourir le malade; s'il eſt riche, les ſacrifices recommencent de nouveau, & à proportion juſqu'à l'inhumation du cadavre, qui ne ſe fait pas tout de ſuite. On paſſe les nuits à tirer des coups de fuſil, pour écarter les mauvais génies qui ſont cenſés aſſiéger la demeure du défunt. Puis on revêt ſon corps de ſes plus beaux habits, & on le tranſporte avec pompe dans la ſépulture de ſes ancêtres, placée toujours hors du bourg.

Dans toutes ces cérémonies, on ne diſtingue qu'une foible trace de Religion. Les Madegaſſes ne s'en piquent point. Ils reconnoiſſent comme par inſtinct deux principes. *Janhar* eſt le nom du *Grand Dieu*, *du Tout-Puiſſant*; & *Angal*, eſt celui de ſon Rival. Ils n'élèvent de Temples ni à l'un ni à l'autre; ils n'ont ſçu même juſqu'à préſent ſous quelle forme matérielle ils doivent ſe les repréſenter; ils ne leur en adreſſent pas moins des prières & des ſacrifices. Une particularité digne de remarque, c'eſt qu'ils ont grand ſoin de réſerver, pour le Dieu du mal, une portion de la victime immolée au Dieu du bien. Cette Théologie, ſi naturelle, eſt celle de preſque tous les Peuples ſevrés des ſecours de la Révélation. En effet, il dût paroître abſurde au Madegaſſe de mettre ſur le compte d'un ſeul & même Dieu le bien & le mal tout enſemble. Pour ſe tirer d'embarras & pour ſe rendre raiſon de tout, il ſembla tout ſimple, & il n'en coûta pas davantage, de ſe créer une ſeconde Divinité ſpécialement chargée & reſponſable du mal. Par une ſuite de cette dialectique du bon ſens de ces Peuples groſſiers, on fut tout porté à croire que les méchans, après leur mort, continuoient de l'être, métamorphoſés en animaux nuiſibles; & les bons en productions bienfaiſantes. Le Madegaſſe privé de ſon ami, ou victime d'un traître, eſt conſolé en ſe diſant : « Ce Bambou qui me rend tant de ſervices, » qui me ſoulage, en m'allégeant les plus lourds far- » deaux, ſans ployer ni ſe rompre; c'eſt ſans doute » mon ami; il n'a fait que changer de forme à mes

» yeux : cette tige eſt ſortie de ſa cendre. Et toi, » Homme rampant, qui m'as trahi ! je ne reſterai pas » toujours ſans vengeance, ou j'en chargerai mes » enfans. Ta mort te livrera en mon pouvoir. Alors » tu paſſeras dans le corps d'un de ces reptiles veni- » meux dont j'écraſe aujourd'hui la tête. »

Les Trafiquans Arabes ont donné aux Inſulaires de Madagaſcar une teinture de Mahométiſme qui les porte à ſe faire circoncire. Que ne ſe bornent-ils à cette pratique religieuſe ! Mais à la naiſſance de chacun de ſes enfans, le père interroge les Augures ; s'il n'en reçoit pas une réponſe ſatisfaiſante, la ſuperſtition fait taire la nature ; le nouveau né, arraché du ſein de ſa mère, eſt expoſé dans la forêt voiſine.

Il paroît que les convulſionnaires ſont de tous les pays ; car on en trouve à Madagaſcar ; mais avec cette différence, que ce n'eſt plus que là qu'ils paſſent pour ſorciers.

Les Madegaſſes épouſent autant de femmes qu'ils veulent, ou (pour parler plus exactement) autant de femmes qu'ils peuvent en aimer. Ils les répudient avec la même liberté. Mais celles qui ont été honorées des faveurs d'un Européen n'en deviennent que plus précieuſes & plus chères à leurs maris ; ce n'eſt qu'alors qu'ils ouvrent les yeux ſur leur mérite. Auſſi ſont-elles tout pour obtenir cette grace ; & malgré les détails du ménage qui roulent ſur elles ſeules, elles trouvent le loiſir de ſe livrer aux recherches multipliées d'une toilette très-longue.

Nos tendres baiſers, nos étroits embraſſemens, ne ſont point d'uſage parmi ces Inſulaires : pour témoigner la joie qu'ils reſſentent à l'arrivée d'un ami attendu avec impatience, ils ſe contentent de ſe paſſer les mains l'une ſur l'autre, ſans ſe les preſſer.

Ils ont trois principales épreuves pour s'aſſurer de la vérité, quand elle eſt en litige; l'eau, le feu, & le poiſon. Et cet uſage ſe rencontre preſque par-tout. La Vérité a paru ſi belle aux hommes, qu'ils ont tous cru que Dieu, pour la faire triompher, lui devoit un miracle.

L'Iſle de Madagaſcar eſt diviſée en petites Souverainetés qui ſont héréditaires, mais qui ne ſauroient être deſpotiques; car le Chef du village le plus chétif ne peut rien s'il n'eſt autoriſé par ſes Compatriotes aſſemblés en Conſeil. Tout le monde y a voix. L'Etranger y eſt admis; & on y écouteroit l'ennemi même qui viendroit y prendre ſéance.

L'habillement des Madegaſſes eſt une ſimple pagne, (étoffe d'écorce d'arbre) longue de trois aulnes, qu'ils mettent ſur leurs épaules, & dont les deux bouts tombent par devant; les Chefs en portent de ſoie ou de coton, garnies à leur extrêmité de frange & de verroterie, ou de grains d'étain. Ils ſe couvrent la tête avec une calotte faite de joncs.

Les femmes ſe ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre braſſes, en forme de jupon; par deſſous, elles portent toujours une toile blanche plus ou moins grande par propreté : elles ont auſſi une eſpèce

de corſet ou demi-chemiſe de toile bleue qui ne deſcend qu'à la moitié du ſein, & orné par devant de pluſieurs plaques d'or & d'argent ſervant d'agraffes. Elles portent des pendans d'oreilles, & ont aux bras des anneaux d'argent, & au col des chaînes d'or travaillées dans le pays.

Fin des Mœurs & Coutumes des Madegaſſes.

Desrais del.

Mixelle sculp.

Femme Caffre.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

homme Caffre.

BnF ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES CAFFRES,

OU

DES HABITANS

DE LA TERRE DE NATAL.

IL feroit difficile de faire une concordance des [illegible] de voyages; & pourtant on en auroit grand befoin [illegible] rien n'étant plus équivoque que la dénomination [illegible] différens peuples. D'[illegible], fans fufpecter la [illegible] des Auteurs de [illegible], les mêmes pays ont pu donner lieu à des defcriptions quelquefois difparates. Il en eft d'un Voyageur comme d'un Peintre. Le portrait [illegible] de leurs mains, tout en confervant un air de [illegible], ne reffemble pas toujours parfaitement, fans [illegible] pour modèle. Pour en bien juger, il faudroit [illegible] [illegible] point de vue & la véritable pofe du modèle, lorfqu'on a pris le portrait. Il réfulte de cette obfervation qu'il ne faut point exiger une [illegible] dans les [illegible] [illegible] à une Nation [illegible],

MŒURS
ET COUTUMES
DES CAFFRES,
OU
DES HABITANS
DE LA TERRE DE NATAL.

IL ſeroit difficile de faire une concordance des livres de voyages; & pourtant on en auroit grand beſoin, rien n'étant plus équivoque que la dénomination des différens peuples. D'ailleurs, ſans ſuſpecter la véracité des Auteurs de relations, les mêmes pays ont pu donner lieu à des deſcriptions quelquefois diſparates. Il en eſt d'un Voyageur comme d'un Peintre. Le portrait ſorti de leurs mains, tout en conſervant un air de famille, ne reſſemble pas toujours parfaitement, ſans toutefois paſſer pour infidèle. Pour en bien juger, il faudroit pouvoir ſaiſir le vrai point de vue & la véritable poſe du modèle, lorſqu'on a pris le pinceau. Il réſulte de cette obſervation qu'il ne faut point exiger une exactitude rigoureuſe dans les récits qu'on nous donne d'une Nation lointaine,

ſur-tout de ces peuplades ſauvages dont le caractère vague ne peut être ſaiſi d'une manière uniforme. Il ne faut pas tout-à-fait s'en tenir aux noms, & en parcourant pluſieurs contrées voiſines, ne point poſer les limites certaines au-delà, en-deçà deſquelles tel ou tel uſage commence ou ceſſe d'avoir lieu.

Pluſieurs Voyageurs célèbres nous ont parlé des Hottentots, des Caffres & des Habitans du pays de Natal. Ces trois peuplades ne ſont peut-être qu'un ſeul & même Peuple épars ſur pluſieurs points de l'Afrique. Le ſeul parti à prendre en pareil cas, eſt de ne s'attacher qu'aux différences marquées, ſans prétendre déterminer rien de poſitif pour une Horde plutôt que pour une autre.

Voiſine des Hottentots, la Terre de Natal fait partie de la Caffrerie, & eſt mouillée à l'eſt par la mer des Indes. Les Habitans ſont les plus noirs de toute l'Afrique. Quoiqu'ils ſe rapprochent en beaucoup de choſes des Peuples qui les entourent, on remarque en eux aſſez de traits particuliers pour les en diſtinguer. Ils ont l'extérieur moins difforme, & les mœurs moins ſauvages. Ils connoiſſent l'agriculture, & mènent une vie paſtorale. Ils enferment leurs champs, moins pour afficher une propriété excluſive, que pour ſe garantir des bêtes fauves. L'étranger chez eux ne ſe trouve point en pays ennemi. Ils s'attachent fortement, & le temps n'affoiblit point leur attachement. Ils n'ont pas encore vu aſſez d'Européens pour ceſſer d'être équitables, même contre leurs propres intérêts. Ils ont un avantage dont les Nations policées ne ſentent pas tout le prix : chaque famille ſe

ſuffit

ſuffit à elle-même, & ne ſe trouve jamais dans le cas d'attendre de ſa voiſine ce dont elle a beſoin pour le néceſſaire & même pour le ſuperflu de l'exiſtence. On rencontre tout chez ſoi, & on trouve tout bien chez ſoi, parce qu'on fait tout ſoi-même & pour ſoi ſeul. Chaque ſexe a ſa beſogne, qu'on remplit avec d'autant moins de répugnance, qu'on ne travaille pas pour les autres. Un tel arrangement ne ſuppoſe pas des arts très-avancés, des inventions bien perfectionnées. Mais ſi les maiſons ne ſont pas d'une architecture hardie & régulière, au moins elles ſont ſolides & commodes. Leur mobilier, ni riche ni recherché, répond aux beſoins qu'on en a. Le pain de bled de Guinée eſt groſſier, mais ſain & ſubſtantiel.

Le Gouvernement politique des Habitans de la Terre de Natal ne contrarie pas ces mœurs privées; ils n'ont pas l'idée d'une puiſſance repréſentative de la Nation, & ne ſont point expoſés aux embarras & aux inconvéniens qu'elle auroit pour eux. Leurs villages forment autant de familles gouvernées chacune en particulier par le plus Ancien, & préſidées toutes enſemble par le plus âgé des anciens. Heureuſe cette Nation, de n'être point aſſez nombreuſe pour ſe voir obligée de renoncer à une forme de conſtitution ſi ſimple, & que la Nature ſemble indiquer elle-même aux hommes. Heureuſe cette *peuplade* ſauvage de n'être pas un Peuple !

Ils ont un uſage qui dépare un peu leurs mœurs ſi louables à tant d'égards. Le ſeul commerce qu'ils ſe

permettent eſt le troc des femmes contre du bétail; enſorte que célui qui a le plus de ſœurs ou de filles, peut ſe dire le plus riche, ſur-tout ſi elles ſont jeunes & jolies. Les femmes ſont obligées de paſſer ſans réſiſtance dans les bras du plus offrant. C'eſt peut-être à cauſe de cela qu'on voit l'épouſée, incertaine du caractère de celui à qui elle appartient, verſer des larmes tout le long du jour de ſes noces. Mais les invités ſe réjouiſſent d'autant. C'eſt alors qu'on prodigue une boiſſon forte compoſée avec une certaine graine de moutarde. Car ordinairement on boit du lait aigri. Du reſte, ces fêtes n'ont jamais de mauvaiſe iſſue, & ſe paſſent telles qu'il convient à des frères bien unis.

Le noir d'ébene de leur peau les diſpenſe de ſe frotter de graiſſe & de ſuie, comme les Hottentots. Auſſi ſont-ils beaucoup moins mal-propres. Cependant un point eſſentiel de leur coſtume doit être repouſſant pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Ils portent des bonnets faits de ſuif de bœuf, & hauts de neuf à dix pouces; leſquels coûtent beaucoup de temps à arranger. Car il faut que le ſuif ſoit bien épuré pour qu'on puiſſe l'employer à cet uſage. Ils n'en mettent que peu à la fois, mais ils le placent ſi bien parmi les cheveux, qu'il ne ſe défait jamais. Quand ils vont à la chaſſe (ce qui leur arrive aſſez rarement), ils en coupent la largeur de trois ou quatre pouces en haut, afin qu'il ſe tienne mieux. Mais ils commencent dès le lendemain à le rehauſſer, & ils y travaillent tous les jours ſans relâche, juſqu'à ce que ce bonnet ſoit d'une hauteur à la mode du pays.

On ſe feroit montrer au doigt, ſi l'on oſoit ſortir de chez ſoi ſans être coëffé d'un bonnet de ſuif. Les jeunes gens n'ont pas le droit d'en porter. Les époux d'un âge mûr peuvent ſeuls s'en couvrir la tête. Aux aſſemblées de plaiſir, ces bonnets ſont ornés tout autour de longues plumes de queues de coqs. Les hommes, preſque tout nuds, ne portent pour l'ordinaire qu'une pièce quarrée-oblongue d'étoffe de ſoie, d'herbe ou d'écorce, & travaillée en forme de tablier court. Aux deux coins d'en haut, il y a deux attaches pour la ſoutenir à une ceinture. Quelquefois on l'orne de franges qui pendent juſques ſur les genoux. Ils portent auſſi une bande de cuir de vache qu'ils attachent par derrière en forme de queue, & qui traîne juſqu'à terre. Cette bande a près de ſix pouces de large, & de chaque côté elle eſt ornée de petites bagues de fer. Dans cet équipage, animés par la boiſſon & la muſique, leur grand plaiſir eſt de danſer, en agitant cette queue. Les hommes & les femmes aiment beaucoup les colliers, les pendans d'oreilles & les bracelets. Pendant le mauvais temps, on jette ſur les épaules une peau de vache.

Les femmes ont aſſez communément la figure ovale & fort agréable. D'une taille médiocre, mais bien priſe, elles ne portent pour tout vêtement que des jupons très-courts qui vont à peine aux genoux. Elles ſe ceignent les reins d'une peau très-ample d'étoffe d'écorce d'arbre, nouée ſur le devant. Dans quelques villages les plus coquettes ſe diſtinguent par un bonnet d'une forme particulière; il a des rebords aſſez larges, &

ſe termine par une très-longue pointe qui vient retomber pardeſſus le front entre les deux yeux, juſques ſur le nez. Des deux côtés, ſur les oreilles, pend une eſpèce de bandelette de la même étoffe.

On ne ſauroit donner plus de détails ſur les mœurs & le coſtume d'une peuplade avec laquelle les Européens n'ont pas encore négocié, & qui, par conſéquent, ne les a pas aſſez intéreſſé pour en faire un examen circonſtancié. Les éléphans dont ce pays abonde fourniront peut-être bientôt un motif aſſez important pour fréquenter davantage les Habitans de la Terre de Natal. Puiſſent ceux-ci en être quittes pour leur ivoire, dont ils ne tirent aucun parti !

Fin des Mœurs & Coutumes des Caffres, ou des Habitans de la Terre de Natal.

Desrais del. Mixelle sculp.

Hottentote.

BnF ARS

Desrais del. Mixelle sculp.

Hottentot.

BnF AP.S

MŒURS

ET COUTUMES

DES HOTTENTOTS

SI le tableau de la vie civile a excité quelquefois la juste indignation du philosophe ; celui de la vie sauvage doit être à ses yeux un spectacle pénible & humiliant. Assurément si le Hottentot est l'homme de la Nature, il faut convenir qu'il n'est pas l'homme de la belle Nature, ou il a bien dégénéré ; il ne ressemble plus du tout aux Troglodytes qu'on lui donne pour ancêtres, du moins à ceux que Montesquieu (1) s'est plu à crayonner. La langue d'une Nation sert, dit-on, à la peindre. Le gloussement des Hottentots annonce plutôt des coqs d'inde que des hommes. Les nombres de leur arithmétique montent jusqu'à la dixaine, parce qu'apparemment ils ont cinq doigts à la main. On a dit que les sauvages avoient un amour inné de la liberté. Cela n'est pas toujours vrai. Le Hottentot (si on lui passe sa paresse) a au contraire toutes les qualités qu'on exige dans l'état de domesticité. Semblable aux bêtes

(1) Voyez les Lettres Persanes.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HOTTENTOTS

SI le tableau de la vie civile a excité quelquefois la juste indignation du philosophe ; celui de la vie sauvage doit être à ses yeux un spectacle pénible & humiliant. Assurément si le Hottentot est l'homme de la Nature, il faut convenir qu'il n'est pas l'homme de la belle Nature, ou il a bien dégénéré ; il ne ressemble plus du tout aux Troglodytes qu'on lui donne pour ancêtres, du moins à ceux que Montesquieu (1) s'est plu à crayonner. La langue d'une Nation sert, dit-on, à la peindre. Le glouſſement des Hottentots annonce plutôt des coqs d'inde que des hommes. Les nombres de leur arithmétique montent jusqu'à la dixaine, parce qu'apparemment ils ont cinq doigts à la main. On a dit que les sauvages avoient un amour inné de la liberté. Cela n'est pas toujours vrai. Le Hottentot (si on lui passe sa paresse) a au contraire toutes les qualités qu'on exige dans l'état de domesticité. Semblable aux bêtes

(1) Voyez les Lettres Persanes.

de ſomme, le ſentiment intime de ſon abnégation le rend patient, exact, fidèle & même ſobre. Il ſe feroit un ſcrupule de toucher à l'eau-de-vie ou au tabac qu'on lui a confiés. Mais qu'on ne s'y trompe pas. La crainte du bâton eſt le ſeul principe de ſa tempérance. Nos animaux domeſtiques les plus gourmands ſont réſervés à la manière des Hottentots. Ces mœurs ſerviles ne doivent pas ſurprendre. La Liberté n'eſt point un fruit ſauvage qui croiſſe de lui même. Cette plante délicate demande à être cultivée avec connoiſſance de cauſe; un peuple brut ou abruti eſt incapable de tous les ſoins qu'elle exige.

De tous les animaux qui végètent ſur la ſurface du globe, le Hottentot eſt le plus ſale. Son abord eſt repouſſant. On a peine à diſtinguer la figure humaine, ſous les traits informes & dégradés d'une tête hors de proportion. De groſſes lévres ſaillantes, un nez applati à deſſein, une chevelure ou plutôt une laine noirâtre, auſſi dégoûtante que celle de nos troupeaux mal ſoignés; ces peuples n'ont de ſupportable que les yeux & les dents. Leur nudité, loin d'exciter les deſirs, bleſſeroit l'œil le plus aguerri, ſi l'odorat permettoit de les fixer quelque-temps & de près. Et les femmes? qu'on juge de ce qu'elles doivent être, d'après la coutume qu'elles ont de préſenter, pardeſſus l'épaule, le ſein à leurs enfans qu'elles portent ſur leur dos, ſans les déranger: ſi l'on ne ſçait pas encore à quoi s'en tenir ſur ce tablier de chair que la nature, dit-on, a accordé aux Hottentotes pour cacher ce qui doit l'être; c'eſt peut-

être parce qu'il ne s'eſt pas encore trouvé de Voyageur aſſez intrépide pour ſe réſoudre à s'aſſurer par le tact de l'exiſtence de cette ſingularité. Une couche de ſuie amalgamée avec de la graiſſe par de fréquentes luſtrations d'urine, voilà le fard dont les deux ſexes à l'envi ſe couvrent tout le corps. Mais il faut dire, pour leur juſtification, que la coquetterie ſeule ne préſide point à ce raffinement de toilette. Cette eſpèce de friction a auſſi pour motif de ſe procurer de la fraîcheur & de la ſoupleſſe, ſous un climat ardent & ſi propre à énerver; tel qu'eſt celui de l'Afrique, & ſpécialement du cap de Bonne-Eſpérance.

Les Hottentots, d'après leur manière d'exiſter, étrangers à toute civiliſation, & fiers même de leur nullité politique, ne peuvent former un corps de Nations. Ils ſont diviſés en effet en pluſieurs Peuplades qui quelquefois cependant viennent à bout de ſe réunir ſous un même Chef pour l'intérêt commun. Parmi elles on diſtingue la grande & la petite *Namaqua*, qui peuvent mettre ſur pied près de 20000 hommes. Ce ſont les moins ſtupides & les plus courageux d'entre les Hottentots. Leurs Compatriotes les craignent & les conſidèrent. Les *Attaquas* méritent encore d'être cités. Pauvres, mais contens, ils ſont doux en temps de paix, & braves quand il faut combattre. Les *Heſſaquas*, au contraire, ſont riches, mais peu aguerris. Ils ſe mettent volontiers au ſervice des Européens. Ils convertiſſent leurs gages en troupeaux, & s'en retournent ſagement chez eux quand ils ont amaſſé de quoi ſe

paſſer de leurs Maîtres. Les *Sonquas* prennent un parti différent ; le canton qu'ils habitent ne ſuffiſant pas pour les nourrir, ils vont s'engager comme ſoldats chez leurs Compatriotes plus aiſés. Pour en agir ainſi, ils ont plus de motifs que n'en a l'habitant des montagnes Helvétiques.

Chaque Horde a ſon Chef ; mais les *honneurs* attachés à cette dignité en ſont les ſeuls *honoraires*. Auſſi les abus d'autorité ſont-ils rares. D'ailleurs, ce chef n'eſt que le premier exécuteur des volontés de ſa Nation. Elle ne peut rien ſans lui, ni lui ſans elle. Il ſeroit aſſez ſingulier qu'en fait de Gouvernement, les Hottentots puiſſent ſervir de maîtres aux Européens.

Dans chaque village, il y a une eſpèce de Cour de Juſtice compoſée de tous les individus de l'endroit. C'eſt bien ici le cas de dire qu'on eſt jugé par ſes pairs. Le lieu du Tribunal, qui s'aſſemble toujours en plein champ, eſt en même temps le lieu du ſupplice ; & les Juges font l'office de Bourreaux. Cette procédure expéditive eſt peut-être préférable à la lenteur des formes uſitées ailleurs. Le crime puni n'a point de ſuite, & ne rejaillit pas ſur la famille du coupable exécuté.

Ils ont les armes ordinaires des Sauvages, l'arc & le bâton ferré ; mais de plus, ils ſe font aider dans leurs guerres par des bœufs qu'ils ont dreſſé avec ſoin, & qu'ils lâchent à propos dans une mêlée. Ces animaux faits à ce manége, ſe précipitent dans les rangs & éventrent tous ceux qui ſe rencontrent ſur leur paſſage. On remarquera à ce ſujet que l'art de ſe battre n'en reſte

jamais aux élémens, même chez les Nations les plus ignorantes sur toute autre chose. Les Peuples ont une Tactique, avant d'avoir une Morale.

Il est une coutume parmi deux de ces Peuples, assez bizarre pour être citée. Le Général d'armée des *Chamtouers* & des *Heykoms* fait toutes les fonctions de son grade, en jouant d'une espèce de flageolet. C'est au son du flageolet que les Soldats exécutent toutes leurs évolutions; & tant qu'ils l'entendent, ou plutôt tant qu'ils le voient jouer de cet instrument, ils ne cessent de combattre, eussent-ils le dessous.

La Religion suppose une combinaison d'idées qu'on ne peut raisonnablement espérer des Hottentots. S'ils parlent quelquefois d'un Dieu, ils se le représentent, comme on devoit s'y attendre, sous leur propre costume; mais ils ne lui adressent aucune prière. « Notre Grand » Capitaine (disent-ils) n'est susceptible que du bien. Le » supplier de nous préserver du mal, ce seroit le supposer » capable de nous en faire; ce seroit l'injurier ». Témoins de leurs danses nocturnes, quelques Voyageurs ont cru qu'ils adoroient la lune; mais dans une région où la chaleur du jour est un poids accablant, la nuit est le seul temps favorable aux divertissemens.

On a trouvé établi chez eux une sorte de culte bien plus raisonnable. Ils rendent des devoirs marqués à la mémoire de leurs Héros, & leur consacrent des monumens bien plus durables & bien autrement imposans que nos tombeaux & nos statues. Le bois, la montagne, le fleuve que fréquentoit un Personnage

illuſtre parmi les Hottentots, ou près duquel il a terminé ſes jours, devient ſacré pour ſes Compatriotes. Toutes les fois qu'ils paſſent auprès, ils s'y arrêtent avec reſpect & dans le ſilence le plus expreſſif. Cet hommage vaut bien nos mauſolées. Si quelqu'Européen les ſurprend dans cette attitude religieuſe, ils ſe hâtent de la juſtifier par le récit des belles actions qui ont mérité au Héros un honorable ſouvenir.

Mais auſſi, ils réſervent toutes leurs pratiques ſuperſtitieuſes pour fléchir une Divinité malfaiſante qu'ils appellent *Touquôa*, & à l'exiſtence de laquelle ils croient auſſi fermement qu'on a cru pendant long-temps aux mauvais génies & au démon dans des contrées, célèbres d'ailleurs par leurs lumières.

Ils ont quantité de fêtes plus ou moins gaies, plus ou moins abſurdes. Le moindre événement en eſt l'occaſion. Il faut bien que des Sauvages qui n'ont rien à faire, ou qui ne veulent rien faire, s'amuſent à quelque choſe. Chez beaucoup de Nations, le déſœuvrement a donné naiſſance aux cérémonies tant nationales que religieuſes. Le Maître de ces cérémonies, eſpèce de Prêtre, n'a point de gages. On lui fait quelques préſens & il a la première part des victimes.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'il n'eſt pas de Peuple plus attaché à ſa Religion, à ſes uſages & à ſa patrie, que le Hottentot. Les plus zèlés Miſſionnaires n'ont ſemé que ſur la pierre. Les Hottentots ont réſiſté conſtamment à leurs efforts accompagnés des meilleurs

traitemens temporels. L'eau de-vie & le tabac les intéressent d'abord ; mais on ne sauroit les retenir longtemps. Ils ne paroissent persuadés des Mystères saints que quand ils sont ivres ou à jeun. Peut-être a-t-on mal débuté auprès d'eux. Peut-être ont-ils été frappés du peu de rapport qu'ils ont trouvé entre la conduite & le langage des Européens. L'exemple est plus à la portée du Peuple, sur-tout d'un Peuple sauvage, que la théorie la plus lumineuse. La pratique des vertus chrétiennes eût sans doute plus fait sur l'esprit des Hottentots, que l'examen des dogmes religieux. Mais, il faut en convenir, des Etrangers principalement occupés de spéculations lucratives étoient peu propres à donner du crédit à la morale évangélique prêchée par les Missionnaire.

Si les Hottentots ferment les yeux au flambeau de la foi, ce n'est pas qu'ils soient tout-à-fait privés des lumières de la raison. La conduite qu'ils tiennent dans leurs mariages est très-judicieuse, & pourroit servir de leçon à ceux qui bornent à l'instinct les facultés intellectuelles de ce Peuple. Ce ne sont pas les préjugés de la naissance, ou l'attrait des richesses qui déterminent le choix d'un mari ou d'une femme ; le cœur seul unit les personnes. La dernière fille d'un village en épouse le Chef. Le tout est de se plaire réciproquement. La cérémonie nuptiale suit de près la demande. Elle consiste en une libation d'urine que le Prêtre fait tour-à-tour sur le corps des deux conjoints, en présence de tous les individus de l'endroit accroupis en cercle. L'adultère est puni de mort ; la polygamie & le divorce sont

autoriſés. Aux veuves qui ſe remarient, on coupe une phalange d'un doigt de la main. Cette mutilation ne les empêche pas de convoler juſqu'aux quatrièmes noces. Deux nouveaux mariés habitent auſſi-tôt une cabane dans laquelle tout doit être neuf. Mais hélas! l'épouſée n'en eſt pas mieux ſervie. Un Hottentot ceſſe d'être amoureux de ſa femme du moment qu'il en eſt devenu le poſſeſſeur. Tout le poids du ménage retombe ſur elle. Elle ſe charge de tous les détails de l'intérieur. L'homme veille ſeulement ſur les troupeaux. Sa docile compagne le trouveroit bon & ne murmureroit jamais, ſi du moins les plaiſirs de la nuit compenſoient les fatigues du jour. Mais hélas! rien de plus pareſſeux & de plus froid qu'un mari Hottentot. Il déſerte trop ſouvent la couche nuptiale & s'abſtient des devoirs conjugaux ſur le plus léger prétexte. Quand il s'en acquitte, c'eſt d'une manière ſi incomplette! La nuit la plus courte lui paroît toujours ſi longue! Il abandonne le champ de l'himen au milieu de la moiſſon. Sa moitié ſolitaire l'appelle en vain; les travaux du matin arrivent, ſans lui laiſſer l'eſpérance d'un juſte ſalaire. D'ailleurs, elle n'en eſt pas dédommagée par les acceſſoires. Un mari Hottentot ne connoît pas le charme attaché aux doux baiſers, aux tendres careſſes, à ces riens qui ſont tout pour le cœur délicat & ſenſible. Les agrémens de la vie privée ſont également inconnus aux Nations ſauvages & à celles qui ſont trop policées.

Des racines mal préparées, & de la chair de bœuf & autre à moitié cuite, compoſent leur comeſtible ordinaire

naire. Mais que dire de leur mêt favori? Les Hottentots se repaissent avec convoitise de cet insecte (1) incommode & trop connu qui vit & se multiplie principalement dans la chevelure de l'homme. Quand on leur reproche un goût aussi dépravé, ils répondent: « Pourquoi ferions-nous difficulté de nous nourrir de » ces petits animaux, qui se nourrissent les premiers du » plus pur de notre sang »? Leur boisson habituelle est l'eau mêlée avec du lait. Mais ils préfèrent à tout le vin, l'eau-de-vie & l'arack.

Les Hottentots ont une coutume dont les Romains se sont jadis rendus coupables, & qui est pratiquée encore aujourd'hui, dit-on, chez les Chinois. Un père est assez peu digne de ce nom pour rejetter de ses bras, & exposer ou faire périr lui-même la plupart des filles dont son épouse accouche. Que des esclaves en agissent ainsi, on peut le concevoir; le néant est préférable à une existence servile. Mais les autres peines de la vie peuvent-elles balancer les devoirs touchans de la nature? Les Hottentots sont si peu sensibles à ses dons, qu'ils applatissent le nez de leurs enfans au moment de leur naissance, & les privent dans la suite du testicule gauche. Par cette dernière opération, ils s'imaginent les empêcher d'engendrer deux nouveaux nés à la fois. Les filles ne voudroient pas d'un homme qui se seroit refusé à ce

(1) *Pediculus.* Au sein même de la Capitale où nous écrivons, on rencontre par fois des individus qui ont des fantaisies tout aussi étranges pour le moins.

retranchement de parties ; tant elles craignent un accouchement double. Elles ont ſoin de faire examiner préalablement celui dans les bras duquel elles doivent paſſer.

Les douleurs de l'enfantement & celle de voir périr la moitié de ſa progéniture, ne ſont pas les ſeules peines qu'éprouvent les femmes qui ſe marient. Il leur en eſt réſervé une autre qui doit leur être encore plus ſenſible. Il eſt d'uſage chez les Hottentots de célébrer une fête & une cérémonie à l'époque où les jeunes garçons quittent la ſociété des femmes pour être admis au rang des hommes. De ce moment le fils peut & doit mépriſer ſa mère, & lui faire même ſentir les effets de l'ingratitude la plus marquée. Les vieillards éprouvent un traitement non moins barbare. Quand ils ne peuvent abſolument être bons à rien, on les éloigne du village, & on les ſequeſtre de la ſociété dans une cabane écartée qui leur ſert de tombeau. De ce moment, on ne penſe plus à eux ; là, ils achèvent de vivre, abandonnés à eux-mêmes & ſévrés des dernières conſolations & des derniers devoirs. Cette conduite révoltante ſuffit pour apprendre à ne pas confondre l'homme ſauvage avec l'homme de la Nature. La Nature ne conſeille pas ſans doute de telles horreurs. Aſſurément il eſt plus d'une circonſtance où le gardien fidèle, intelligent & ſobre, qui veille ſur le bétail & ſur les cabanes des Hottentots, mérite d'être mis ſur la même ligne que ſes maîtres, peut-être même d'avoir le pas ſur eux. Un Hottentot qui bat ſa mère, qui abandonne ſon père,

qui expose ses enfans ou les mutile, qui reçoit sur son corps l'urine de ses Prêtres, & qui se repaît de sa propre vermine, &c., ne doit pas être placé dans l'échelle des êtres, avant le chien qui le garde & la vache qui le nourrit. C'est le cas de préférer l'instinct des animaux aux facultés intellectuelles de l'homme.

Les Hottentots ne tirent pas moins de service du bœuf que du chien. A la guerre, il combat pour ses maîtres; en temps de paix, il leur sert de bête de somme & de monture. On lui perce la lèvre supérieure entre les narines; dans cette incision on enfile un bâton d'un pouce & demi d'épaisseur, d'un pied & demi de longueur, & qui a un croc au bout supérieur pour empêcher qu'il ne passe au travers de la plaie. Au moyen de ce bâton, on lui fait faire tout ce qu'on veut. Les femmes & les personnes âgées ou infirmes s'en servent & le chargent en outre de tout le mobilier de la hutte. On leur fait transporter aussi les vieillards à leur dernier domicile. Mais ceux qui meurent chez eux dans le village, on emporte le cadavre sur les bras, & on l'enterre dans une fosse préparée dans un lieu solitaire.

Dans les grandes chaleurs, les Hottentots vont nue tête, les rayons du Soleil ne pouvant pénétrer la croûte épaisse que forment leurs cheveux remplis de suie & de graisse; mais elle ne les garantit pas de la pluie & du froid. Alors on porte un bonnet de peau d'agneau ou de chat, lequel, juste & serré, est garni de deux attaches, dont l'une plus grande, après avoir fait le tour du cou, se lie avec l'autre plus courte. Tout le devant

du corps jusqu'à la ceinture est à découvert. A leur col pend un petit sac qui renferme le couteau, la pipe & le tabac, & en outre un morceau de bois, brûlé aux deux bouts, & gros comme le petit doigt. C'est une amulette. Cette petite poche est quelquefois un vieux gand acheté à quelqu'Européen. Une peau de mouton ou de bête sauvage, attachée autour du col, couvre les épaules & le dos jusqu'aux cuisses. Ce manteau, nommé *Krosse*, sert de couverture la nuit & de linceuil à la mort. On porte au bras gauche trois grands anneaux d'ivoire, qui servent à parer les coups dans un combat. Une autre peau, de forme quarrée, s'adapte autour des reins, espèce d'étui pour les parties nobles. Cette ceinture est plus ou moins ornée.

Les femmes ont la tête couverte en tout temps. Sur leurs épaules, elles portent aussi un manteau fait avec la dépouille de quelqu'animal; une espèce de gibecière pend à leur col, ou retombe du côté droit, quand elles ont un enfant à allaiter du côté gauche: la peau renferme le tout. Leur poitrine, tout-à-fait nue, ne provoque point les indiscrétions. Les femmes du bel air garnissent leur manteau d'une espèce de frange dont elles sont aussi vaines que les Européennes d'une mode nouvelle. Pour cacher le reste, elles se servent d'une peau de mouton dégarnie & bordée tout autour d'une courroie. Les filles, jusqu'à douze ans, portent, autour de leurs jambes, des joncs en forme d'anneaux, auxquels, dans la suite, elles substituent des bandes de peau de mouton de la longueur du doigt. Cet orne-

ment ne leur a pas été conseillé par la vanité seulement; il sert à garantir leurs jambes, quand elles vont ramasser des racines dans la campagne. Le bonnet des femmes est orné d'aigrettes & de petits colifichets de léton ou de verre. Elles ont des pendans d'oreille & des brasselets de cuivre : quelquefois aussi elles font usage de la nacre de perle. Elles aiment beaucoup les ceintures & les colliers qu'elles multiplient souvent jusqu'au nombre de six. Les jours de fête, les Hottentots, hommes & femmes, se poudrent la tête & tout le corps. Les Hottentotes se peignent le visage; leur fard est une espèce de craie rouge. Elles s'en frottent les paupières, le nez, les joues & le menton. Du reste, les modes varient selon les différens cantons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Hottentots.

Femme des Isles Sandwich.

BnF ARS

Insulaire des Isles Sandwich.

BN

Danseur des Isles Sandwich.

BnF ARTS

Pirogue Sandwich.

B.F.
ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DES ISLES SANDWICH.

C'EST ainsi que le Capitaine (1) Cook désigne un groupe d'Isles qu'il découvrit dans les Mers du Sud, & sur lesquelles il termina, par une catastrophe déplorable, ses glorieuses expéditions. Ce Navigateur prudent & intrépide, qui a étendu le domaine de la Géographie Maritime de près d'un quart, n'a peut-être, dans tout le cours de ses Voyages, négligé qu'une fois les loix de la modération, & ce moment de vivacité lui couta la vie. Il reçut la mort des mains de ceux qui, la veille encore, lui rendoient les honneurs divins; mais il faut avouer que ses bienfaiteurs méritoient de sa part plus d'indulgence qu'il ne leur en accorda dans cette fatale circonstance. Cook savoit bien qu'il traitoit avec des enfans de la Nature, étrangers aux convenances (2)

(1) Jacques Cook, né en Octobre 1728, près de Whytby, dans le Comté d'Yorck, mourut le 14 Février 1779, à Owhyhée, la plus considérable des Isles Sandwich.

(2) Un vol commis par un Insulaire, fut la cause première de ce fâcheux évènement.

sociales. Mais *son caractère disposé à l'emportement & à la colère* (1), lui attirèrent peut-être le coup funeste qui nous a ravi ce grand Homme, maîtrisé d'ailleurs par les circonstances.

Owhyhée, la plus considérable des Isles connues de l'Archipel Sandwich, présente des sites tout-à-fait disparates; mais les parties montagneuses & couvertes de verdure, ne sont pas à beaucoup près, aussi fréquentées que les districts sauvages & défigurés par des traces de volcans; les Naturels, manquant de Troupeaux; affluent aux endroits commodes pour la Pêche.

L'Isle Mowée est très-pittoresque à voir. Les collines, qui s'élèvent en forme de pics, sont couvertes de Cocotiers & d'arbres à pain; on pourroit y trouver un bon mouillage.

Morotoi produit des ignames, donne de l'eau douce, & offre plusieurs bayes bien abritées.

Ranai abonde en racines, & sur-tout en tarrow, & est fort peuplée.

Si Wohahoo n'est point la plus grande des Isles Sandwich, elle en est sans contredit, la plus belle, la plus digne d'être habitée.

Atooi est sur-tout recommandable par l'industrie des Insulaires, qui cultivent avec beaucoup plus de soins que par-tout ailleurs. Les citrouilles y pullulent, & sont d'un volume considérable. L'écorce façonnée sert de batterie de cuisine.

(1) Propres expressions, aveux échappés à ses compatriotes, continuateurs de ses Voyages.

En général, le climat de cet Archipel est tempéré.

On n'y rencontre que quatre sortes de quadrupèdes: des chiens, des cochons, des rats & de petits lézards; on fait une grande consommation des seconds : outre l'usage de la table, le cochon fait presque toujours les honneurs du culte religieux. Il n'est si petite cérémonie où l'on n'en immole plusieurs. Mais le défaut de gibier, & par conséquent de chasse, n'a point fourni de motifs pour étudier les mœurs sociales du chien, & pour en tirer tous les services dont est susceptible cet animal, qui semble né pour l'Homme civilisé. On le laisse végéter sans gloire avec les porcs, qui se trouvent en quantité sur ces Isles, & il en subit le traitement. On le mange, quand il est gras.

Il y a peu d'espèces d'oiseaux, mais beaucoup d'individus. On y voit la poule d'eau, des pluviers, des chouettes & quelques corbeaux.

Tout porte à croire que les Insulaires de Sandwich, sont de la famille de ceux de la nouvelle Zélande, d'Othai-ti, &c. L'identité du langage, la ressemblance des traits, l'analogie des coutumes ne font qu'une seule nation de toutes ces Peuplades isolées, & semées sur toute l'étendue de la Mer australe. Mais il nous faudra entreprendre plus d'un voyage & plus d'un établissement dans ces contrées récemment découvertes, avant de pouvoir saisir la chaîne non interrompue de toutes ces émigrations si éloignées les unes des autres. Le champ ouvert au conjectures est immense; nous y laisserons errer les spéculatifs. Ne pouvant embrasser

l'ensemble de cette grande révolution du globe, contentons-nous de quelques détails, & sachons-en tirer parti.

L'organisation physique & morale des Insulaires Sandwich, inférieure à celle des autres Habitans de la Mer du Sud, est encore assez douée de qualités aimables, pour qu'ils n'ayent pas à s'en plaindre. Leur taille, au-dessous de la moyenne, est bien prise. Beaucoup d'entr'eux contractent la vilaine habitude de loucher. Proportion gardée, la Population est de moitié moindre que celle de nos contrées d'Europe.

Ils paroissent d'un commerce aussi paisible entr'eux qu'avec les étrangers. Les premiers devoirs de la Nature sont observés par eux d'une manière édifiante pour nous. Nos mères de familles les plus dignes de ce nom auguste & touchant, se verroient, non sans étonnement, égalées, & peut-être même surpassées dans les soins domestiques, par les Femmes de ces Sauvages. C'est que la tendresse maternelle ne s'apprend pas, & est antérieure à toutes nos institutions économiques : on pourroit dire, au contraire, qu'elle s'affoiblit à mesure que la société civile se polit ; car enfin, une mère ne peut à la fois briller dans un cercle, & veiller à son ménage. L'intérieur des cabanes aux Isles Sandwich, offre à chaque heure du jour, les tableaux de famille les plus touchans. Cette conduite des femmes de ce pays est d'autant plus louable, qu'elles ne sont point soutenues, dédommagées dans leurs occupations domestiques, par des égards, des attentions, & cette

espèce

eſpèce de culte qu'un ſexe chez nous, ſemble décerner à l'autre. Une Fille, une Epouſe n'a pas le droit de manger à la table de ſon Père ou de ſon Mari. Les meilleurs alimens ne ſont point pour elles; elles n'en ont que le rebut ou les reſtes.

Les Navigateurs qui touchèrent aux Iſles Sandwich, vantent beaucoup l'accueil fraternel qu'ils reçurent des Habitans. La crainte n'étoit pas le principe qui les faiſoit agir ainſi. Les bons offices que les Naturels prodiguèrent aux étrangers, étoient dus tout-entiers à leur bon caractère. L'idée même de notre ſupériorité n'influa que juſqu'à un certain point ſur la bonne réception qu'on nous fit. La bonté de leur cœur les rendoit au moins nos égaux du côté des ſentimens généreux ; & leur induſtrie ſuffiſante pour le petit nombre de leurs beſoins, les maintint dans une noble indépendance, qu'ils ſçurent défendre avec courage, quand l'occaſion s'en préſenta.

La ſuperſtition leur conſeille encore les ſacrifices humains pour le ſuccès de leurs armes; mais ils ont renoncé à l'horrible uſage de ſe repaître de la chair palpitante de leur ennemi vaincu. Ils ſe contentent d'en porter les oſſemens comme en triomphe, ou de les faire entrer dans la fabrication de quelques inſtrumens domeſtiques.

Ils laiſſent croître leur barbe; le Roi ſeul la coupe & les Grands n'en portent que ſur la lèvre ſupérieure. Ils ſe raſent chaque côté de la tête juſqu'aux oreilles, laiſſant une ligne large de la moitié de la main, qui ſe prolonge du haut du front juſqu'au col. Quand les

cheveux ſont épais & bouclés, cette ligne reſſemble à la crête des anciens caſques. La Coquette ſurannée, le petit-Maître qui griſonne *incognito*, apprendra avec quelque plaiſir, que ces Inſulaires ſe parent d'une quantité conſidérable de faux cheveux, qui flottent ſur leurs épaules en longs annneaux. Quelques-uns en forment une ſeule touffe arrondie, qu'ils nouent ſur le ſommet de la tête, & qui eſt à-peu-près de la groſſeur de la tête elle-même. D'autres en font cinq ou ſix touffes ſéparées. D'autres enfin ſe pavanent avec une multitude de queues fort longues, & chacune de l'épaiſſeur du doigt. Leur pommade eſt une argille griſe, mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conſervent en boules, & qu'ils machent, juſqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle, quand ils veulent s'en ſervir. Ce coſmetique entretient le luſtre de leur chevelure, & la rend quelquefois d'un jaune pâle.

Les Hommes & les Femmes portent des colliers, qui ne ſont autre choſe que des cordelettes de petits coquillages tachetés. A Atooi les deux ſexes ſe parent, en ſe couvrant le haut de la poitrine avec des faiſceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeaux. Il y a ſouvent plus de cent cordes dans ces paquets; au milieu, ils placent un morceau de bois ou de pierre, long de deux pouces, & un hameçon large & poli, dont la pointe eſt tournée en avant. Quelques-uns ſuſpendent à leur col, des guirlandes de fleurs ſèches de mauve de l'Inde. Ils ont un ornement particulier, qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long, & d'un demi-pouce de

large : il eſt de bois, de pierre, ou d'ivoire, & très-bien poli ; ils le ſuſpendent à leur col avec de jolis fils de cheveux treſſés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui ſuſpendent en place ſur leur poitrine, une petite figure humaine en os, par fois en oſſement humain.

Les deux ſexes font uſage du chaſſe-mouche ; eſpèce d'éventail, dont les plus communs ſont de fibres de noix de cocos, flottants & attachés à un manche uni & poli. Ils y employent auſſi les plumes de la queue du coq & de l'oiſeau du tropique. Mais les plus précieux ſont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles. Ces Inſulaires les conſervent avec beaucoup de ſoin ; & ils ſe les tranſmettent de père en fils, comme des trophées d'un prix ineſtimable. Comme on voit, ces Inſulaires demi-barbares, ont quelqu'idée de la gloire Militaire. Les Grecs & les Romains, ſur leurs Chars de triomphe, étoient moins expreſſifs qu'eux.

Ils ont l'habitude de ſe piqueter (*tatouer*) le corps, ainſi que les autres Inſulaires de la Mer du Sud. Mais on ne trouve des viſages piquetés qu'à la nouvelle Zélande & aux Sandwich : les Zélandois tracent ſur leur viſage, des volutes ſpirales, agréables à l'œil ; les autres, des lignes droites qui ſe coupent à angles droits. Les mains & les bras des Femmes ſont auſſi *tatoués*, d'après un joli deſſin. Mais un uſage ſingulier, dont il n'eſt pas aiſé de deviner le motif, c'eſt qu'elles ſe *tatouent* encore les pointes de la langue. Les dernières claſſes du

Peuple ont une marque piquetée, qui annonce leur vassalité à l'égard des divers Chefs dont elles dépendent. C'est ainsi que chez nous, les moutons & les valets portent sur leur front & sur leurs habits, le chiffre & la livrée du Fermier & du Maître auxquels ils appartiennent.

Une seule pièce d'une étoffe épaisse, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils passent entre les cuisses, qu'ils nouent autour des reins, & qu'ils appellent *maro*, forme pour le général, l'habit des Hommes. C'est le vêtement journalier des Insulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes sont très-belles, varie; elles ont communément cinq pieds de long sur quatre de large. Ils les jettent sur leurs épaules, & ils les ramènent en avant; mais ils s'en servent peu, si ce n'est en tems de guerre. Epaisses & lourdes, elles sont capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée. Ils ont les pieds nuds, excepté lorsqu'ils doivent marcher sur des pierres brûlées. Ils portent alors une espèce de sandales de fibres de noix de cocos tressées.

Outre cet habillement, il y en a un particulier aux Chefs, dont ils se revêtent les jours d'appareil. Il est composé d'un manteau de plumes, & d'un casque si magnifiques, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillans chez aucun Peuple du Monde. Ils seroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure. Les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les Hommes en Espagne, & les Femmes en Angleterre;

ils descendent jusqu'au milieu du dos, & ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus lustré. Les dessins en sont très-différens; quelques-uns offrent des espaces triangulaires rouges & jaunes; d'autres une espèce de croissant: plusieurs entièrement rouges, ont une large bordure jaune; & à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné en or. Les couleurs éclatantes des plumes dans ceux qui sont encore neufs, n'ajoutent pas peu à leur beauté. Les Naturels y mettent un grand prix. Dans leur Commerce d'échange, ils ne voulurent d'abord en troquer que contre un fusil. Les manteaux de la première qualité sont rares. La longueur est proportionnée au rang de celui qui les porte: quelques-uns vont jusqu'aux reins, & d'autres traînent par terre. Car l'étiquette est aussi gravement observée chez les Sauvages, qne dans nos Cours de l'Europe; on ne badine pas sur le cérémonial. Les Chefs subalternes ont un manteau court, qui ressemble aux premiers; il est tissu de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique & de la frégate. Il est garni aussi d'une large bordure de petites plumes rouges & jaunes, & d'un collet de la même matière. Il y en a dont les plumes sont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs.

Le bonnet ou casque est orné sur le milieu d'une crête quelquefois de la largeur de la main: il serre la tête de près,

& il a des trous pour laisser passer les oreilles. C'est un chassis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau, dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux; mais le tissu en est plus serré, & les couleurs s'y trouvent moins variées. La plus grande partie est rouge, & ils présentent sur les côtés, quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête. Il est vraisemblable que le bonnet & le manteau forment un ajustement complet. La coëffe d'osier de ce casque est assez forte pour amortir le coup d'un instrument de guerre quelconque; & sans doute qu'on le destine à cet usage.

Ce Costume Militaire ressemble tellement au manteau & au casque portés autrefois par les Espagnols, & s'écarte si fort de la forme générale des vêtemens en usage chez toutes les Peuplades de la tribu répandue sur les terres de la Mer du Sud, qu'il n'est pas hors de toute vraisemblance qu'un vaisseau Flibustier ou Espagnol ait fait jadis naufrage aux environs des Isles Sandwich. C'est ainsi (pour le dire en passant), que la description détaillée du Costume d'une Nation, peut conduire aux résultats les plus importans, les plus inattendus, & éclarcir plusieurs points obscurs de son Histoire.

Le vêtement commun des Femmes ressemble beaucoup à celui des Hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses; quelquefois pendant les fraîches soirées, elles jettent sur leurs épaules de telles étoffes, selon l'usage des O-Tahitiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit

ſouvent aux jeunes filles ; c'eſt une pièce de l'étoffe la plus légère & la plus fine, qui fait pluſieurs tours ſur les reins, & qui tombe juſqu'à la jambe ; de manière que cela reſſemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux ſont coupés par derrière & ébouriffés ſur le devant de la tête, comme ceux des O-Taitiens & des Inſulaires de la nouvelle Zélande. Elles diffèrent à cet égard, des Femmes des Iſles des Amis, qui laiſſent croître leur chevelure dans toute ſa longueur. Quelques-unes arrangent leurs cheveux d'une manière ſingulière ; relevés par derrière, ramenés ſur le front, & enſuite repliés ſur eux-mêmes, ils forment une eſpèce de petit bonnet ou calotte.

Outre les colliers de coquillages, les Femmes en ont d'autres dont la matière eſt une baye rouge, dure & luiſante. Elles ont d'ailleurs, des couronnes de fleurs ſèches de la mauve d'Inde, & un autre joli ornement, appellé *éraie*, qu'elles placent communément autour de leul col, & qui eſt quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux ; il y en a qui en portent deux à la fois, le premier au col, & le ſecond ſur la tête. C'eſt une eſpèce de *palatine*, de l'épaiſſeur d'un doigt, compoſée de petites plumes, treſſées de ſi près les unes des autres, qu'elles offient une ſurface auſſi douce que celle du plus beau velours : en général, le fond eſt rouge, ſemé alternativement de cercles jaunes & noirs. Leurs bracelets ſont très-variés. Ceux des Femmes d'Atooi ſont compoſés d'écailles & de morceaux d'un bois noir, incruſté d'ivoire, & garnis d'une corde qui les ſerre ſur le poignet. D'autres ſont de dents de cochon,

diſpoſées parallèlement, dont la partie concave eſt en devant, & dont les pointes ſont coupées; ceux-ci s'attachent de la même manière que les premiers. Quelques-uns ne ſont autre choſe que de larges défenſes de ſanglier. Quelques Femmes de la même Iſle, en guiſe de bagues, portent aux doigts de petites figures de bois ou d'ivoire, joliment faites, & repréſentant une tortue. La tortue eſt peut-être chez ces Peuples, l'emblême des vertus domeſtiques, comme chez nous, le chien l'eſt de la fidélité conjugale. On remarque de plus, un ornement de coquillages, diſpoſés ſur un fort réſeau en pluſieurs lignes. Ces coquillages ſe frappent les uns contre les autres, quand on les remue; les Hommes & les Femmes qui veulent danſer, les attachent autour du bras, de la cheville du pied ou au-deſſous de genou. Ils remplacent quelquefois ces coquillages par des dents de chien, & par une baie dure & rouge, qui reſſemble à celle du houx. Pour ne point quitter Atooi ſans parler d'une pièce de Coſtume, qui y eſt particulière aux Hommes; ils ornent leurs cheveux de plumes d'oiſeaux, qui environnent de petits bâtons, bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora*, à l'extrêmité inférieure; ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée ſur une baguette. On voit ſouvent auſſi leur tête couverte d'une eſpèce d'ornement, d'un pouce ou deux d'épaiſſeur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuſe, & attachées par derrière. Un grand nombre d'Inſulaires porte ſur le bras, au-deſſus du coude, un ouvrage en coquilles, monté ſur un réſeau.

Les Naturels des Isles de Sandwich n'ont point les oreilles percées, & ne songent jamais à y passer des ornemens, contre l'usage universel des autres Insulaires de la Mer australe. Les enfans sont absolument nuds. Les habits de deuil consistent en étoffes noires. Les Femmes portent en outre, sur leurs épaules nues, de larges feuilles vertes, découpées d'une manière curieuse.

Ne passons point sous silence un autre ornement, si toutefois c'en est un, assez difficile à décrire exactement, sans le secours d'une planche gravée. C'est une espèce de masque tirée d'une grosse gourde, qui a des ouvertures pour les yeux & pour le nez. Le dessus est chargé de petites baguettes vertes qui, de loin, ressemblent à de jolies plumes ondoyantes; & des bandes étroites d'étoffe, qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Les Insulaires s'en couvrent le visage dans leurs jeux & pantomimes dramatiques. Les Danseurs s'accompagnent eux-mêmes avec un instrument assez grossier; c'est une espèce de cône renversé, un peu creusé depuis sa base jusqu'à un pied de hauteur, & composé de plantes communes & fortes, qui ressemblent au jonc: la partie supérieure & les bords sont ornés de belles plumes rouges; une écorce de citrouille, plus grosse que le poing, est attachée à la pointe ou à la partie inférieure; on y met quelque chose qui fait du bruit; mais le son n'en est pas plus mélodieux que celui qu'un enfant tire de son grelot. Les Danseurs le tiennent par la pointe, & ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre, de différens côtés, en avant & en

arrière ; & ils se frappent en même temps la poitrine avec l'autre main.

Dans leurs cérémonies religieuses, plusieurs d'entr'eux semblent faire l'office de Hérauts, & précédent le Prince, ou la personne qu'ils veulent honorer, en portant des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrêmités. C'est ainsi qu'ils reçurent le Capitaine Cook, en se prosternant devant lui, la face contre terre.

D'après tous ces détails curieux sans doute, on voit que ce n'est pas l'industrie, l'imagination & le goût qui manquent à ces Insulaires. A quelle perfection n'arriveroient-ils pas, s'ils avoient des outils & d'autres matières. Nos modes sont plus finies, plus variées, mieux conçues ; mais à leur place, aurions-nous sçu tirer un parti plus avantageux du peu de ressources qu'ils ont. Tous leurs ouvrages de méchanique ont de la grace, & supposent beaucoup d'adresse. Leur principale Manufacture, est celle de leurs étoffes, qu'ils tirent du *Morus Papyrifera*. Dans l'application des couleurs sur ce tissu, les Insulaires d'Atooi dévelopent une supériorité & une fécondité de génie qui étonneroient nos plus habiles Ouvriers. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes peintes, on croiroit qu'ils ont pris leurs modèles dans nos magasins les mieux fournis en jolies toiles des Indes, de la Chine & de l'Europe. Ils ont aussi le secret d'une certaine toile cirée ou vernissée. Leurs nattes sont de feuilles de *pandanus*, & offrent aussi les dessins les plus agréables, nuancés avec art, des plus vives couleurs ; & cependant ils n'ont pour pinceau, qu'une baguette de bambou. Les Femmes sont chargées de

toutes ces fabriques, & elles y mettent toute la délicatesse, apanage ordinaire de leur sexe. Elles s'obstinèrent long-temps à croire que nos feuilles de papier couvertes d'écritures, n'étoient que des pièces d'étoffe peintes à notre manière. Un fait qui surprendra de leur part, c'est qu'ayant témoigné la curiosité la plus avide à la vue de divers ouvrages qu'elles n'osoient toucher; elles firent à peine attention aux petits miroirs qu'on mit sous leurs yeux. D'après leur esprit inventif, on fut étonné de ce qu'elles n'avoient pas encore imaginé d'instrumens propres à peigner leurs cheveux.

Leurs maisons, ou plutôt leurs cabanes, n'ont point couté beaucoup d'efforts de génie; mais elles sont commodes & propres. Nos édifices, chef-d'œuvres d'Architecture pour la décoration extérieure, ne réunissent pas toujours ces deux qualités, si nécessaires à la vie privée. Ils ne se sont point avisés de s'entasser les uns près les autres sur un seul point du sol, & de se mettre à l'abri d'une triste muraille. Ils ont trouvé plus à propos de se distribuer par petites bourgades, de cent maisons au moins, & de deux cens au plus, grouppées dans un desordre pittoresque, & communiquant de l'une à l'autre par de petits sentiers irréguliers; ce qui rompt l'uniformité des alignemens, dont on n'est pas encore tout-à-fait revenu dans d'autres contrées. Ils éclairent pendant la nuit, l'intérieur de leurs maisons, en brûlant des noix huileuses, enfilées à une baguette; & c'est ce qui leur tient lieu de chandelles.

L'apprêt de leur commestible, tant en substances ani-

males que végétales, est supérieur à tous les raffinemens de nos Cuisiniers à prétention ; chez nous, on ne feroit pas toujours tenté de faire honneur aux mets, si on avoit assisté à leur composition. Aux Isles Sandwich, la boisson de l'*ava* (1) exceptée, tout ce qui concerne la table, est d'une propreté, d'une simplicité & d'une salubrité que nous aurions peine à croire, sans la confiance due à nos garans. Les Femmes & le Peuple sont condamnés à ne se nourrir habituellement que de légumes. On ne put accoutumer aucun Insulaire à l'usage du vin & des liqueurs fortes, si estimées de la plûpart des autres sauvages. Un travail aisé, divers exercices de corps & la danse remplissent les intervalles des repas au sommeil. On observera que les deux sexes excellent dans l'art de nager, & ils s'en trouvent bien. Leur exemple sera-t-il encore long-temps perdu (2) pour nous ?

Toute cette Peuplade répandue sur le territoire de l'Archipel Sandwich, paroît former trois classes : les Grands ou Chefs, les Propriétaires ou les Riches, & les Serviteurs ou Esclaves. La première classe exerce une autorité absolue sur les deux autres ; & la différence des costumes ne peint déjà que trop à l'œil, cette Hiérar-

(1) Espèce de Poivre enivrant.

(2) On a déposé le long de nos Ports, dans des Corps-de-Garde, des Boëtes Fumigatoires à l'usage des Noyés. Des Ecoles de Natation encouragées par le Gouvernement, ne feroient pas moins nécessaires. S'il est bon de réparer le mal, il n'est pas moins bon de le prévenir.

chie politique, qu'on retrouve avec des teintes plus ou moins prononcées dans toutes les parties habitées du globe. D'où on pourroit conclure que l'inégalité des conditions s'est emparée des Hommes, prêsqu'à leur sortie des mains de la Nature; ensorte qu'il sembleroit que les Hommes ne doivent pas plus se flatter de vivre égaux dans l'état sauvage, que sous les loix de la civilisation. Que devient donc cette liberté qui tient si fort à cœur? N'est-elle qu'une belle chimère? Non! Mais son règne ne doit dater que de l'an premier du règne de la raison.

Les premiers ou Chefs de chaque districts, se nomment *Erees*. On appelle *Towtows*, les gens du Peuple, ou la trop nombreuse tribu de ceux qui ne possédant rien, servent pour vivre. La prostration est le salut d'étiquette des inférieurs envers leurs supérieurs. On se fait assez souvent justice soi-même; & la loi du plus fort est la mesure des châtimens. Cependant la subordination, assez bien établie sur des conventions traditionnelles, jointe au caractére peu remuant des Insulaires, rend assez rares chez eux, ces crises causées par les excès opposés du Despotisme & de l'Anarchie.

Ces Insulaires ont un culte bien marqué, & d'autant mieux observé, qu'ils entretiennent avec le plus grand soin une espèce de Séminaire de Prêtres; Collège sacré, récommandable par des mœurs régulières, par le plus parfait désintéressement, & aussi par beaucoup de modération; ce qui fait qu'ils sont fort considérés de la Nation: on se précipite ventre à terre à leur rencontre, comme à celle du Souverain. Ils ont été d'une grande ressource aux Navigateurs qui ont relâché à l'Archipel

Sandwich, & qu'ils édifièrent. On n'a pas cru convenable de leur interdire le mariage ; & ils peuvent tranſmettre leur dignité à leurs enfans. La Religion admet des idoles & des ſacrifices d'hommes. La mort d'un *Eree* coute la vie à pluſieurs *Towtows*. Les Chefs ſe font ſuivre au tombeau par leurs eſclaves. On dérobe pourtant aux victimes, la connoiſſanee & le moment du trépas, en expédiant d'un coup de maſſue, & ſans les prévenir, ceux d'entre le Peuple qu'on a choiſi pour accompagner le Prince défunt. Les Temples ſont des eſpèces de cimetières ou grandes places découvertes, fermées par une muraille ſèche de pierres entaſſées ; on les appelle *Morais*. Des ſimulacres groſſiers, à face humaine, préſident dans ce lieu. On les couvre de lambeaux d'étoffe ; à leurs pieds, on dépoſe les offrandes de plumes, de fruits ou de cochons & de chiens rôtis. C'eſt en leur préſence qu'on dépèce le corps des ennemis vaincus, & palpitans encore, ſous le ſcalpel des vainqueurs, qui en emportent chacun un morceau. Les crânes ſont conſervés au *Morais*. On leur adreſſe des cantiques au ſon du tambour. Les cérémonies religieuſes ſont longues & multipliées. On s'en acquitte avec beaucoup de ferveur. On ne commence point de repas, ſans entonner une prière, qu'on répète en chœur. Les corbeaux paſſent pour des oiſeaux ſacrés. On n'oſe y toucher, ainſi qu'aux choſes ſur leſquelles les Prêtres ou les Chefs ont jetté un interdit (*Taboo*). Parmi leurs idoles, il s'en trouve dont la configuration ſe rapproche des Priapes de la vénérable antiquité. Cette découverte dans des Iſles de la Mer du Sud, confirme ſans replique,

l'univerfalité de ce culte dont l'origine, (comme nous l'avons dit (1) ailleurs), n'eft due peut-être qu'à un excès de reconnoiffance pour les bienfaits de la Nature.

Ils appellenr l'Etre fuprême, le grand *Eatooa*; & ils confondent l'Ame humaine avec le fouffle de l'Homme.

Ils enterrent leurs morts, ainfi que leurs victimes facrifiées, dans leur *Morais*. Enforte que leurs Temples ne font que des charniers, plus ou moins dégoutans, & dans lefquels on ne pourroit pas s'arrêter, s'ils étoient couverts. Le cérémonial funèbre eft chargé de details, en raifon du rang de ceux qu'on inhume.

La nature de cet Ouvrage ne comportant que des apperçus; pour terminer celui-ci, il nous refte un problême à propofer : la découverte des Ifles Sandwich, a-t-elle procuré, procurera-t-elle affez d'avantages pour compenfer les inconvéniens dont elle a été accompagnée ? Si elle étoit encore à faire, devroit-on défirer qu'elle le fut, au prix qu'il en a déjà couté de part & d'autre. Le premier Marin du fiècle y a trouvé le plus cruel trépas, au milieu de fa carrière, fi digne d'une autre fin: & qui fait fi cette Peuplade amie, dont on a troublé le repos & corrompu (2) le fang pur jufqu'alors, n'aura pas dans la fuite, de nouveaux motifs pour mau-

(1) Voyez nos explications des *Antiquités d'Herculanum*, fur-tout la fin du Tom. VII, *in*-4°. *fig*.

(2) Malgré toutes fes précautions, le Capitaine Cook ne put préferver les Ifles Sandwich de la contagion vénérienne que quelques-uns de fes Matelots communiquèrent aux Femmss du pays.

dire le jour où les Européens mirent le pied dans leurs Isles.

Choix de quelques mots de leur idiome.

Oui	*Ai.*
Non...	*Aorre*, ou *Aoe.*
La Tête..	*Epoo.*
L'œil..	*Matta.*
Larmes de joie...	*Erawha.*
Le bout du Sein..	*Heoo.*
Un Frère	*Tovanna.*
Une Femme	*Waheine*, ou *Maheine.*
Venez ici	*Tommomy.*
Moi	*Matou.*
Bon.	*My, Ty.*
Un cochon..	*Booa.*
Noms de deux hommes du Pays .	*Otae, Touroona.*
Un Homme.	*Tanata.*
La Mort.	*Matte.*
Un Prêtre	*Tahouna.*
Une Isle	*Motoo.*
Père	*Modooa, Tanne.*
Mère	*Modooa, Waheine.*
Le Soleil	*Hai, Raa.*
La Lune	*Marama.*
Une Chanson	*Heoreeorée.*
Donne-moi....	*Homy.*
Un Pou.	*Ootoo.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Isles de Sandwich.

Homme de l'Isle des Amis.

F9448

MŒURS
ET COUTUMES
DE L'HABITANT
DES ISLES DES AMIS.

Les Isles des Amis forment un Archipel considérable dans la Mer du Sud. Parmi elles, on distingue Hapaee, Eooa, Anna-Mooka, Vavaoo, Hamoa, Tonga-taboo, Féejée. Les naturels de cette dernière sont antropophages, & d'autant plus inexcusables, que ce n'est pas par disette d'autres nourritures; car le sol est très-fécond. Mais telle est la gradation des excès de l'homme: une Peuplade, qui commence par immoler à ses Dieux, des animaux paisibles & bienfaisans, doit finir ordinairement par manger la chair de son ennemi vaincu. Les Insulaires de Féejée se fendent l'oreille; le lobe en est si allongé, qu'il descend presque sur l'épaule. Leur teint est d'une couleur plus foncée que celui des autres Habitans de cet Archipel austral. Farouches & cruels, on est surpris de leur trouver autant de vivacité & de pénétration dans l'esprit. Leurs ouvrages de méchanique supposent beaucoup d'adresse. Ils ont des massues très-bien sculptées, des étoffes en compartimens, d'un dessin exact, des nattes dont les couleurs sont nuancées avec goût.

Les Insulaires de cet Archipel sont en général peu communicatifs. Insoucians par caractère, ils ne s'empressent pas de satisfaire aux questions du Voyayeur curieux & bien intentionné à leur égard. On ne pourroit les apprécier qu'après un séjour habituel parmi eux. Et ils vaudroient bien la peine qu'on les observât autrement qu'en passant. Leur extérieur prévient d'abord en leur faveur. On rencontre parmi ces Peuplades isolées, une assez grande quantité d'individus régulièrement bien faits, & doués de beaux traits. Les Femmes & les Hommes des hautes classes ont la peau plus douce & d'une nuance moins foncée que celle du bas peuple. Cette remarque a lieu par-tout, & prouve que si la Nature n'étoit pas contrariée par les devoirs pénibles que la Société impose au grand nombre, l'organisation de l'espèce humaine ne seroit pas aussi sensiblement altérée.

Les Femmes ont les formes du corps plus délicates que les traits du visage. Nos Européennes ne sauroient montrer une plus jolie main.

Ils sont très-sains, peut-être parce qu'ils sont très-actifs. De fréquens exercices & peu de contrainte, donnent à leurs membres la plus grande souplesse, & les préservent de toute difformité. Leur abord attire l'homme le plus en garde contre des inconnus. Leur maintien aisé, calme & franc, devient roide & sérieux, quand ils sont en présence de leurs Chefs. En tout pays, c'est le propre de l'étiquette de faire fuir les graces & de mettre en leur place, les airs gauches. La bonne foi qui accompagne les divers échanges qu'ils font avec les

Navigateurs, s'accorde mal avec l'accusation de vol dont on les charge. Peut-être ne devroit-on leur reprocher qu'un excès de curiosité, bien pardonnable à des gens simples. Fait-on un crime aux enfans qui mettent la main sur tout ce qui frappe leurs yeux ?

Leur chevelure est épaisse & noire ; mais la plûpart des Hommes & quelques-unes des Femmes la peignent en brun ou en pourpre, & par fois de couleur orangée. Ils la portent courte ou longue. La mode, en ce point, varie autant parmi eux que chez nous. Mais ce dont nous ne nous sommes pas encore avisés, c'est que les uns portent leurs cheveux coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé, a toute sa longueur. Les autres les ont coupés près, & peut-être rasés dans un endroit. Ceux-ci ont la tête rasée, excepté une seule touffe qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille ; ceux-là les laissent prendre toute leur croissance, sans y toucher. Les Femmes en général, portent leurs cheveux courts. Les Hommes se coupent la barbe, & les deux sexes s'épilent sous les aisselles.

Les Hommes se font des piquetures de diverses couleurs sur le ventre ; les Femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi seul s'en exempte, ainsi que des incisions douloureuses & sanglantes qui servent à marquer le deuil. La propreté, disent ces Insulaires, leur a conseillé la circoncision, ou plutôt la *supercision* qu'ils pratiquent sans y manquer.

Les deux sexes ont à peu de chose près, le même habillement, composé d'une pièce d'étoffe ou natte, large de

deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours assez long pour faire un tour & demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture ou une corde. Double sur le devant, il tombe comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. La partie qui est au-dessus des reins, offre plusieurs plis; ensorte que si on la développe dans toute son étendue, il y a assez d'étoffe pour envelopper & couvrir les épaules, qui restent presque toujours nues. Les Insulaires, d'un rang distingué, portent seuls de grandes pièces d'étoffes & de belles nattes. Le bas peuple s'habille de pièces plus petites, & très-souvent il ne porte qu'une pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui est un morceau d'étoffe étroit, ou une natte ressemblant à une ceinture. Ils passent ce maro entre leurs cuisses, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît destiné principalement aux Hommes. Leurs habits de Fêtes ont la même forme, mais sont plus ou moins riches. Les Chefs se coëffent avec des chapeaux de plumes rouges. Ces bonnets sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de Perroquet; ils n'ont point de coëffes; on les attache sur le front comme un diadême; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a 18 ou 20 pouces. Le reste des Insulaires porte quelquefois de petits bonnets, composés de différentes matières, pour se garantir le visage du soleil.

La parure la plus ordinaire est le *kahalla*, ou collier de fleurs odoriférentes. Ils connoissent les bagues, bracelets & anneaux, qu'ils fabriquent avec de l'écaille de

tortue. Les lobes de leurs oreilles ſont percés en deux endroits ; ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, longs de trois pouces, qu'ils introduiſent par l'un des trous & qu'ils font ſortir par l'autre, ou de petits roſeaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre ſert de rouge aux femmes, qui s'en frottent tout le viſage. On peut remarquer chez preſque tous les Peuples, que les recherches de la coquetterie ont précédé l'époque de la civiliſation. Aux Fêtes publiques, les Danſeuſes portent ſur elles des guirlandes de roſes de la Chine, & d'autres fleurs cramoiſies, ou de feuilles d'arbres découpées ſur les bords, avec beaucoup de délicateſſe. Leurs ballets ſont bien autre choſe que les nôtres. Les mêmes acteurs danſent & chantent à la fois, avec une préciſion, une agilité, une ſoupleſſe & des graces que nous ne pourrions retrouver que dans les premiers ſujets de nos principaux Théâtres. Ils aiment à donner des fêtes, pendant la nuit, aux flambeaux. Le lieu de la ſcène eſt ordinairement ſous des arbres, au bord de la Mer.

La principale occupation des Femmes, eſt la fabrication des étoffes & des nattes. Les Hommes s'adonnent à l'Agriculture & à la Pêche. Mais l'Archipel des Amis eſt d'une fécondité ſi facile, que les Habitans n'ont guère que la peine de cueillir le fruit & les autres productions ſpontanées dont il abonde. Il ſemble que la Sentence portée contre Adam, chaſſé du Paradis terreſtre, ait ſouffert une exception en leur faveur ; & ce n'eſt point pour cette Peuplade, qu'ont été faits ces Vers :

....

C'eſt au prix des ſueurs, d'une longue culture,
Qu'il te faut acheter ton pain quotidien;
Les Dieux te vendent tout; ils ne t'ont donné rien.

Ces Inſulaires n'ont, pour ainſi dire, qu'à s'aſſeoir au banquet que la main complaiſante de la nature ſemble dreſſer pour eux tous les jours. Ils ne ſont point obligés de faire violence à la terre pour ouvrir ſon ſein avare. Les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain n'exigent pour prendre racine, aucune préparation. On fait un trou dans le champ; & l'arbriſſeau une fois planté, le ſol fait le reſte. Dans nos contrées d'Europe, nous avons auſſi plus d'un canton dans ce cas. Mais le plus grand nombre de ceux qui les habitent, n'en eſt pas plus heureux: la vie civile eſt ſi compliquée! elle multiplie tant les reſſorts de notre fragile exiſtence; elle entraîne à tant d'affaires épineuſes! nous nous trouvons ſi embeſognés ſous ſon régime, que nous avons trouvé le moyen de rendre preſque nulles les avances que nous fait la nature prodigue. Le ſuperflu des riches, les fantaiſies des grands, occupent ſans relâche les petits & les pauvres, qui ont à peine le néceſſaire; & c'eſt ainſi qu'avec toutes nos lumières, toute notre induſtrie, la ſociabilité qui paſſe pour un chef-d'œuvre de l'intelligence humaine, eſt loin de nous procurer le bonheur facile qu'ont trouvé, ſans le chercher, les Inſulaires, à peine civiliſés, de la Mer du Sud.

La conſtruction de leurs maiſons ne donne pas une haute idée de leur induſtrie; ils ſemblent l'avoir réſervée

toute pour la construction de leurs pirogues. Et en cela, ils n'ont consulté que leurs besoins. La température de leur climat est si douce & si pure, qu'ils peuvent se passer d'abri, la plus grande partie du tems. Sans outils, ils se fabriquent des armes, des instrumens de musique, des ustensiles de ménage travaillés avec soin, & quelquefois avec goût. On leur désireroit plus de propreté dans leur comestible. Les Femmes mangent avec les Hommes; mais il est parmi eux, comme ailleurs, certains individus qui se sont attribué le privilège de faire table à part, & de manger tout seuls, en présence de leurs semblables, debout devant eux. L'heure des repas n'est point fixée; ils sont d'usage d'en faire pendant la nuit. Ils se couchent & levent avec le Soleil. Leurs amusemens ou occupations journalières, (car ces deux mots n'en font qu'un pour eux) consistent à se visiter réciproquement, à converser entr'eux, à exécuter des danses ou de petits concerts. On diroit que tous les jours sont des Fêtes. L'intérieur des ménages est paisible; on y connoît à peine l'infidélité. Le libertinage ne sort pas du rang des prostituées de profession. Les Femmes sont toutes sages ou toutes débauchées, selon le parti qu'elles embrassent. Ainsi qu'ailleurs, les filles publiques sont, pour la plûpart, de la classe infime de la Nation, c'est-à-dire, de celle condamnée aux charges pénibles de la société, & qui par conséquent, doit chercher à s'en dédommager, comme elle peut.

Des gens qui mènent une vie aussi aisée, doivent regarder la mort comme le plus grand des maux. Aussi

ces Insulaires n'ont-ils pas d'expressions assez fortes pour peindre leur deuil, au trépas de leurs parens ou de leurs amis. Dans ce cas, ils sortent de leur caractère ; ils exercent sur eux toutes sortes de cruautés. Quand ils ont encore quelqu'espoir de réchapper, ils se résolvent aux sacrifices les plus douloureux, pour obtenir guérison. Ils se mutilent les doigts ; le peuple se coupe les articulations de la main ou des pieds, pour faire cesser la maladie de ses Chefs.

L'avenir les inquiète peu. Tout entiers au présent ; les jouissances temporelles sont seules à leur portée, & ils ne demandent rien au-delà à leur Dieu suprême. Ils l'appellent *Kallafootonga*, & en font une Femme. Cette idée religieuse est assez naturelle, & devoit se présenter d'elle-même à l'esprit anti-métaphysique d'une Peuplade qui place sa félicité dans l'acte de la génération. Une Femme féconde leur a paru un objet très-propre à servir d'emblême à la puissance génératrice de l'Univers. Quantité de Dieux subalternes sont subordonnés à la grande Divinité. Les Insulaires de Hapaéé appellent Alo-Alo, leur Dieu suprême, qu'ils font mâle. Assez généralement parmi eux, il est de foi que les Dieux ne s'occupent des hommes que jusqu'à l'instant de leur trépas. Le Dieu de la Mort se nomme *Gooleho*. Ils croient à une espèce de vie à venir ; mais les principaux seuls en jouissent. Le Peuple est mangé tout entier par *Loata*, Oiseau des Cimetières ; c'est le Corbeau de nos contrées. Ils définissent l'ame, *la vie*, ou *le principe*

vivant. Jusqu'ici, pour des Peuples demi-sauvages, leur Théologie paroît assez raisonnable. Mais comment, avec cette simplicité de théorie, peuvent-ils pratiquer les sacrifices d'hommes ? Que n'imitoient-ils plutôt les bons O-Tahitiens, dont ils ont été vraisemblablement démembrés. Pourquoi ne pas se contenter d'offrir les prémices de leurs fruits, au Soleil, qui les murit ? Quelle atroce manie, que de changer leurs Autels & leurs Temples en étaux de Bouchers, chargés de chair humaine, & en Cimetières remplis d'ossemens humains ! Quel hideux contraste avec les tableaux rians que la Nature prodigue autour d'eux ! Qui a pu donner lieu à ce renversement des premières loix de l'humanité ! Quelque Chef vindicatif, pour satisfaire un ressentiment particulier, aura peut-être introduit l'horrible coutume de consulter les Dieux dans les entrailles palpitantes de son ennemi, désigné pour victime comme par hasard.

La science du Gouvernement ne paroît pas bien avancée dans ces Isles. Le Roi, pour conserver son rang au-dessus du reste des Grands, n'a pas trouvé d'autres moyens que de fermer politiquement les yeux sur le despotisme que les Chefs de la Nation exercent sur le Peuple, dans leurs districts respectifs. Ainsi, la Nation, au lieu d'un Maître, en a autant qu'il y a de Chefs particuliers. On rencontre ailleurs encore ce vice de systême social. Mais aux Isles des Amis, les effets en sont aussi modérés qu'ils peuvent l'être. Ici le Prince est absolu pour faire le

bien. Mais la Nation & les Chefs ont droit de mort sur la personne du Roi, s'il devient *méchant homme*, selon l'expression du pays. Tongataboo est la résidence ordinaire du Monarque, & des premiers de tout l'Archipel; on la qualifie de Terre des Chefs. Les autres Isles sont désignées sous le nom de Terres des Serviteurs. Le Peuple donne à ses Souverains le titre de Seigneurs du Soleil & du Firmament. Ces Insulaires, d'un caractère doux & pacifique, n'ont pas besoin d'être contraints pour observer la subordination. Chez nous, on parle au Roi, debout. Là, on s'assied, par respect, en sa présence, & à sa rencontre. L'étiquette étant chose de convention, on doit s'attendre de sa part, aux usages les plus contradictoires & les plus bisarres. La manière de faire sa cour au Prince, tient de l'adoration; on pose la tête sous la plante de ses pieds. Il n'y a point de Loix écrites; elles sont toutes verbales: & on ne s'apperçoit pas que les incertitudes d'une tradition orale, entraînent plus d'inconvéniens que les commentaires & les interprétations de nos Codes imprimés.

L'Idiome des Isles des Amis a la plus grande affinité avec celui des Isles de la Société & de la nouvelle Zélande. Ces deux premiers Archipels ont encore beaucoup de choses communes, quant aux usages publics & aux habitudes privées; mais leurs Mœurs, qui déjà s'altéroient, faute de lumières, lors de l'arrivée des Vaisseaux Européens, ne se sont point amendées depuis cette époque; laquelle jusqu'à présent, n'a servi peut-être qu'à

satisfaire

ſatisfaire une vaine curioſité, & à charger nos Cartes Géographiques de quelques noms de plus. Quand donc les Habitans de la Terre ſe viſiteront-ils pour ſe corriger les uns les autres, pour ſe rendre meilleurs, & pour en devenir plus heureux ?

Fin des Mœurs & Coutumes de l'Habitant des Iſles des Amis.

Insulaire de la Nouvelle Zéelande.

BNF

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE
LA NOUVELLE ZELANDE.

LA Nouvelle Zélande eſt l'Iſle la plus étendue de la mer du Sud. Le ſol en eſt très-inégal, mais la végétation s'y trouve dans ſa plus grande énergie. On n'y rencontre nulle part d'auſſi belles forêts. Ces avantages ſont dus à la douce température dont on y jouit. On y voit pluſieurs eſpèces de plantes & d'oiſeaux particuliers à ce pays. Les inſectes & les quadrupèdes y ſont de la plus grande rareté; il n'en eſt pas de même des poiſſons.

Les Inſulaires reſſemblent aſſez aux Européens, à la couleur près, dont les nuances varient depuis le noir foncé juſqu'à la teinte olivâtre. Ils ont une chevelure noire, droite & forte, qu'ils portent communément coupée ſur le derrière de la tête, & relevée en touffe ſur le crâne. Le coſtume des deux ſexes eſt à-peu-près le même. Les hommes & les femmes ſe couvrent d'une pièce d'étoffe longue de cinq pieds, large de quatre.

On la fabrique avec un lin (1) soyeux plus beau & aussi fort que celui d'Angleterre. C'est la plus importante & la plus compliquée de leurs Manufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds : afin d'embellir ce vêtement (car l'amour de la parure & la manie de défigurer la Nature ou de la masquer, sont de tous les pays.) Pour embellir ce vêtement, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en compartimens. Deux coins de la pièce d'étoffe passent sur les épaules, & s'attachent sur la poitrine, avec le reste qui couvre le corps : une ceinture de nattes tient l'habit assujetti autour du ventre. L'étoffe est quelquefois chamarrée de grandes plumes d'oiseaux, qui paroissent tissues avec le lin. Un grand nombre portent fur ce premier habillement des nattes qui descendent des épaules aux talons ; mais le manteau le plus ordinaire est un chapelet de cette plante. La corde du chapelet se place autour du col, & les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau & qu'ils se tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la grève, on les prendroit pour de grosses pierres grises, si leurs têtes n'étoient noires. Ils attachent leurs cheveux avec des plumes ou des peignes d'os & de bois garnis de perles ou de fibres de plantes entrelacées. Hommes & femmes, ils suspen-

(1) Cette plante croît près de la mer, & pousse par faisceaux. La feuille ressemble au jonc. Sa longue tige fleurit jaune & donne des graines noires.

dent à leurs oreilles fendues plutôt que percées, de petits morceaux d'étoffe, ou des grains de verre, depuis qu'ils connoissent les Européens. Quelques-uns ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez, dans lequel ils passent une baguette. Ils laissent croître leur leur barbe; mais à l'arrivée de nos vaisseaux, il ne tint pas à eux qu'ils soient tous rasés.

Par-tout les hommes, civilisés ou non, ont voulu mettre du leur, & retrancher ou ajouter quelque chose à la Nature; comme si elle étoit capable de faire des hors-d'œuvre. Ce n'est que quand on l'a étudiée avec attention, qu'on s'apperçoit que tout est bien au sortir de ses mains, & que le mal ne vient pas d'elle. Le visage de l'homme a-t-il gagné à être sans barbe? Est-il bien avéré que ce soit une superfluité dont la gêne justifie assez le soin que nous prenons journellement de nous en délivrer? C'est dans cet esprit que les Sauvages, faute de moyens, étalent sur leur peau les caprices bizarres de la coquetterie que le luxe, secondé par les arts, prodigue parmi nous sur les habits & les autres accessoires. Ils se piquent le visage & le défigurent par quantité de lignes bleues dont ils se bariolent. Les femmes ne se *tatouent* que les lèvres & le menton. N'ayant pas de train, ils portent peut-être l'écusson de leurs armoiries sur les joues, comme on les fait peindre ailleurs sur les panneaux d'une voiture. Peut-être aussi n'ont-ils autre chose en vue que de marquer par des signes convenus la tribu ou la famille à laquelle ils appartiennent.

Les femmes ne s'en tiennent pas là. On leur voit autour du col des dents de requins, ou de longs grains qui parurent aux Voyageurs des os de la cuiſſe d'un petit oiſeau taillée ſur ce modèle. Pluſieurs d'entr'elles portent des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, & garnis d'une triple rangée de cordelettes pour les attacher.

Ces Inſulaires ont imaginé auſſi des chapeaux ou bonnets de plumes d'oiſeaux, qui ne leur ſervent que de parure; car ils ne ſont point dans l'uſage de s'en couvrir la tête. Ils connoiſſent déjà le ſuperflu, & n'ont pas encore le néceſſaire. L'agréable à leurs yeux paſſe avant l'utile.

Etrangers à l'agriculture & ne vivant preſque que de poiſſon riſſolé au feu, la pêche eſt leur unique occupation; ils y vont dans des pirogues plus commodes & mieux faites qu'on ne croiroit: à l'une des extrêmités on voit ſouvent une tête ſculptée & peinte aſſez bien, pour leur ſoupçonner quelque diſpoſition aux arts. En fait de travail manuel, ils ſe montrent adroits & inventifs. Avec deux ou trois outils de mauvaiſes pierres, ils fabriquent quantité d'uſtenſiles & d'ouvrages qui prouvent autant leur induſtrie que leur patience. Mais ils ne ſe piquent pas de propreté, & leurs mœurs ſont auſſi dégoûtantes & auſſi rudes que leurs perſonnes.

Ils vivent ſans maître, & n'en ſont ni meilleurs ni plus heureux. Il n'y a que la raiſon cultivée qui puiſſe faire ſentir tout le prix de la Liberté, & apprendre à profiter des avantages qu'elle donne Les fruits de la Liberté

ſont amers, mal-ſains & difficiles à digérer, quand on les mangent cruds. (Qu'on me paſſe cette expreſſion, en faveur du ſens qu'elle renferme.) Les nouveaux Zélandois ne ſont pas dignes de ſe conduire eux-mêmes. La férocité de leur caractère ſemble annoncer une peuplade auſſi éloignée de la Nature que de la ſociabilité. Ils paroiſſent comme le produit de quelques poignées d'hommes viciés, rejettés du continent, & relégués de manière à ne pouvoir nuire qu'à eux-mêmes : inſolens & vindicatifs, féroces & lâches, défians & voleurs ; la bonne-foi & la paix habitent rarement au milieu d'eux. Toujours ſous les armes, ils ne marchent jamais ſans agiter dans leurs mains la pique (1) ou la maſſue. Ce dernier inſtrument eſt une eſpèce de hallebarde longue de ſix pieds. L'une des extrêmités eſt applatie, & a les bords tranchans. L'autre ſe termine en pointes & offre une tête ſculptée, faiſant les mêmes grimaces effrayantes qu'on remarque ſur la phyſionomie des Inſulaires partant pour une expédition. C'eſt alors que le Chef, qui eſt toujours le plus déterminé de la Horde, entonne le chant de guerre, que ſes compagnons répètent, accompagnés du geſte & de la voix des enfans & des femmes.

(1) Il y en a de trente pieds.

CHANT DE GUERRE

Chez les nouveaux Zélandois.

Kahaia? (Où eſt-il?) *Kahaia?* où eſt-il, l'ennemi? Allons à lui. Aſſez & trop long-temps notre eſtomac murmure de ne ſe repaître que de la chair du poiſſon qui ne nous a point fait de mal. La chair (1) d'un ennemi a bien plus de parfum. Amis! n'entendez-vous pas claquer vos dents d'impatience; elles attendent la chair des vaincus. Ma langue altérée ſèche dans ma bouche; il lui faut du ſang des traîtres. Armons-nous du *patoo* (2). C'eſt le *patoo* qui doit nous ouvrir le chemin juſqu'au cœur de nos ennemis. Femmes! enfans! dans peu vous nous reverrez. Nous vous aſſocierons à nos feſtins, dont le vaincu fera tous les frais. Attendez-nous. Partons!... *Kahaia? Kahaia?*

Antropophages en guerre, les Zélandois ſont humains en temps de paix. A la mort d'un ami ou d'un parent,

(1) Ils coupent en morceaux (dit M. Anderſon) un ennemi vaincu, lors même qu'il n'eſt pas encore mort, & après l'avoir rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une ſatisfaction extrême.

(2) Le *patoo* ou l'*émecé* a la forme d'une ellipſe; ſa longueur eſt d'environ dix-huit pouces; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaſpe verds, & c'eſt l'arme ſur laquelle ils comptent le plus dans les batailles.

ils versent des larmes qu'ils rougissent de leur sang. Car ils manifestent ordinairement leur deuil par de larges blessures pour honorer celui qu'ils viennent de perdre. Leur sensibilité est même si vive, qu'après une absence de quelques jours, deux amis, dans leurs transports, se tailladent le visage & s'y font des plaies dont les cicatrices attestent pendant long-temps leur attachement réciproque. Assez souvent aussi ils taillent des pierres vertes en forme de petite figure humaine, qu'ils garnissent d'yeux de nacre de perle, & ils portent ce bijou à leur col, pour se souvenir de ceux qui leur sont chers. La galanterie françoise n'a encore rien imaginé de plus expressif. Auroit-on cru retrouver dans la Nouvelle Zélande des pendans aux portraits de nos colliers en médaillons, de nos bracelets & de nos tabatières?

Une peuplade peut avoir des Prêtres & vivre sans religion. C'est ce que prouvent, entr'autres Nations, les Zélandois, qui n'ont ni Temple, ni Autels, ni Assemblées publiques. Ils savent bien se réunir pour détonner des chansons de guerre, mais jamais pour chanter des Hymnes pieux. Quelques Charlatans vont de cabane en cabane prier pour ceux qui leur font des présens. Ils croient vaguement à des Dieux, & admettent une sorte de vie à venir. C'est ce dernier article de foi qui les rend Cannibales. On ne sait comment ils en sont venus à se persuader que l'Enfer est le séjour des vaincus, dont le cadavre a eu pour sépulture l'estomac du vainqueur. On les desireroit plutôt tout-à-fait

Athées & Matérialistes; . . . . Car sans doute c'est un moindre blasphême de nier une Providence, que de commettre tant d'horreurs en son nom.

Les Zélandois chantent sur des airs qui ont une sorte de mélodie, les traditions de leurs aïeux, leurs batailles, & même des sujets assez indifférens. Passionnés pour cet amusement, ils y emploient la plus grande partie de leur temps. Ils passent aussi plusieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

Chanson Zélandoise.

D'où viennent-elles, ces grandes pirogues (1) qui nous ont visités? Je n'en sais rien & ne m'en soucie (2). Je ne desire autre chose au monde que la victoire & ma flûte : la victoire, pour manger mon ennemi; ma flûte, pour chanter ma victoire.

Non! non! je n'irai point au Pays de ces grandes pirogues qui nous ont visités. Elles nous en ont apporté un venin (3) qui gâte le plaisir : ces étrangers ne mangent pas le corps de leurs ennemis; mais ils empoisonnent le cœur de leurs amis.

(1) Les vaisseaux Européens.

(2) Les Zélandois (dit le Capitaine Cook) annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent presque point de surprise. . . . .

(3) Les premiers Navigateurs Européens ont apporté la maladie vénérienne à la nouvelle Zélande.

Fin de la Notice historique sur les Zélandois.

femme de l'Isle de Taïti.

4

BnF ARS

Homme de l'Isle de Taiti.

4

BnF ARS

MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS DE L'ISLE TAITI.

> Ô vous ! qui, de nos jours, réalisez encor
> Le fameux récit de l'antique âge d'or ;
> Peuples d'Otahiti, fortunés [illegible] ...
> Qui vivez ...... [illegible]
> Dans vos heureux climats, seule Divinité,
> L'Amour a pour Autel le sein de la Beauté.
> Ce n'est point parmi vous ...... &c.
>
> [illegible]

Les Fables de la Mythologie, & les rêves de la Philosophie sont donc enfin réalisés. Chimère de l'Utopie, les Isles Fortunées de l'Océan Atlantique se sont donc enfin trouvées dans la mer du Sud. D'après le récit fidèle de deux Voyageurs modernes (1), célèbres par la véracité de

(1) MM. de Bougainville & Cook. Nous ferons remarquer, à la louange des Navigateurs François & Anglois, que l'humanité & la bonne-foi ont marqué tous les pas qu'ils firent dans l'Isle-Taïti. Ils y respectèrent le droit des gens, & n'abusèrent pas un seul instant de la supériorité de leurs armes : il faut faire observer aussi qu'ils n'y trouvèrent point de méchans.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'ISLE TAÏTI.

O vous ! qui, de nos jours, réalisez encor
Le fabuleux récit de l'antique âge d'or ;
Peuples d'Otahiti ! fortunés Insulaires,
Qui vivez....., sans faisceaux Consulaires :
Dans vos heureux climats, seule Divinité,
L'Amour a pour Autel le sein de la Beauté.
Ce n'est point parmi vous...... &c.

Poëme Philos. Fragment XVII. Pages 32. 35.

LES Fables de la Mythologie, & les rêves de la Philosophie sont donc enfin réalisés. Cythère & Utopie, les Isles Fortunées de l'Océan Atlantique se sont donc enfin trouvées dans la mer du Sud. D'après le récit fidèle de deux Voyageurs modernes (1), célèbres par la véracité de

(1) MM. de Bougainville & Cook. Nous ferons remarquer, à la louange des Navigateurs François & Anglois, que l'humanité & la bonne-foi ont marqué tous les pas qu'ils firent dans l'Isle Taïti. Ils y respectèrent le droit des gens, & n'abusèrent pas un seul instant de la supériorité de leurs armes : il faut faire observer aussi qu'ils n'y trouvérent point de métaux.

leurs Obſervations, on peut donc affirmer que Taïti ou Otahiti, eſt le ſeul endroit de la terre que la Nature & le Bonheur ont adopté, de préférence, pour leur dernier azyle. Le ſol de l'Iſle n'a peut-être pas peu contribué aux mœurs des habitans : c'eſt l'*Eden* de Milton. La température en eſt ſi ſaine, qu'on n'y connoiſſoit point de maladies avant l'apparition des Européens.

De la taille la plus haute & la mieux proportionnée, le Taïtien ſeroit auſſi blanc que ceux qui l'ont viſité, s'il étoit plus ſouvent vêtu. Mais il eſt preſque toujours nud, à l'exception d'une ceinture paſſée autour de ſes reins : les principaux d'entre le peuple s'enveloppent, ſans trop ſe ſerrer, d'une double pièce d'étoffe. L'une a quatre ou cinq verges de longueur & de largeur. Ils la laiſſent tomber juſqu'aux genoux ; c'eſt une eſpèce de jupon court, qu'ils nomment *Parou*. L'autre, qui a un trou au milieu pour y paſſer la tête, prend depuis les épaules juſqu'à mi-jambe, devant & derrière ; enſorte que les bras, toujours nuds, ont la liberté de leurs mouvemens. Cette draperie s'appelle *Tebuta*. Les hommes ſe la paſſent autour de leurs cuiſſes, en forme de culotte ; & alors elle prend le nom de *Maro*. Ce n'eſt point la qualité, c'eſt la quantité des étoffes qui diſtingue les conditions. Les femmes n'ont point d'autre coſtume, qui a beaucoup de grâce & qui leur ſied bien ; mais, entre leurs mains, cette unique draperie tourne au profit de la coquetterie. La matière des étoffes ſingulières qui compoſent leurs vêtemens, eſt l'écorce d'un Arbuſte, qu'ils cultivent autour de leurs maiſons, & reſſemble au gros papier de la Chine. Elle n'eſt point tiſſue. Sa fabrique ſuppoſe beaucoup d'induſtrie. Elles ſont plus ou moins épaiſſes. Dans les temps de pluye, ils portent un habillement fait de nattes. La mode, pour ſaluer,

eſt de ſe dépouiller juſqu'à la ceinture ; les femmes pouſſent quelquefois plus loin la civilité. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coeffure de plumes, d'une couleur triſte ; & de ſe couvrir le viſage d'un voile.

Les Taïtiennes ne s'expoſent jamais au ſoleil, qu'elles ne ſe ſoient munies d'un léger chapeau de cannes, ouvrage de leurs mains, qu'elles ont ſoin de parer de fleurs & de plumes. Elles portent auſſi, comme les hommes, des bonnets de nattes & des turbans. Les Amateurs de la belle nature apprendront ſans doute, avec plaiſir, que les femmes de Taïti ont les traits du viſage très-délicats ; & qu'en aucun pays du monde on ne trouve les contours du corps plus réguliers, plus parfaits & mieux conſervés. Mais, que diront nos Européennes, ſi fières du rouge dont elles ſe peignent les joues, quand elles ſçauront que les Taïtiennes font uſage auſſi d'un fard bleu, qu'elles placent ſur leurs feſſes. Ce qui ſurprendra plus encore, c'eſt que cette mode étrange eſt commune aux deux ſexes, qui en tirent vanité. Hommes & femmes ſe percent auſſi les oreilles, pour y ſuſpendre des perles, des coquillages & des fleurs, mais d'un ſeul côté. Ces Inſulaires ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe ; & ils ont les mouſtaches & le haut des joues raſés. La plupart laiſſent leurs cheveux, ordinairement noirs, dans toute leur longueur, & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Ils ont l'habitude de ſe les oindre, ainſi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Ils ne coupent jamais leurs ongles, excepté celui du doigt du milieu de la main droite. Les loix de la propreté la plus recherchée ſont ſcrupuleuſement obſervées. Ils ſe baignent trois ou quatre fois le jour, & jamais ils ne mangent ſans ſe laver avant & après. Ils ont pour armes, l'arc & la fronde. Autant ils ſont tranquilles & paiſibles chez eux,

autant ils deviennent redoutables en préſence de l'ennemi. Ils ne font grace qu'aux femmes. Doué de la ſanté & de la beauté, vivant ſous un ciel toujours clément, habitant une terre féconde par elle-même en végétaux ſalubres, le bon Taïtien, étranger aux Arts, dont il peut ſe paſſer .... à la Politique, dont il n'a que faire, ne ſçait qu'aimer, & n'éprouve qu'un ſeul beſoin, celui du plaiſir. Il ſemble n'exiſter que pour cela; il ſemble que la nature l'ait débarraſſé de tous les autres ſoins de la vie, exprès pour qu'il ſe livre tout entier à l'amour: & jamais les vues de la nature n'ont été ſi bien remplies. Fidèle à ſa vocation, l'Inſulaire de Taïti fait l'amour auſſi habituellement que les autres hommes reſpirent. Il rapporte tout à cette paſſion, l'unique qu'il éprouve. Toutes ſes penſées, toutes ſes paroles, toutes ſes actions n'ont pour principe & pour but que l'amour. C'eſt la ſeule de ſes occupations. L'amour eſt la grande affaire de ſa vie.

Les différentes Nations, à l'arrivée d'un Etranger, ſe hâtent de lui faire viſiter leurs monumens, de lui expliquer leurs conſtitutions, de l'inſtruire de leurs uſages civils & autres; elles étalent complaiſamment leurs tréſors à ſes yeux. Quand un Navigateur touche le rivage de Taïti, l'Inſulaire entonne auſſi-tôt un hymne d'amour, montre ſes lits de gazon, & détache lui-même le voile de la beauté dont il fait les honneurs; ſes plaiſirs ne ſont complets que quand il les partage. Cependant la vue des bijoux de verre ou de métal, qu'apportèrent les Européens, cauſa une révolution ſubite dans les mœurs: l'amour y devint mercantile; & les plus belles femmes ne s'y troquèrent plus que contre les clous les plus longs.

Quelques Rigoriſtes de l'ancien monde, d'après cette peinture exacte, ſeront tentés peut-être de reprocher aux Amé-

ricains de la mer du Sud, un libertinage consommé ou un cynisme stupide. Ce seroit les calomnier que de les juger d'après nos mœurs, aussi étrangères à leurs habitudes que les Langues d'Europe diffèrent du vocabulaire de Taïti. On ne sçauroit appliquer à l'innocence de l'âge d'or, les règles qui constituent le régime de la société des peuples civilisés & corrompus. Le bon Taïtien, comptant l'amour parmi les plus douces nécessités de la vie, croiroit manquer aux devoirs sacrés de l'Hospitalité, s'il ne partageoit point sa natte & ses femmes avec celui qui partage sa cabane & sa table. Une possession exclusive lui sembleroit un attentat contre le droit des gens. A Taïti, tout est à tous; le démon de la propriété n'y dicte point son code infernal. Là, on jouit indistinctement des bienfaits de la nature; mais à ceux qui sçavent le mieux en jouir, sont réservées les distinctions & les couronnes. La pluralité des femmes est reçue dans toute l'Isle; & cela ne pouvoit guère être autrement, là où les mariages se font sans contrat & sans bénédiction nuptiale; on consulte ses forces & son goût, & l'on se lie d'autant plus volontiers que le nœud n'est pas indissoluble. Aussi l'état de fille ne diffère presque point de celui de femme. Plaire est l'unique besogne des unes & des autres; faire des heureux est leurs seuls devoirs. Que peuvent faire de mieux des êtres aimables qui n'ont rien à faire?

Tout ceci doit nous paroître étrange. Mais l'étonnement cessera, & nous suspendrons tout soupçon injurieux, quand nous apprendrons que l'acte de la génération, à Taïti, est un acte de Religion. Quand les Anglois invitèrent à leur bord les principaux de l'Isle, pour assister au service divin qu'on célébra sur le vaisseau, les Taïtiens ne voulurent point être en reste; &, à leur tour, offrirent à leurs hôtes de leur donner

une idée de leur culte. Un couple beau, mais très-jeune, en préſence des étrangers & d'une foule des naturels du pays préſidés par leur Reine, au bruit cadencé de pluſieurs inſtrumens, ſacrifièrent à l'amour, comme on s'acquitte parmi nous d'une cérémonie pieuſe; penſant honorer ſuffiſamment le Créateur, que de l'imiter dans ce qu'il a fait de plus exquis. Le cœur de deux amans heureux leur ſemble une offrande plus digne du Ciel, que les entrailles fumantes de deux victimes égorgées; ſuivant eux, ce ſeroit reconnoître mal le bienfait de la vie, que d'étaler ſur des Autels ſanglans l'appareil de la mort.

Mais, hélas! on ne s'en tient pas toujours-là. La ſuperſtition ne laiſſe pas toujours leur bonheur ſans mêlange. Il eſt des exceptions cruelles admiſes dans les événemens fâcheux. Les guerres qu'ils ont à ſoutenir avec les Inſulaires leurs voiſins, altèrent la ſimplicité innocente de leurs mœurs. Dans le danger ils ont recours à des Prêtres (1), eſpèces de Médecins Empiriques: & après le combat, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils rapportent, dans leurs foyers, l'idée funeſte de l'inégalité des conditions. La diſproportion des rangs ſe trouve déjà marquée à Taïti. Les Grands ont des

(1) « Au reſte, c'eſt ſur-tout en traitant de la Religion des peuples » que le Scepticiſme eſt raiſonnable; puiſqu'il n'y a point de matière » dans laquelle il ſoit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence ».

Cette judicieuſe réflexion eſt de M. de Bougainville, que nous nous ſommes fait un devoir de conſulter.

Cook nous apprend que les Taïtiens donnent « à leur Divinité ſu- » prême le nom de *Taroataihetoomoo*. Leurs Dieux ſubalternes s'ap- » pellent *Eatuas*: dans les *Morais*, eſpèce de Temple & de Cimetière, » les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux ſexes; mais » chaque ſexe a les ſiens...... leur Religion n'influe pas ſur leurs » mœurs ».

Livrées

Livrées pour leurs Serviteurs ; ceux-ci portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Un autre usage qu'on est fâché de rencontrer à Taïti ; c'est que les hommes n'y prennent point leurs repas dans la compagnie des femmes. Ils se mettent à table deux fois le jour, à midi & le soir. Les enfans & les jeunes filles ne mangent d'aucune viande. L'eau est l'unique boisson pour tous les états. Le vin, le tabac, les épiceries leur répugnent. Ils ne s'accommodent que des alimens les plus doux. Le caractère paisible des Taïtiens se peint dans toutes ses habitudes, & jusque dans leurs jeux. La danse & la musique sont les amusemens qu'ils préfèrent à tous les autres. Ils connoissent cependant l'exercice de la lutte, & s'y livrent quelquefois, à la manière des Anciens (*) ; mais ils y mettent beaucoup moins de prétention.

Les jeunes filles ont une danse qui leur est spécialement consacrée, & qu'on désigne sous le nom de *Timorodée*. Elle consiste à exécuter la pantomime exacte de tout ce qu'elles doivent pratiquer étant femmes. On remarquera que le symbole est interdit, du moment qu'elles jouissent de la réalité. Cette danse nous paroîtroit lascive, & feroit rougir nos Européenes. Les Taïtiennes ont moins de pudeur, ou peut-être plus de franchise.

Les Taïtiens auroient beaucoup d'aptitude pour les Arts, si la richesse spontanée du sol qu'ils habitent ne les entretenoit dans une indolence habituelle, qui est passée dans leur caractère, & qui cependant n'a point produit d'aussi mauvais effets qu'on auroit cru devoir le craindre. L'Astronomie &

(*) Voyez les Explications des Antiquités d'Herculanum, tome VII, Planches XCII, XCIII, page 38, *in*-4°.

l'Agriculture leur dérobent quelques inſtans, ainſi que la conſtruction de leurs Pirogues, qui ne manquent pas d'élégance. La Chirurgie eſt plus avancée. Leurs maiſons ouvertes de tous côtés, comme des hangards, ſont vaſtes, commodes; telles qu'il les falloit, dans un pays auſſi tempéré, & délivré de tout animal nuiſible. Mais leur genre de vie, tout voluptueux, a fait contracter à leur eſprit une mobilité qu'il ne ſeroit pas facile de maîtriſer. Rien de plus vif, de plus animé, mais en même-temps de plus libre que leur converſation. Ils ne contraignent pas plus leur langue que leurs geſtes. Ils préfèrent toujours le mot propre aux périphraſes. On aime à peindre les ſenſations journalières qu'on éprouve, ſur-tout quand elles appartiennent toutes au plaiſir : & des gens qui ne ſoupçonnent point d'indécence à tout faire, ſe permettent ſans ſcrupule de tout dire.

Pour donner quelque idée du Gouvernement Civil de Taïti, on pourroit le comparer aux anciennes Loix Féodales de l'Europe; mais avec cette modification importante que le Seigneur de chaque diſtrict ne peut rien ſe permettre, ſans prendre l'avis & le conſentement des Notables du canton.

On leur a reproché leur penchant irréſiſtible au vol; mais ce n'eſt pas aux Tribunaux de la Société, qu'il faut faire comparoître l'homme de la Nature. D'ailleurs, une fois que les échanges furent établies de part & d'autre, le Taïtien diſputa aux Européens de bonne-foi & d'équité. Ces Inſulaires ont d'ailleurs, tous les défauts & toutes les grâces de l'enfance, l'ingénuité, l'inſouciance & la légèreté. Ils pleurent facilement; mais leurs larmes ſe ſèchent & tariſſent au moment qu'ils les verſent. Cependant ils ſont capables de l'attachement le plus durable envers ceux qui les obligent. Il faut prendre au mot le Capitaine Cook, & dire avec lui que les Taïtiens ſont

plus heureux que nous, s'il est prouvé que l'enfant le soit davantage que l'homme. Considérés sous ce point de vue, (& c'est le seul qui leur convienne) les détails de leurs mœurs n'ont plus rien qui doivent scandaliser, & peuvent trouver grâce aux yeux du Casuiste le plus sévère.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Isle de Taïti.

Danseuse de l'Isle O-tahiti.

BnF ARS

Otaiti portant des présent au Roi.

BnF ARS

ADDITION
AUX MŒURS ET COUTUMES
DES INSULAIRES
D'O-TAHITI.

LES derniers voyages du célèbre & malheureux Cook nous ont apporté de nouvelles lumières sur l'Isle d'O-Tahiti; mais les descriptions ultérieures des habitans contrastent quelquefois avec le portrait qu'on nous en avoit tracé d'abord. L'arrivée des Européens a fait révolution dans l'*Archipel de la société*; les mœurs y ont reçu une atteinte presqu'aussi funeste que la santé (1). En voulant les servir, nous avons multiplié leurs besoins; & nous sommes obligés de convenir que ces Insulaires vivoient plus heureux avant de nous connoître. Qu'avoit-on à desirer sur un sol où six arbres à pain (2) peuvent suffire sans culture à l'entretien de toute une famille? Graces à nos bons offices, devenus indigens au sein des richesses spontanées que leur prodigue la Nature, en chatouillant leurs desirs à la vue de nos arts, nous les avons tirés de la douce incurie dans laquelle ils végétoient en paix. Au moment où l'on a découvert cette peuplade, elle fut trouvée tenant assez bien le

(1) Ils doivent aux Européens la connoissance de la sœur aînée de la petite vérole.

(2) Le fruit s'appelle dans l'Isle : *mahec*.

milieu entre les excés de la vie ſauvage & les abus de la civiliſation. Il ne lui manquoit que d'avoir la conſcience de ſon état, & d'obſerver par jugement ce en quoi elle ne paroiſſoit ſuivre que l'inſtinct. Mais ce trait de lumière, pour n'être point nuiſible, exigeoit un concours de circonſtances difficiles à raſſembler & à ſaiſir. Ce n'eſt pas pendant des relâches plus ou moins longues d'un équipage de vaiſſeau parmi eux, ce n'eſt pas par des échanges de commerce dont nous tirons le principal avantage, qu'on parviendra à étudier la nature humaine dans un pays où elle ſe montre à nud, & à la rectifier. On pourroit tenter parmi eux l'établiſſement d'une petite aſſociation choiſie d'hommes inſtruits & bien intentionnés, leſquels ſe réſolvant à perdre de vue leur patrie, deviendroient les Légiſlateurs des Iſles de la ſociété, plus par la perſévérance de leurs bons exemples, que par la force des armes ou du diſcours. A l'époque où nous viſitâmes ces Inſulaires, ils avoient déjà, d'eux-mêmes, rendu plus rares les ſacrifices humains. De quel degré de perfectibilité n'eſt pas ſuſceptible une peuplade pacifique, & pour laquelle la Nature a fait tant d'avances?

La prononciation de leur langue doit être très-douce, à cauſe de la répétition fréquente de la même voyelle dans la plupart des mots; par exemple : *Watooteere* (Dieu d'O-Tahiti, auquel les Inſulaires ont ſubſtitué *oraa*, Dieu de *Bolabola*;) *Tooboaai*, Dieu de l'Iſle Mataia, &c.

Ils font ordinairement ſix repas par jour. Ils mangent à deux, cinq & onze heures du matin; à deux, cinq &

huit heures du soir, ils mangent encore. Les femmes & les enfans tiennent table à part. Comme ailleurs, la classe inférieure des habitans, celle qui travaille le plus, se nourrit beaucoup plus mal que l'autre.

Les jeunes gens de qualité forment entr'eux, sous le nom d'*erroes*, des espèces de *clubs* ambulans dont le seul plaisir des sens bruts est l'ame. Ils y admettent les plus jolies femmes qu'ils rencontrent sans peine dans la visite qu'ils font des différens cantons de chaque Isle où ils voyagent. Ces femmes sont en commun; on ne leur permet pas d'être mères; & l'on étouffe le peu d'enfans qui naissent de ces liaisons vagues. Toutes ces horreurs se passent en public & demeurent impunies.

Ils ont beaucoup de Prêtres & par conséquent beaucoup de Dieux; & ils en changent à volonté, selon la mode. Une Isle mécontente de son Dieu adopte celui de sa voisine; volages en fait de religion comme en amour, ils n'en sont que plus dévots à la Divinité en vogue. Le rit qu'ils observent a cela de bon, qu'il est gai du moins. Leurs Hymnes ressemblent à des chansons.

Le Roi jouit presque des honneurs divins. Son nom est sacré. A sa rencontre, le Peuple, des deux sexes, met bas ses vêtemens jusqu'à la ceinture. Dans les environs du lieu où il fait sa résidence actuelle, on dresse un poteau (1) qu'on garnit d'une pièce d'étoffe, ou

(1) Ce poteau rappelle la perche coëffée d'un bonnet que Gisler, Gouverneur en Suisse pour l'Empereur Albert I. vouloit qu'on saluât dans la place d'Altorf. Voyez notre article de Guillaume Tell, n°. 1. *des actions célèbres des*

qu'on couvre d'un diadême de plumes; & ce poteau couronné exige les mêmes ſalutations que la perſonne du Monarque. Un Roi qui ſeroit pénétré des devoirs de ſon état, auroit ici une belle occaſion de les bien exercer; mais auſſi, un deſpote peut faire à-peu-près tout ce qu'il veut; & quand on peut tout ce qu'on veut, il eſt rare qu'on ne veuille que ce qu'on doit. Par une loi conſtitutionnelle & trop ſingulière pour n'être pas rapportée, le Roi ceſſe de l'être du moment qu'il eſt père. Il n'eſt plus que le tuteur de ſon enfant & le régent du Royaume.

On appelle *Toutous* ceux de la claſſe des Valets ou Eſclaves.

Pour l'intelligence de l'une des deux figures ci-jointes, dont le bizarre accoutrement méritoit d'être deſſiné parmi nos coſtumes, afin de piquer & ſatisfaire la curioſité de nos Lecteurs, nous tranſcrivons ici le paſſage du III^e Voyage de Cook, qui y a rapport :

Nous achevions de dîner, lorſqu'O-Too (Roi d'O-Tahiti) arriva. Il me demanda ſi mon ventre étoit plein? Je lui répondis que oui, & il me dit, dans ce cas, venez avec moi. Je le ſuivis chez ſon père, où je trouvai différentes perſonnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuſe de belles étoffes arrangées d'une façon ſingulière. Une extrêmité des pièces, qui étoient en grand nombre, ſe trouvoit relevée pardeſſus la tête des jeunes filles, tandis que le reſte envi-

Grands Hommes de toutes les Nations, Ouvrage orné de gravures & écrit en ſtyle lapidaire. in-4°. chez Cailleau, Libraire-Imprimeur, rue Galande, à Paris.

ronnoit le corps, à commencer de deſſous les aiſſelles; l'autre extrêmité tomboit en plis juſqu'à terre, & reſſembloit à un jupon de femme porté ſur un large panier: pluſieurs pièces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & groſſiſſoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'eſpace de cinq ou ſix verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées ſous un ſi énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas* (deux pièces de corps), qui leur ſervoient de parure, & qui donnoient un air pittoreſque à leur accoutrement. On les conduiſit, dans cet équipage, à bord de mon vaiſſeau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de pluſieurs cochons, & d'une quantité aſſez conſidérable de fruits, dont le père d'O-Too vouloit me faire préſent, ainſi que des étoffes. On donne le nom d'*atea* aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, habillées de cette manière; mais je crois que cette mode bizarre a ſeulement lieu, quand ils veulent offrir à quelqu'un des préſens conſidérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occaſion: c'étoit la première fois qu'on nous préſentoit ainſi des étoffes; mais nous en reçûmes encore d'autres, étalées également ſur le corps des naturels qui nous les apportèrent.

Le coſtume funèbre eſt encore plus bizarre. Compoſé des productions les plus rares de l'Iſle & de la mer, il eſt travaillé avec un ſoin & une adreſſe extrêmes, & doit être parmi eux d'un prix conſidérable. Cette parure de deuil conſiſte en une planche légère d'une forme demi-circulaire, d'environ deux pieds de long ſur quatre à cinq pouces de large. Cette planche eſt garnie de cinq coquilles de nacre de perles choiſies,

attachées à des cordons de bourre de cocos, paſſés dans les bords des coquilles & dans pluſieurs trous dont le bois eſt percé : une autre coquille de la même eſpèce, mais plus grande, feſtonnée de plumes de pigeons gris-bleu, eſt placée à chaque extrêmité de cette planche, dont le bord concave eſt tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment enſemble un cercle d'environ ſix pouces de diametre, & au ſommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perles oblong, s'élargiſſant un peu vers l'extrêmité ſupérieure, & de neuf à dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiſeaux du Tropique, forment autour un cercle rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tiſſu de petits morceaux de nacre de perles qui, par l'étendue & la forme, reſſemble à un tablier; on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce & demi de long ſur un dixième de pouce de largeur : chacune eſt trouée aux deux extrêmités, afin de pouvoir ſe poſer ſur d'autres rangs. Les rangées ſont parfaitement droites, & paralèlles entr'elles; les ſupérieures coupées & extrêmement courtes, à cauſe du demi-cercle de la planche; les inférieures ſont auſſi communément plus étroites, & aux extrêmités de chacune eſt ſuſpendu un cordon orné de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & jaunes ſur chaque côté du tablier, ce qui eſt la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une groſſe corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajuſtement tombe

perpendiculairement devant lui. Le tablier cache ſa poitrine & ſon eſtomac ; la planche couvre ſon col & ſes épaules, & les deux premières coquilles maſquent le viſage. Une de ces coquilles eſt percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui le porte regarde pour ſe conduire. La coquille ſupérieure & les longues plumes dont elle eſt entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme; le reſte de l'habit n'eſt pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'eſt-à-dire, une natte, ou une pièce d'étoffe trouée au milieu; il place deſſus une ſeconde pièce de la même eſpèce, mais dont la partie de devant qui retombe preſque juſqu'aux pieds, eſt garnie de boutons de coques de noix de coco. Une corde d'étoffe brune & blanche attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de réſeau entouré de grandes plumes bleuâtres couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, eſt placé ſur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles & alternativement brunes, jaunes & blanches, deſcend du turban ſur le col & ſur les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins poſſible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlières, avec leſquelles il produit un ſon continu, & dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu*, dont il frappe tous les naturels qui s'approchent par hazard de lui. On n'a jamais pu découvrir quelle a été l'origine de cette ſingulière coutume; mais il ſemble

qu'elle eſt deſtinée à inſpirer de l'horreur. Par l'analogie que ce vêtement extraordinaire avec la forme effrayante que les femmes attribuent aux eſprits & aux fantômes, on eſt tenté de croire qu'il y a quelque ſuperſtition cachée ſous cet uſage funéraire.

Mais un coſtume de la plus élégante ſimplicité eſt celui des O-Tahitiennes, quand elles ſe propoſent de danſer. Leur coëffure qui reſſemble beaucoup pour la forme au mortier de nos premiers Magiſtrats, eſt compoſée de pluſieurs bandes de nattes poſées & couſues l'une pardeſſus l'autre, & parſemées de fleurs. Deux groſſes houppes de plumes de diverſes couleurs indiquent, plutôt qu'elles ne cachent, les contours des deux hémiſphères de leur ſein. Un corſet flexible & ſans manches, paroît ſervir moins à les habiller qu'à marquer la ſoupleſſe de leur taille. La jupe eſt une draperie très-ample qui retombe juſques ſur les pieds en faiſant beaucoup de plis, & qui traîne derrière elle avec nobleſſe. Deux morceaux d'étoffes pliſſées & roides attachés au bas du dos vers les hanches, forment comme deux aîles qui doivent produire beaucoup d'effet lors de la danſe; ainſi que pluſieurs queues de plumes, rondes, & ſuſpendues à la ceinture tout autour ſur le jupon.

Fin de l'Addition aux Mœurs & Coutumes des Inſulaires d'O-Tahiti.

MŒURS

Insulaire de Vateeoo.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE WATEEOO.

WATEEOO est l'une des Isles découvertes par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Les Habitans, aussi ignorans que nous sur leur propre origine, surnomment leur patrie, la Terre des Dieux, & se croyent immédiatement sortis des mains de l'Etre suprême. C'est ainsi que plusieurs anciens Peuples de la Grèce, se vantoient de ne descendre d'aucune autre race, & d'avoir été créés sur le sol même où ils demeuroient, de temps immémorial. Cette prétention des Habitans de Wateeoo, qui donne de l'élévation à leur esprit, leur a fait imaginer une sorte d'étiquette qu'ils observent entr'eux, & font observer aux étrangers qui les visitent. L'audience qu'on accorda aux Européens, avoit quelque chose d'imposant. On leur fit parcourir une avenue de palmiers; puis passant entre deux hayes de Guerriers alignés & armés d'une massue, ils furent admis en la présence du Chef. Celui-ci, assis à terre, les attendoit gravement, en agitant dans sa main, un éventail triangulaire, composé d'une feuile de cocotier, garnie d'un manche de

bois noir & poli. Ce Chef n'avoit d'autres marques distinctives de ſa dignité, que de groſſes touffes de plumes rouges qui lui garniſſoient les oreilles, & qui pointoient en avant.

Le Coſtume de ces Inſulaires eſt ſimple & uniforme. Ils portent leur chevelure dans toute leur longueur, & ordinairement nouée ſur le ſommet de la tête. Une pièce d'étoffe ou une natte, placée autour des reins, compoſe en général leur vêtement. Quelques-uns cependant portent de jolies nattes entremêlées de noir & de blanc, ce qui forme une ſorte de jaquette ſans manches; d'autres ont des chapeaux de figure conique, fabriqués avec de la bourre de coco, adroitement tiſſue de petits grains de coquillage. Les oreilles ſont percées & ornées de morceaux de la partie membraneuſe d'une plante ou d'une fleur odorifère. La claſſe des Nobles, ainſi que les Chefs, ſe parent avec deux petites balles, tirées d'un os d'animal, ſuſpendues à leur col, par une multitude de cordelettes. Les plumes rouges ne ſont d'uſage que pendant le cérémonial de la Cour. Les Danſeuſes, qui exécutent une ſorte de Ballet, lors des préſentations, dépoſent auſſi les plumes rouges dont elles ont droit de ſe parer, après leur exercice. Les Inſulaires Nobles, ſemblent auſſi ſe diſtinguer du reſte de la Nation, en ſe *tatouant* les côtés & le dos, d'une manière peu commune; leurs Femmes en font autant ſur leurs jambes. Celles d'un âge avancé, portent les cheveux courts.

Leurs maſſues ont ſix pieds de longueur. Elles ſont d'un bois dur & noir, bien poli dans toutes ſes parties,

en forme de lance à l'une des extrémités, mais beaucoup plus large. La tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Les piques, du même bois, ainsi que la pointe, ont ordinairement douze pieds de long ; il y en a de plus courtes, que les naturels lancent comme des dards.

Les gens du commun portent des ceintures d'étoffes lustrées, ou une belle natte qui, passant entre les cuisses, couvrent les parties voisines. Ils ont des colliers d'un large *gramen*, enduit d'une peinture rouge, & enfilés avec des bayes de morelle. Leurs oreilles sont percées & non fendues. Ils sont piqués sur les jambes, depuis le genou jusqu'au talon ; ensorte qu'ils paroissent avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe, & leurs pieds sont garnis d'une espèce de sandales.

En général cette Peuplade, intéressante par elle-même, est d'un beau sang & d'un caractère bon. Il a le regard vif, les traits réguliers, & la taille la mieux proportionnée. Les Femmes, d'un teint encore plus clair que les Hommes, ont les formes du corps d'une délicatesse extrême. Il faut les voir, les cheveux flottants en boucles sur leur col, vêtues d'une simple pagne, attachée à leur ceinture, & qui ne dépasse point le genou ; il faut les voir & les entendre danser en s'accompagnant de la voix, & mesurant leurs pas sur le chant, avec une précision peu commune ; leur maintien dégagé, sans être libre, a toutes les graces de l'Innocence, qu'elles connoissent encore. Heureuse Peuplade ! le sol qu'elle

habite, trop peu avantageux aux Navigateurs, ne pourra leur donner occasion de troubler la paix de ces Insulaires. Puisse-t-on les laisser encore long-tems à la Nature dont ils ont lieu d'être satisfaits.

Fin de la Notice historique sur les Insulaires de Wateeoo.

femme de la Terre de Feu.

BnF ARS

homme de la Terre de Feu.

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA TERRE DE FEU.

LA Terre de Feu eſt un petit Archipel voiſin du pays des Patagons. Ces iſles ſituées ſous un ciel rude, ne ſont point tout-à-fait dépourvues d'agrémens. Mais les Sauvages qui l'habitent n'en ſçavent tirer aucun parti. Bornés à la vie animale, & contens du peu qu'a fait pour eux la nature, ils ne ſentent pas la néceſſité d'ajouter à ſa parcimonie. Se trouvant bien comme ils ſont, ils n'ont point l'idée du mieux. Il y a peut-être des ſiècles qu'ils exiſtent tels que nos Navigateurs modernes les ont trouvés, ſans avancer d'un pas vers la perfectibilité dont on croit l'homme ſi ſuſceptible. Si l'intention de la nature eſt de ne laiſſer aucune partie du Globe ſans habitans, il étoit néceſſaire pour cela de mettre entre les hommes la même variété qu'entre les climats. Et en effet, tous autres individus que les Inſulaires de la Terre de Feu s'accommoderoient difficilement d'un ſéjour auſſi ſauvage.

La population n'eſt pas nombreuſe ; elle conſiſte en quelques villages, compoſés chacun d'une douzaine de ménages renfermés dans des huttes enfoncées dans terre ; leſquelles vues de loin, ont la forme de nos ruches ; mais les abeilles mettent beaucoup plus d'art à ſe loger. Au milieu eſt un

foyer. Un lit de foin règne tout autour. Un panier de jonc grossièrement travaillé, un sac mal cousu, une vessie d'animal pour contenir de l'eau, des lignes & des hameçons, un bâton barbelé pour détacher les coquillages, un arc assez bien fait pour l'ordinaire, & des flèches très-bien polies, voilà tout le mobilier de ces tannieres.

Si ces Américains sont heureux, il faut avouer que le bonheur ne coûte pas cher à l'homme, & que nous avons tort de nous plaindre. Ces bonnes gens dénués de tout, à bord de plusieurs vaisseaux, n'y trouvèrent cependant rien de leur goût ni d'agréable à leurs yeux. Rien ne mérita leur attention ; rien n'excita leurs desirs. Ils mangèrent notre pain sans beaucoup d'appétit, & ils préférèrent leur eau de neige au vin & à l'eau-de-vie qu'on leur fit goûter. L'ignorance leur tient lieu de Philosophie. A la vue des chef-d'œuvres de notre industrie, ils ne marquèrent point cette convoitise des Espagnols pour l'or du Mexique.

On chercheroit en vain parmi eux quelques traces de pacte Religieux ou social : ils n'en ont pas besoin ; l'enfant obéit à ses parens qui le guident ; la femme sert l'homme qui est son appui. Une heureuse stupidité les a empêché jusqu'à présent d'imaginer des Dieux & de se donner des Maîtres. Cette félicité brute n'est pas tout-à-fait sans mêlange ; ils souffrent parmi eux quelques Jongleurs qui leur parlent quelquefois de génies mal-faisans ; ils n'ont pas encore d'Autels, & ils sont déjà superstitieux. Ces espèces de Prêtres sont en même-temps Médecins; & ce double Charlatanisme est le seul fléau de leurs compatriotes crédules & confians. Ils auroient besoin de Missionnaires sages & éclairés.

En 1579, ces Insulaires, assez tranquilles jusqu'à cette époque, virent arborer la Croix sur leur rivage. Le Capitaine

taine Samiente la fit planter au nom du Roi d'Espagne, & l'accompagna d'une inscription, portant ordre de reconnoître Philippe II pour Souverain. Une Bulle du Pape Alexandre VI en étoit le titre de propriété. Mais l'état de misère de nos Américains & la pauvreté du sol mirent leur liberté à l'abri d'une invasion si injurieuse au droit naturel.

Les Habitans de la Terre de Feu accueillent assez bien les Etrangers; mais ils en écartent leurs femmes. Seroient-ils jaloux? La jalousie n'est point un vice de la société; c'est un sentiment tout naturel, & bien pardonnable à nos sauvages. Privés de leurs compagnes, ils seroient plus à plaindre que nous. Ils se reposent sur elles de tout le fardeau du ménage. Ce sont elles qui vont chercher la provision de coquillages & de bois pour les cuire; ce sont encore elles qui ont soin des pirogues; pendant que les hommes, nonchalamment accroupis devant leurs tisons allumés, passent le temps à chanter ou à rire. Car il ne faut pas les juger d'après leur extérieur grave & sérieux. Ils ne sont rien moins que taciturnes; & la présence des Européens, qui les visitèrent, n'en imposa pas à leur caractère enjoué. On desireroit seulement qu'ils eussent plus d'égards pour leurs femmes. Il est vrai que malgré leur envie de plaire, elles n'offrent rien qui puisse flatter les yeux & en adoucir les regards. N'ayant rien à montrer de satisfaisant, elles ont la mal-adresse de ne cacher presque rien.

Ces Américains sont gros & mal-faits, & d'une couleur qui approche de la rouille de fer mêlée avec de l'huile. Leur taille n'excede point cinq pieds dix pouces. Les femmes sont plus petites. Toute leur parure consiste dans une peau de guanague, & plus souvent de loup ou de veau marin, jettée sur leurs épaules, dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal, & trop petite pour les couvrir en entier. Un mor-

ceau de la même peau leur enveloppe les pieds & se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville. Un petit tablier tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie, mais assez négligeamment ; ensorte qu'elles sont habituellement à-peu-près nues. Elles se peignent, ainsi que les hommes, & chacun à sa guise, le visage, les membres, & le reste du corps, en lignes horizontales blanches, rouges & noires. Cette toilette se fait avec plus ou moins de recherches, selon les circonstances. A quelques lieues de la Terre de Feu, sont des peuplades peintes toutes en noir & d'autres toutes en rouge. Les hommes & les femmes portent des coliers & des bracelets de grains faits avec de petites coquilles & des os. Les femmes ornent même le bas de leurs jambes d'un ou de plusieurs rangs de ces grains. Les hommes n'en font usage qu'au poignet : mais ils ont autour de la tête une espèce de rezeau composé de fil brun. Ils sont passionnés pour la couleur rouge. Ce Costume court & tout ouvert, suffit à peine pour les défendre du froid pendant l'Eté de ce pays. Qn'on juge de ce qu'ils doivent souffrir pendant l'hyver.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Terre de Feu.

homme de Mangéla.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE MANGEÉA.

MANGEÉA est une isle découverte par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur, d'un aspect agréable, & peut s'appercevoir à 10 lieues de distance. Elle est fort habitée, & pourvoit abondamment aux besoins peu multipliés de la Peuplade qui en foule le sol.

Ce petit morceau de terre isolé, mériteroit l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Quelques amis des hommes pourroient y tenter une mission, & apprendre aux Insulaires l'art de perfectionner leurs jouissances, & d'ajouter aux dons simples de la nature, les fruits cultivés de la raison. Les Mangeens paroissent satisfaits de leur destinée : mais qu'est-ce qu'un bonheur grossier, dont on ne sauroit se rendre compte ? Peut-on se dire véritablement heureux & se flater de l'être long-tems, tant qu'on ignore pourquoi & comment on l'est ? Cependant les Mangeens, tels qu'on les a décou-

verts, ont pour eux l'expérience de ce dont nous n'avons que la théorie ; ſans effort & ſans contrainte, ils ſe trouvent à ce degré de contentement, auquel nous avons bien de la peine à parvenir par toute ſorte de moyens plus ingénieux les uns que les autres. Devroient-ils nous ſavoir beaucoup de gré, ſi en voulant les avancer vers la perfectibilité, ils venoient là où nous en ſommes ? Si le cœur humain ne peut quitter un extrême ſans ſe porter à l'autre, une *félicité d'inſtinct* eſt encore préférable à nos vices raiſonnés.

Les habitans de Mangéea tiennent beaucoup des Inſulaires d'O-Tahiti, pour l'organiſation extérieure & pour la manière de vivre habituelle. Ils ont le penchant le plus vif pour le plaiſir proprement dit. Leurs ſens ſont leurs plus chères divinités. Ils connoiſſent preſque tous les raffinemens de l'amour anti-Platonique. Ils s'adonnent à la danſe, moins pour s'exercer & pour développer les graces du corps, que pour avoir occaſion de déployer les geſtes les plus expreſſifs, & dévoiler tous les ſecrets de la volupté.

Leur peau eſt douce, & leurs muſcles ſont très-peu prononcés. Leur teint eſt baſané ; leur taille moyenne, & bien proportionnée, mais robuſte & diſpoſée à l'embonpoint. Ils parlent un dialecte de l'idiome O-Thaitien. Mais leur prononciation, comme celle des Zelandois, eſt plus gutturale. Voici quelques-uns des mots de leur langue :

Eatooa . . . . Dieu.
Heetaia, *Matooa* . . . Soleil.
Ereckeé.. . . . . Chef, Roi.
Manna . . . . Grand.
Aa . . . . Oui.
Aoure. . . . . Non.
Taata. . . . . Homme.
Waheine. . . . . Femme.
Maheine. . . . . Fille.
Ooma. . . . . Baiser.
Naoo . . . . Ami.
Matta. . . . . Bon.
Etoffe ou *arbre dont on la tire*. Taia, Aoatée.

Armés de longues piques & de massues, qu'ils brandissent d'une manière menaçante, à la vue de quelques étrangers ; ces Insulaires, pour la plûpart, sont habituellement nuds, si l'on excepte une ceinture, qui passe entre leurs cuisses, & qui couvre assez négligemment ce que les hommes civilisés cachent avec tant de soin. Quelques-uns jettent sur leurs épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offrent des rayures longitudinales & transversales ou quarrées. La tête de presque tous, est enveloppée d'une sorte de coëffe blanche, qui ressemble à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique. Leur chevelure noire, longue & droite, est nouée au sommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils tirent cette étoffe du *Morus Papyrifera*, de la même manière que les autres

Insulaires de la Mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture est lustrée ; mais celle qui flotte sur leur tête, est blanche. Ils portent des sandales d'une espèce de gramen entrelacé, pour garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe est longue ; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, & diverses autres parties du corps sont piquetés ou tatoués, selon l'usage des naturels de presque toutes les Isles de l'océan pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouve presque chez tous les individus, percé, ou plutôt fendu ; & l'ouverture en est si grande, que quelques-uns s'en servent pour y placer un couteau ou quelques grains de verre. On remarqua parmi eux, un Insulaire, sur le col duquel pendoient deux nacres de perles polies, & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré.

Les Insulaires de Mangeea ne sont pas antropophages, comme ceux de la nouvelle Zelande. Ils paroissent obéir à un Roi, & marquent beaucoup de déférence à la famille régnante. Ils n'ont chez eux ni cochons ni chiens ; les bananes, le fruit à pain & le taro composent leur comestible ordinaire.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la nouvelle Zelande ; mais ils prennent en outre, les mains de l'homme, à qui ils veulent faire cette politesse, & ils la frottent assez rudement sur leur nez & sur leur bouche.

On remarquera en passant, combien, à certains égards,

les Peuplades ſauvages s'approchent des Nations polies de l'Europe. Car enfin, ſe toucher le bout du nez, & frotter les mains ſur les lèvres, reſſemblent beaucoup aux baiſe-mains & au contact des joues, dont nous faiſons un uſage ſi fréquent, ſi ridicule, & en même tems ſi ſouvent perfide.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Mangeea.

J. G. de S. Sauveur inv.

Femme Patagonne.

4

BIB ARS

J. G. de S. Sauveur inv.

Homme Patagon.

4

BnF ARS

MŒURS ET COUTUMES DES PATAGONS.

La Patagonie, sise dans l'Amérique méridionale, fait partie de la Terre Magellanique. L'Orient de cette Contrée a cela de particulier, que dans une étendue de 400 lieues, on ne trouve pas un seul arbre. On ne sçauroit donner les limites positives d'un pays dont les Habitans sont presque toujours Nomades. Les Patagons ne sont point des Géans, & ils ne peuvent paroître tels qu'aux yeux des hommes énervés par la mollesse. Si leurs facultés intellectuelles ne se sont pas encore développées autant qu'on les en croit susceptibles, leur organisation physique est aussi parfaite qu'elle peut l'être. La Nature, que rien ne contrarie chez eux, les a doués d'une constitution forte & d'une taille quarrée & haute, au-dessus de six pieds. Un Artiste, jaloux de sçavoir les vraies proportions du corps humain, pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne seroit point du tout repoussante, s'ils ne se peignoient point de différentes couleurs, & s'ils ne traçoient point de cercles [illegible] autour de leurs yeux. Ils [illegible] de blanc & de rouge. Les plus galans y dessinent la forme d'un [illegible] (1).

---

(1) Ils appelent le Cœur, Chu.

MŒURS ET COUTUMES DES PATAGONS.

LA Patagonie, ſiſe dans l'Amérique méridionale, fait partie de la Terre Magellanique. L'Orient de cette Contrée a cela de particulier, que dans une étendue de 400 lieues, on ne trouve pas un ſeul arbre. On ne ſçauroit donner les limites poſitives d'un pays dont les Habitans ſont preſque toujours Nomades. Les Patagons ne ſont point des Géans, & ils ne peuvent paroître tels qu'aux yeux des hommes enervés par la molleſſe. Si leurs facultés intellectuelles ne ſe ſont pas encore développées autant qu'on les en croit ſuſceptibles, leur organiſation phyſique eſt auſſi parfaite qu'elle peut l'être. La Nature, que rien ne contrarie chez eux, les a doués d'une conſtitution forte & d'une taille quarrée & haute, au-deſſus de ſix pieds. Un Artiſte, jaloux de ſçavoir les vraies proportions du corps humain, pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne ſeroit point du tout repouſſante, s'ils ne ſe peignoient point de différentes couleurs, & s'ils ne traçoient point de cercles noirs ou jaunes autour de leurs yeux. Ils aiment ſur-tout à ſe couvrir les joues de blanc & de rouge. Les plus galans y deſſinent la forme d'un cœur (1).

(1) Ils appelent le *Cœur, Cho.*

Mais les femmes Européennes ne ſeront point tentées ſans doute d'aſſiſter à la toilette d'un Patagon pour en apprendre à placer leur fard. Ils peignent même leurs chiens en rouge. Ils attachent ſur le ſommet de leur tête leurs cheveux longs & noirs, qu'ils teignent quelquefois en blanc. Ils les coupent auſſi ſur le devant en forme de couronne.

L'inſouciance fait la baze de leur caractère & eſt une ſuite de leur genre de vie. N'ayant de nourriture que le gibier ou le poiſſon, la chaſſe & la pêche ſont leur unique occupation & néceſſitent une exiſtence ambulante & indéterminée. Quelques branchages entrelacés leur tiennent lieu de maiſons, ou plutôt d'abri contre le vent froid. Leurs mœurs ſont rudes comme le climat & le ſol, mais ſans férocité. Leur entrevue avec les différens Voyageurs n'a point eu de dénouement tragique. Ils ne montrent point de méfiance. Ils préſentent la main; ils tendent les bras aux Navigateurs, comme à des amis, leurs ſemblables. La plus grande intimité s'établit auſſi-tôt & comme d'elle-même. Ils ſont prévenans & très-communicatifs. Les Européens durent être bien étonnés de rencontrer chez le Patagon l'Hoſpitalité qu'ils exercent ſi mal entr'eux. Quand la pipe a paſſé de bouche en bouche, on peut ſe fier à eux : mais on eſt à la merci de leurs hoſtilités, pour peu qu'on leur porte ombrage. Ils ſentent trop nos avantages ſur eux pour nous rien paſſer.

Quoiqu'ils n'ayent ni cultes, ni codes, ils ſemblent cependant reconnoître un Chef. Un bonnet de plumes d'Autruche lui ſert de couronne; un tablier d'étoffe eſt toute ſa parure : mais il a une ſingulière prérogative; on l'exempte de toute eſpèce de beſogne. Heureuſe la Nation qui ne laiſſe rien à faire à ſon Roi! Ils n'obſervent de ſubordination marquée qu'envers les vieillards; les femmes ſont ſoumiſes aux

hommes. On trouve ces deux ſeules marques de déférence établies chez tous les peuples qui tiennent encore à la nature.

Le ſoleil (1) & la lune ſont les ſeuls objets dans la nature qui ayent inſpiré quelques ſentimens religieux aux Patagons, ainſi qu'à preſque tous les peuples ſauvages. Il ne faut point de métaphyſique ; on n'a beſoin que des yeux pour cela. A la nouvelle lune, les habitans de la Terre Magellanique s'aſſemblent, & précédés de leur Chef, qui fait pirouetter un cerceau garni de ſonnettes, ils ſemblent vouloir, par une Proceſſion circulaire autour de leurs caſes, imiter la révolution périodique de l'aſtre qui préſide à la nuit. A la vue des premiers Navigateurs, ils montrèrent le Ciel du doigt, & entonnèrent une Chanſon. Leur parler eſt aſſez doux, & vient du goſier ; mais ils ont un cri fort & qui approche du mugiſſement d'un taureau.

Les Patagons ne ſont point polygames ; on les dit jaloux ; ils ne ſont peut-être que méfians, & quelques Étrangers leur en ont donné ſujet. Une ſeule femme leur ſuffit. Quand elle touche au moment de devenir mère, toute le monde déſerte la maiſon & abandonne l'accouchée en travail aux ſeules reſſources de la nature. A peine délivrée, c'eſt la mère elle-même, portant ſon nouveau-né dans ſes bras, qui vient annoncer cet événement à la famille. On emmaillotte auſſitôt l'enfant dans une peau de mouton ; on aſſujettit ſes membres ſur une civière ſuſpendue. Cette précaution peut contribuer à la taille droite & bien priſe des Patagons, preſque tous beaux hommes. Outre cela, le nouveau-né, pendant les premiers mois, prend tous les matins un bain de rivière,

(1) Ils appellent le ſoleil *Chalipechemi*.

au fond de laquelle sa mère le plonge tout entier ; aussi pendant l'hyver, qui ne laisse pas que d'être âpre en Patagonie, les enfans tout nuds bravent la neige & la glace. La vieillesse y est presque toujours exempte de décrépitude.

Ils se nourrissent de la moële & de la chair demi-rôtie ou plutôt crue de guanaques, de vigognes & d'ânes sauvages ; ils sont sobres. On n'a pas encore pu les accoutumer à l'eau-de-vie ; ils font beaucoup de grimaces quand ils en boivent. On n'est pas venu non plus à bout d'en apprivoiser quelques-uns. En vain leur a-t-on présenté, pour les allécher, des miroirs, de la quincaillerie, des outils de fer ; si-tôt qu'ils virent des chaînes forgées avec ce métal, l'amour de la liberté leur fit tout abandonner ; ils s'enfuirent à toute jambe.

Ils n'ont pour armes que des flèches, qui leur servent aussi d'instrument de Chirurgie ; ils s'en piquent pour se faire saigner ; ils se l'enfoncent dans la gorge pour se purger, en vomissant. Leurs flèches ont près de dix-huit pouces, & leurs arcs trois pieds neuf pouces.

Le Cérémonial funéraire n'est ni long, ni dispendieux. Tout aussi-tôt que le malade est mort, on l'ensevelit dans une peau de cheval avec son arc, ses flèches & tout son petit mobilier ; on le porte loin de son habitation, dans une fosse creusée en rond, que tout de suite l'on comble. Le deuil consiste dans la solitude, qui ne fait que fortifier encore davantage, dans leur esprit, la crainte qu'ils ont des Revenans & des démons, qu'ils nomment *Setebos* & *Cheleule*. Ils les conjurent en frappant de grands coups sur les peaux de cheval qui tapissent l'intérieur de leurs huttes. D'autres Américains, voisins de ceux-ci, mais plus sauvages, enterrent leurs morts sous de grandes pierres longues, sur le sommet des écueils qui bordent la mer ; ils ornent ces tombeaux

de coquillages peints en rouge, eſpèces d'épitaphes Hiéroglyphiques. On a trouvé plus de deux cens ſépulchres de cette eſpèce ſur les côtes de la Terre de Feu.

Le Coſtume des Patagons eſt le même à-peu-près que celui des Indiens de la Rivière de la Plata ; c'eſt un ſimple *Bragué* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, dont quelques-uns d'entr'eux nouent l'extrêmité avec un fil de boyau. Par-deſſus, ils mettent un grand manteau de peaux de guanagues ou de ſourillos couſues enſemble par pièces (le poil toujours en-dedans) attaché autour du corps avec une ceinture ; il deſcend juſqu'aux talons, & ils laiſſent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules ; de ſorte que, malgré la rigueur du climat ; ils ſont nuds de la ceinture en haut. L'habitude nous familiariſe avec tout. Aſſez ſouvent cette caſaque de peau, d'une forme approchante des manteaux des Montagnards Ecoſſois, leur couvrent le dos & viennent ſe fermer ſur la poitrine, en laiſſant les épaules & les bras nuds. Pluſieurs portent ce que les Eſpagnols appellent *Puncho*, pièce d'étoffe quarrée, qui n'a d'ouverture que pour paſſer la tête. Le vêtement deſcend juſqu'au genou. Hommes & femmes ſont habillés à-peu-près de même. Les Patagones, preſque blanches & d'une figure agréable, ſont coquettes à leur manière & autant qu'elles en trouvent les moyens. Quand elles peuvent s'en procurer, elles portent des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, qu'elles attachent ſur deux longues treſſes de cheveux qui leur pendent ſur leurs épaules. Les Marins obtiennent tout d'une Patagone, en lui faiſant le cadeau d'une aulne de ruban rouge. Toutes les jeunes femmes ſe peignent les paupières en noir.

Ils ont des eſpèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes

par derrière, quelquefois enrichies autour du jarret d'un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur, & armées au talon d'une cheville de bois qui sert d'éperon. Les jeunes gens se font des colliers avec des grains de rassade jaunes & blancs & des grelots. Ils nouent avec une ficelle de coton leurs cheveux droits & presqu'aussi durs que des soyes de cochon.

Ces Américains font usage aussi d'une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & de brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied, par-devant, & qui, par derrière, passent sous le talon; le reste du pied est découvert. Qu'on se figure les guêtres de nos soldats & des gens de la campagne.

Leurs chevaux, petits & maigres, sont sellés & bridés à la manière des Habitans de la rivière de la Plata.

Fin des Mœurs & Coutumes des Patagons.

Espagnols de chily

BnF ARS

Indien

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES INDIENS,
HABITANT LES DÉSERTS DU CHILI.

LE Royaume de Chili occupe une étendue de plus de 500 lieues maritimes, dans l'Amérique Méridionale, depuis le Détroit de Magellan jusqu'aux frontières du Pérou. Un Incas de ce dernier Empire, en avoit fait la conquête, quand les Espagnols vinrent à leur tour, en 1550, soumettre & les vainqueurs & les vaincus. Mais le caractére belliqueux de ceux-ci étonna les Européens, qui s'attendoient à moins de résistence, & les alarme encore aujourd'hui.

Santiago, fondée en 1541, est la Capitalede tout le Chili. Les Espagnols forment la moitié de ses Habitans, & s'y distinguent par le luxe de leur Costume. Les Hommes portent des *ponchos* au lieu de cape. Ces ponchos ressemblent à une couverture de lit, de deux à trois aulnes de long sur deux de large. On ne leur fait d'autre façon qu'une ouverture au milieu, pour passer la tête. Quand on s'habille, on met la tête dans ce trou, & on se trouve vêtu en un clin-d'œil. Le poncho pend des deux côtés par devant & par derrière.

On le porte à pied & à cheval : les pauvres gens & ceux de la campagne, appellés dans le pays *Guases*, ne le quittent que pour se coucher. Le poncho ne les empêche pas de travailler. Ils ne font que le retrousser par les deux côtés sur le dos; moyennant quoi, ils ont les bras libres, ainsi que le reste du corps. Ce vêtement est à la mode pour toutes sortes de personnes, sans distinction de sexe ni de rang.

On ne soupçonneroit pas qu'un habillement si simple pût faire discerner le sexe & le rang des individus; c'est pourtant ce qui arrive : selon l'ouvrage qui en fait l'accessoire, il est plus ou moins cher. Il y en a de tout prix, depuis cinq piastres jusqu'à 150 & 200. Cette différence vient du plus ou moins de finesse de l'étoffe & des bordures dont il est relevé. Le fond du poncho est bleu; mais les bordures sont rouges ou blanches; quelquefois le fond est blanc & les bordures bleues, mêlées de rouge. Au reste, l'étoffe est de laine, fabriquée par les Indiens, ou du moins par leurs Femmes.

Ces Hommes, les plus courageux de toute cette partie du Nouveau Monde, s'occupent bien plus essentiellement. Les Rois d'Espagne n'ont pas été plus heureux que les Incas du Pérou, à l'égard de cette Peuplade indomptable & inaccessible dans les déserts où elle se refugie, après avoir porté la désolation parmi les Bourgades Européennes. Les successeurs du fier Pizarre se sont vus plus d'une fois obligés de mendier la paix à ces barbares, à peine vêtus & pauvres, mais indé-

pendans, & foulant d'un pied dédaigneux les mines d'or dont leur pays abonde. Pour s'assûrer mieux de leur liberté, ils ne souffrent pas même de *Caciques* pour Chefs. Tout ce qui ressemble à un Maître, les révolte. Conseillés par la Nature, ils ne reconnoissent que l'autorité du plus ancien de chaque famille. Selon eux, on ne doit obéir (1) qu'à son père, on ne peut commander qu'à ses enfans. Toute autre subordination leur semble désavouée par le bon sens & contraire à l'ordre des choses.

Il est fâcheux d'apprendre que leurs propres enfans leur servent d'objet d échange dans le Commerce établi entr'eux & les Espagnols, en temps de paix. Il est vrai que les acquéreurs sont peut-être plus coupables que les vendeurs. Les Européens policés sont au mins les complices de ce trafic honteux & révoltant, puisqu'ils le provoquent & l'entretiennent, en faisant briller aux yeux de ces Sauvages, quantité de petits ustensiles propres à tenter la curiosité de l'ignorance.

Quoi qu'il en soit, cette Traite a lieu avec une Loyauté qui nous étonne, parce qu'elle est devenue aussi rare & aussi difficile parmi nous, qu'elle paroît toute simple chez les Indiens.

(1) Cette forme naturelle de Gouvernement se retrouve chez presque toutes les Nations, à leur berceau. C'est, dit-on, l'enfance de la Politique......... Quand donc la Politique tombera-t-elle en enfance?

Jadis les (1) *Guases*, chargés spécialement de ces marchés, les faisoient précéder par un présent de quelques flacons de vins. Les Indiens friands de toute liqueur spiritueuse, perdoient un peu de leur sang-froid; & alors, on tiroit un assez bon parti d'eux. Mais aussi, les rusés Négociateurs & leurs compatriotes devenoient quelquefois les victimes de leur propre manège. Echauffés par le vin, les Sauvages se rappelloient leurs anciens ressentimens, oublioient la trève, & se permettoient les hostilités les plus graves. Il n'en falloit pas davantage pour allumer une guerre générale; la flèche trempée dans le sang Espagnol, couroit de Village en Village, avec une rapidité qui ne donnoit pas le temps à l'Ennemi de se mettre en garde.

On n'a pas d'exemple qu'une résolution secrette ait été divulguée avant le temps. Les Femmes le disputent aux Hommes pour la discrétion; & les traîtres à la Patrie, si communs chez les Nations policées, sont encore à trouver parmi eux. La Peuplade convoquée élit un Général; ou plutôt, tous les yeux tombent d'eux-mêmes & en même temps sur celui d'entr'eux qui s'est le plus distingué dans la dernière expédition. Il est proclamé aussitôt, & l'Armée se met en campagne. Ils n'épargnent dans leurs courses rapides, que les Femmes blanches, qu'ils emmènent chez eux pour vivre avec elles. On dit que plusieurs de ces captives

(1) On appelle ainsi les Espagnols du commun, établis au Chili.

ſe réſignent ſans beaucoup de peine, à la Loi du plus fort, & ſe trouvent à même de faire des rapprochemens qui ne tournent pas toujours à l'avantage de eurs premiers Maris.

La Guerre & quelque peu de Commerce, voilà à-peu près toutes leurs occupations. Ils conſument leurs loiſirs à ſe viſiter, à ſe divertir, ou à parlementer avec leurs voiſins. Quelques-uns, en temps de paix, paſſent chez les Eſpagnols, & s'y louent pour un an ou pour ſix mois. On les emploie à différens travaux. Le temps expiré, ils convertiſſent leur ſalaire en quelques petits objets de quincaillerie, qu'ils rapportent chez eux; ce qui leur donne un certain relief.

Quant à la Religion, c'eſt le moindre de leurs ſoucis. Le préſent ſeul les occupe. Ils ne ſont pas plus jaloux de ſçavoir d'où ils viennent que d'apprendre où ils iront. Les cauſes finales n'excitent pas plus leur curioſité, que leurs origines. Ils exiſtent; cela leur ſuffit. Le comment ni le pourquoi ne s'eſt jamais préſenté à leur cerveau. Ils ſouffrent parmi eux des Miſſionnaires, parce que ceux-ci, pour les allecher, leur font de petits cadeaux. Quelques-uns ſe laiſſent baptiſer. Mais au premier cri de Guerre, ils abandonnent ou détruiſent ces petits établiſſemens commencés non ſans peine, & vont rejoindre leurs compatriotes dans le déſert d'Atacamo. On effacera difficilement de leur eſprit, la prévention contre tout ce qui leur eſt propoſé de la part des Eſpagnols. La converſion au Chriſtianiſme leur ſemble le premier dégré de la ſervitude dont on

ſe propoſe de leur faire ſubir le joug. C'eſt auſſi ce qui les a détournés juſqu'à ce jour, de vivre réunis en petites ſociétés ſédentaires, qu'ils regardent comme autant de pièges tendus pour les dompter.

Tous ces Peuples, tant Hommes que Femmes, portent des ponchos & des manteaux d'étoffes de laine; mais cet habillement eſt fort court, & n'a que bien préciſément la longueur qu'il faut pour couvrir ce qu'on eſt convenu de cacher. C'eſt bien pis chez les Indiens plus reculés des établiſſemens Eſpagnols qui habitent au Sud de *Valdiva*; & chez les *Chonos*, autre Nation Indienne de la Terre-Ferme, voiſine du Chiloé; tout ces gens-là ne portent aucune eſpèce de vêtement. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel & les autres qui habitent le long du *Biobio*, ſont accoutumés d'aller à cheval. Leurs armes ſont des lances fort longues, dont ils ſe ſervent avec adreſſe. Ils font uſage auſſi d'une ſorte de javelot.

Voici quelques termes de l'Idiome qui a cours dans les déſerts du Chili.

Cholitos. . . *Jeunes Filles ou jeunes Garçons que leur Père troque pour de la quincaillerie.*
Raſpaduras. . . *Gâteaux de ſucre.*
Toqui . . . *Général d'Armée.*
Chicha . . . *Eſpèce de Cidre fait avec des Pommes*
Reſcatar . . . *Traité, trafic, échange.*
Ponchos. . . *Manteaux.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens qui habitent les Déſerts du Chili.

Femme de lima

BnF ARS

DESCRIPTION
DU COSTUME
DES HABITANS DE (a) LIMA,
CAPITALE DU PÉROU.

Les vêtemens que les Hommes portent à Lima, ne sont pas fort différens de ceux en usage dans toute l'Espagne, & la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étoffes sont communes. Qui peut les acheter, a le droit de les porter. Il n'est pas étonnant de voir un mulâtre qui exerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, pendant qu'une personne de la première distinction, n'en trouve pas de plus belle pour se distinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe. C'est ce qui fait que les étoffes apportées par les Gallions & les Vaisseaux de Regître sont bientôt débitées, quoique bien au-dessus du prix qu'elles ont en Europe. On se pique même d'avoir les plus belles, & on

(a) Lima, autrement la Ville des Rois, fut fondée par François Pizarre, le jour des Rois, de l'année 1535. Le véritable nom de cette Cité Américaine, est Rimac, mot Indien qui signifie celui qui parle; parce qu'une Idole Péruvienne arrosée de sang humain en cet endroit, avoit, dit-on, le don de répondre aux [illegible] d'un Inca.

DESCRIPTION
DU COSTUME
DES HABITANS DE (1) LIMA, CAPITALE DU PÉROU.

LES vêtemens que les Hommes portent à Lima, ne sont pas fort différens de ceux en usage dans toute l'Espagne, & la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étoffes sont communes. Qui peut les acheter, a le droit de les porter. Il n'est pas étonnant de voir un mulâtre qui excerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, pendant qu'une personne de la première distinction, n'en trouve pas de plus belle pour se distinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe. C'est ce qui fait que les étoffes apportées par les Gaillions & les Vaisseaux de Regitre sont bientôt débitées, quoique bien au-dessus du prix qu'elles ont en Europe. On se pique même d'avoir les plus belles, & on

(1) Lima, autrement la Ville des Rois, fut fondée par François Pizarre, le jour des Rois, de l'année 1535. Le véritable nom de cette Cité Américaine, est *Rimac*, mot Indien qui ngnifie *celui qui parle;* parce qu'une Idole Péruvienne arrosée de sang humaiu en cet droit, s'avisa, dit-on, de répondre un jour aux ferventes prières d'un Incas.

les porte avec oſtentation, ſans même en prendre le ſoin que ſemble exiger leur cherté. Mais à cet égard, les Femmes l'emportent de beaucoup ſur les Hommes, à Lima, comme ailleurs.

Elles apportent beaucoup d'attention & de goût dans le choix des dentelles dont elles chargent leurs ajuſtemens. C'eſt une émulation générale non ſeulement parmi les Dames de qualité, mais encore parmi toutes les autres Femmes, excepté pourtant les Négreſſes, qui ſont celles du plus bas étage. Les dentelles ſont couſues à la toile ſi près l'une de l'autre, qu'on ne voit qu'une partie du fond. Au reſte, il faut que ces dentelles ſoient des plus fines. Le Brabant a long-temps profité de cette manie en vogue à Lima.

Le Coſtume de Lima diffère de beaucoup de celui des Capitales de l'Europe : & il n'y a que l'uſage conſacré dans le pays, qui puiſſe le rendre ſupportable. Au premier abord il choque les Eſpagnols qui le trouvent peu décent. Cet habillement ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe (1) de toile que nous appellons en Europe, jupe blanche ou jupe de deſſous. Enſuite une jupe ouverte, & un pourpoint blanc en été, & d'étoffe en hiver. Quelques-unes, en petit nombre, ajoutent à cela une eſpèce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'eſt point ſerré. Ce jupon attaché ſur les hanches, ne deſcend pas juſqu'au milieu des mollets; de là juſqu'à un peu au-deſſus de la cheville, pend la

(1) On la diſtingue ſous le nom de *Fuſtan*.

dentelle fine, à travers de laquelle on voit le bout des jarretières, bordé d'or ou d'argent, & quelquefois enrichi de perles. Le jupon eſt de velours ou d'une riche étoffe : on le garnit encore de dentelles, de franges ou de rubans. Les manches de la chemiſe ont une aulne & demie de long & deux de large. Elles ſont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies & attachées diverſement enſemble.

Par-deſſus la chemiſe, elles mettent le pourpoint dont les manches fort amples forment une figure circulaire. Elles ſont de dentelles, avec des bandes de batiſte on de linon très-fin entre deux. La chemiſe eſt arrêtée ſur les épaules (1) par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corſet. Enſuite, elles retrouſſent les manches rondes du pourpoint ſur les épaules, & font de même de celles de la chemiſe qui reſtent ſur celles-la ; & les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manches forment comme quatre aîles qui deſcendent juſqu'à la ceinture.

Celles qui portent la mante s'en ceignent le corps, ſans ceſſer pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En été elles s'affublent d'un voile ou pagne aſſez ſemblable à la chemiſe & au corps du pourpoint ; il eſt de batiſte ou de linon très-fin, garni de dentelles ; les unes en l'air, (comme elles diſent), c'eſt-à-dire, attachées par un côté ſeulement, & les autres rangées

(2) Le Coſtume de nos Cauchoiſes que nous trouvons ſi ridicule à Paris, l'eſt encore moins que celui de Lima.

alternativement avec les bandes de toile : en hiver dans leurs maisons, elles s'enveloppent d'un morceau (1) de *bayete* ou de *flanelle*, sans façon ; mais quand elles sortent dans tous leurs atours, cette pièce est garnie, ainsi que le jupon. Quelques-unes le bordent de franges, d'autres de passemens de velours noir, à peu-près d'un tiers de large ; dessus le jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas le bord de celui-ci. D'après cela, on peut juger combien doit couter un habillement où l'on employe plus de matière pour les garnitures, que pour le fond ; & il ne paroîtra pas étrange que la chemise d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choses dont les Femmes (2) de Lima (& ailleurs encore) se piquent le plus, c'est d'avoir le pied petit : la façon des souliers est toute plate. Il n'y a presque pas de semelle, ou plutôt, il n'y en a point du tout. Une pièce de maroquin sert d'empeigne & de semelle en même temps. Ils ont la pointe aussi large & aussi ronde que le talon, de sorte qu'ils ont la figure du chiffre 8 allongé. Cette forme de chaussure n'est pas commode ; mais le pied reste plus régulier. Elles les serrent avec des boucles de diamans ou d'autres pierres,

(1) On nomme ce morceau de flanelle *Rebos*.

(2) Les Beautés Grecques & Romaines ne mettoient point là leurs Prétentions. Elles avoient le bon esprit de s'en rapporter à la Nature, & se gardoient bien de la plier à leurs modes.

selon

ſelon les facultés de chacune ; mais plutôt pour l'ornement que par néceſſité : car ces ſouliers ſont faits de façon qu'ils n'ont pas beſoin de boucles pour reſter fermes au pied, étant tout-à-fait (1) plats, & les boucles n'empêchant pas qu'on ne puiſſe les ôter aiſément. Ce n'eſt pas leur coutume de les orner de perles ; & il eſt difficile d'en deviner la raiſon, vu qu'elles en mettent à tous leurs ajuſtemens, & qu'elles regardent les perles comme choſe fort ordinaire.

Elles portent ordinairement des bas de ſoie & fort déliés, pour que la jambe paroiſſe d'autant mieux faite. Quelquefois ces bas ſont de couleur, avec des coins brodés.

Elles relèvent leurs cheveux généralement noirs, épais & longs, & les attachent à la partie poſtérieure de la tête, en ſix treſſes, qui en occupent toute la largeur, & dans leſquelles elles paſſent (2) une aiguille d'or un peu courbe. La partie des treſſes qui n'eſt point attachée à la tête, retombe ſur les épaules, figurant un cercle applati. Au devant & au derrière de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des

(1) Il faut eſpérer que la mode, ſi ce n'eſt la raiſon, fera proſcrire un jour en France, ces talons incommodes que nos Dames s'obſtinent encore à conſerver à leurs chauſſures, & qui rendent leur marche ſi pénible, ſi gauche & ſujette à tant d'accidens

(2) Cette aiguille d'or ſe nomme *Polizon*.

cheveux de devant, elles font de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles ; & sur chaque tempe, elles placent une mouche de ruban noir; ce qui ne leur sied pas mal.

Outre les bagues d'or, les anneaux de diamans, les bracelets de perle, elles portent au-dessous du sein, un affiquet rond & fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps ; il est enrichi de pierreries.

Tous ces divers atours peuvent monter à la valeur de 30 à 40 mille écus.

Leur Costume journalier consiste en un voile de taffetas noir, une longue jupe, ou bien une jupe ronde & une cape. Ces deux habillemens sont brodés d'or, d'argent ou de soie, sur un fond de toile qui ne répond guère à ces ornemens.

Elles aiment beaucoup les odeurs, & portent toujours de l'ambre sur elles. Elles en mettent derrière les oreilles, dans leurs robes & les accessoires.

Il y a à Lima une mode si enracinée & si générale, qu'elle est commune à toutes les Femmes sans distinction: c'est qu'elles ont sans cesse à la bouche un petit rouleau (1) de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppé dans du fil de lin fort blanc, qu'elles défont à mesure qu'elles usent le tabac. Ce rouleau de tabac, qui a quelquefois jusqu'à quatre pouces & demi de circonférence, se tient par un bout

(1) On appelle cela un *Limpion*.

entre les lèvres ; après l'avoir un peu mâché, on s'en frotte les dents pour les maintenir belles & propres. Qu'une Femme bien parée doit avoir bon air, avec ce bout de tabac à la bouche !

Tout cet article est extrait des Voyages de Dom Ant. de Ulloa, T. 1, *in-4°.*

Fin de la Description du Costume des Habitans de Lima, Capitale du Pérou.

entre les [illegible], on s'en frotte les dents pour les maintenir belle & propres. Chaque femme bien parée doit avoir bon air, avec ce [illegible] de tabac à la bouche.

Tout cet article est extrait des Voyages de Dom Ant. de Ulloa, T. 1, in-4°.

Suite de l'Explication du Costume des Habitans de Lima, Capitale du Perou.

Paisanne Déquito

BnF ARS

Paisan Déquito

BnF ARS

Indienne de quito

BnF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES INDIENS DE QUITO,
PROVINCE DU PÉROU.

La Province de Quito, limitrophe de Santa-fé de Bogota, & qui confine à l'Orient, au fleuve des Amazones, étoit une conquête des Incas du Pérou. L'Empire souffroit les maux de l'Anarchie, lorsque François (1) Pizarre parut dans cette contrée. Il chargea l'un de ses Lieutenans de s'emparer de ce Royaume; & les Espagnols s'y virent établis, dans la Capitale rebâtie par eux, l'an 1534. Cette Province a 200 lieues du Nord au Sud; & sa longueur d'Orient en Occident est de 600 lieues. Mais ce vaste espace n'est plus également peuplé; & les Habitans n'en sont pas tous connus de leurs nouveaux Maîtres. Il en est encore d'assez barbares, d'assez stupides pour préférer leur existence sauvage, aux lumières & aux promesses qu'on donne à leurs frères dont on a opéré la conversion.

Les Auteurs Espagnols, qui écrivent sur ces Indiens,

(1) Gonsale Pizarre, l'un de ses frères, fut établi par lui Gouverneur de Quito.

ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux Arts & même à la Politique, & le caractère d'imbecillité de la Nation conquise. La conduite de Pizarre & de ses successeurs, pourroit donner la solution de cette difficulté.

Un peuple, né pacifique & de Mœurs simples, qui depuis plusieurs siècles regardoit ses Rois comme ses Dieux, & dont le Soleil étoit la principale divinité, voit un jour sortir du sein de la Mer, une foule d'individus, armés du tonnerre, Affamés d'or, ivres de sang, ces Etrangers audacieux commencent par mettre la main sur la personne du Souverain, & le font descendre du Trône pour en piller les immenses richesses. La Nation est traitée en conséquence : le fer & la flamme brillent de toutes parts ; les chaînes & les fouets retentissent en tous les lieux. Le plus dur esclavage est la Loi qu'on impose, & le joug pèse sur toutes les têtes indistinctement. Tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui s'en virent les victimes, durent regarder cette révolution comme un coup du Ciel, comme un châtiment auquel il falloit se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs, le bon, le sage Huayna-Capac, le 12^e^. Incas régnant, avoit annoncé l'accomplissement d'une prédiction de Viracocha, & avoit ordonné à sa mort, pour ne point attirer de plus grands malheurs en méprisant cet Oracle, d'obéir aveuglement à l'Etranger vainqueur.

Muet d'étonnement & de crainte, on tendit les mains.

mains. Une ſtupeur profonde frappa tous les eſprits. L'ame douce de ces Peuples, flétrie par cet évènement, ſe comprima en elle-même, & sembla ne plus préſider aux fonctions du corps. Ces Indiens devinrent, pour ainſi dire, des machines, à l'épreuve même de la violence dont on uſa envers eux. Les rudes ſervices qu'on en exigea, les durs travaux auxquels on les condamna, ils s'acquittèrent de tout, avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de ſenſibilité & des lueurs de raiſon; & ce triſte état étoit encore ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, ſous la verge d'un Vainqueur inſolent & dédaigneux, avide & cruel.

Cependant pluſieurs Chefs, parmi les Habitans du Royaume de Quito, doutant qu'ils fuſſent nés pour la ſervitude, n'ayant juſqu'alors accordé que de l'obéiſſance, prirent les armes, & arrêtèrent un inſtant le Vainqueur dans ſa marche triomphale. Mais le ſuccès ne répondit pas à la juſtice de la cauſe. L'impulſion étoit donnée.... Ils furent vaincus, & allèrent rejoindre quelques-uns de leurs compatriotes, refugiés dans les deux *Cordilleres des Andes.* C'eſt dans ces lieux eſcarpés qu'il faudroit voyager & ſéjourner, pour prendre connoiſſance du véritable caractère de la Nation Péruvienne de la Province de Quito. Mais les Miſſionnaires n'ont pas encore pénétré juſque là, & n'en ſont guère tentés; ils n'y trouveroient pas des Néophites *doux* & faciles.

Don Antoine de Ulloa, Voyageur Eſpagnol, &

membre des trois premières Académies de l'Europe, Londres, Berlin & Paris, prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas toujours la prérogative de l'instinct » naturel ; & d'un autre côté, selon lui, il n'y a pas » de gens qui ayent plus de compréhension ni de malice » plus réfléchie ».

Ce portrait n'est-il pas un peu chargé & contradictoire? On leur reproche de ne pas penser à l'avenir. Hélas! le présent ne leur est pas assez agréable pour chercher à le prolonger. La perspective d'un autre Monde, où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci, ne doit pas avoir beaucoup d'attraits pour eux.

S'ils ne se montrent pas empressés à fêter les jours sanctifiés, ce n'est point en les fustigeant, qu'on leur fera aimer les exercices pieux. Ils s'en acquitteroient plus volontiers, si toutes les solemnités ressembloient à la Fête-Dieu, dans la Ville de Quito. Le Curé de chaque Paroisse choisit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danses, la Procession du S. Sacrement. Un mois avant le jour chomé, on les prépare par des répétitions sans nombre, au son du tambourin & de la flûte. On ne rencontre dans tous les environs, que des Indiens grotesquement habillés, & s'exerçant à pirouetter ; car c'est à quoi se réduisent ces danses. Pour y figurer, ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet, avec une camisole & un jupon plus ou moins riche : sur leurs bas, ils mettent des bottines & brodequins piqués, garnis

d'un bon nombre de grelots fort gros ; ils se couvrent la tête & le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Croiroit-on que ces Coriphées sont là pour figurer les Anges ? Au reste, s'ils n'en ont pas les graces, ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle, ils le remplissent avec tant de zèle, que loin d'être choqué du ridicule de cette caricature, on admire combien il est aisé de mener les Hommes dans les meilleures voies, en étudiant leurs goûts innocens, & en s'y prêtant... Les Missionnaires du Paraguai avoient suivi cette méthode, & s'en étoient bien trouvés....

L'Indien de Quito sort de ce Monde avec la même indifférence qu'il y reste. Il semble que s'il avoit le choix de la vie ou de la mort, il s'en remettroit au hazard pour décider. Une fois expiré, il ne dansera plus à la Fête-Dieu ; il ne s'enivrera plus avec la *Chicha* (1) ; mais aussi, il ne servira plus l'Etranger, & ne tendra plus le dos au fouet d'un Maître.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trepas de leurs parens & amis, ainsi que d'autres peines attachées à leur existence précaire. La seule ressource des infortunés est de perdre la raison. La raison n'est bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle servir à ceux qui souffrent, & qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux, que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils sont sensibles pourtant, &

(1) Boisson fermentée, sorte de Biere de maïs, mâchée par de vieilles Femmes.

des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux ; mais elles tariſſent de même. La première meſure de *Chicha* vuidée en l'honneur du défunt, change l'expreſſion de leur douleur ; placés ſur le ſeuil de leurs habitations, ils appellent le paſſant, & l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vuidé de brocs, mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que Tel ou Tel, (ſe diſent-ils) ; car jamais on n'a tant bu qu'à ſon enterrement.

Au reſte, l'ivreſſe eſt le ſeul excès qu'ils ſe permettent. Le jeu & la bonne-chair ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée ſous leurs toits. Ils ſont très-attachés à leur animaux domeſtiques, ſur-tout à leurs chiens, qui en effet, ſont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce ſujet une remarque curieuſe faite par Ulloa.

Les chiens élevés par les Eſpagnols ou par des (1) Metifs ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette Nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particulièrement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols.

(1) *Métiſs* ou *Métices*, individus iſſus d'Eſpagnols &

Le Mariage chez les Indiens de Quito devroit être un nœud plus difficile à rompre que par-tout ailleurs, puisqu'ils sont dans l'usage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux Conjoints pendant plusieurs mois. Peu de liens resistent à cette épreuve. Mais la Fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti ; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une Femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Peut-être que la paresse native des Indiens influe pour quelque chose sur cette manière de voir. L'Hymenée, moins ardent que l'Amour, cède volontiers à celui-ci, l'honneur des prémices qui ne sont pas toujours des roses sans épines. Il résulte delà, peu de délicatesse dans les liaisons du cœur, & aussi, peu de tracasseries dans l'intérieur des ménages. Le despotisme marital y est absolument inconnu. On se prend, on se quitte, ou l'on se cède à l'amiable. La Femme délaissée va se jetter dans les bras de l'Epoux trompé, & personne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population souffre un peu de ces unions vagues; mais il y aura toujours assez d'esclaves. La Nature, en disant aux Hommes : *croissez & multipliez !* les supposoit tous libres, heureux & bons.

Les Indiens ont la peau rougeâtre & d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi nuds, ils sont contents, comme le Roi le plus somptueux dans ses habillemens : & non seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs

yeux ; mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent, quelque court qu'il soit. Ce sont les Femmes qui filent & qui font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois & à y faire passer la trame. De sorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent jusqu'à deux ans ou même davantage.

Les Habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Espagne ; les Hommes moins encore que les Femmes. Ceux-là portent sous la cape, une casaque sans plis, qui leur descend jusqu'aux genoux, les manches sans paremens, ouvertes par les côtés ; sur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près, les gens de qualité sont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de soie.

L'habillement des Métifs est tout bleu, & de drap du pays ; & quoique les Espagnols de bas étage tâchent de se distinguer de ces gens-là, soit par la couleur, soit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard, entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement singulier à force d'être chétif & pauvre, c'est celui des Indiens ; car premièrement,

ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une manière de chausse ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon qui va le long de la jambe, est ouverte & garnie tout-autour d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plûpart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une chemisette de coton, tissue pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté; le premier sert à passer la tête, & les autres deux à passer les bras, qui restent nuds; le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par-dessus, ils portent une espèce de manteau de serge, au milieu duquel est un trou pour passer la tête, sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays: & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou acrouptonnés sur une ou plusieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire; jamais ils ne se couvrent les jambes & ne portent de souliers; & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les Barbiers & ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une den-

telle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une espèce de fraise, en se rabattant sur la chemisette noire, tant devant l'estomach que sur les épaules : ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent, mais ils ne mettent point de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Espagnole, que plusieurs font faire de fin drap & galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des Dames consiste en une juppe, telle qu'on en porte à Quayaquil (1). Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, quelquefois un pourpoint orné de dentelles & sans agraphe, avec une manteline de bayete qui leur ferme tout le haut du corps, & qui consiste en une aulne & demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent sans autre façon, & telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement, & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux entrelacés dont elles forment une espèce de bourrelet, croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon; ensuite, elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elle nouent près de la tempe du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans & de fleurs qui produisent un fort joli effet. Quelquefois, pour aller à l'Eglise, elles prennent la mante & une jupe ronde; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

(1) La seconde des Villes bâties au Pérou par les Espagnols, vers l'an 1533.

Les

Les Femmes métives ne ſont diſtinguées des autres d'une caſte plus riche & plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les Naturelles du pays ou Indiennes ont deux ſortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des Hommes. Les jeunes ſont vêtues d'une eſpèce de jupes fort courtes & d'une manteline, tout de bayete du pays. D'autres ont, pour toute parure, un ſac de la même forme & de la même étoffe que les chemiſettes des Indiens; elles les arrêtent ſur l'épaule avec une groſſe épingle. Par-deſſus le ſac qui deſcend juſqu'aux jambes, elles ſe paſſent une ceinture autour du corps; & au lieu de manteline, elles portent ſur le col un lambeau de la même étoffe & noir.

Les Caciqueſſes, c'eſt-à-dire, les Femmes de Cacique ou principaux Indiens revêtus de quelqu'autorité, tels que les Alcaldes, Mayores, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur coſtume. Leur jupon de bayete eſt garni de rubans tout autour. Par-deſſus, elles portent une robe noire qui leur deſcend depuis le chignon juſqu'en bas. Elle eſt ouverte par un côté, pliſſée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-deſſus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croiſe pas. Elles ſe couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en ſervent pour ornemens & auſſi contre le Soleil; mais ce qui les diſtingue le plus, c'eſt qu'elles portent des ſouliers. Cet habillement, ainſi que celui des autres Indiens & Indiennes, eſt le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de

leurs Incas. Celui-là étoit particulier aux gens de distinction, & celui-ci étoit propre aux personnes du commun. Les Caciques ne sont pas habillés aujourd'hui autrement que les Métifs ; ils portent la cape, le chapeau & des souliers. C'est là leurs seules marques distinctives. Le Costume est tout ce qui leur reste de leur gloire passée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux ; ils ne les coupent jamais ; ils aiment à les laisser flottans, sans jamais les assujettir, pas même pendant leur sommeil.

Les Femmes enveloppent leurs cheveux dans un ruban, rejettant sur le front ceux qu'elles ont depuis le millieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des sourcils depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ils tiennent beaucoup à leurs (1) cheveux. Et la plus grande peine afflictive qu'un Maître puisse infliger à ses esclaves est de les faire raser.

Pour se distinguer des Indiens, les Métifs se coupent tout-à-fait les cheveux : les Femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En général, les Indiens qui ne sont pas nés dans quelques Villes ou grandes Bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie & répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste domina-

(1) Presque tous les Peuples ont pensé de même ; nos Ancêtres sur-tout, & aujourd'hui encore, les Russes. Les révolutions de cette partie essentielle du Costume, ne seroient point indignes de l'examen du sage.

tion ; c'eſt delà que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga*. Voici quelques mots de cet Idiome, pour en donner une idée :

Extrait du Vocabulaire Péruvien.

Quichua . . . . *Nom de cet Idiome.*
Quipos. . . . . *Nœuds de cordelettes qui tenoient lieu d'écriture.*
Inti . . . . . . *Soleil.*
Incas. . . . . . *Fils du Soleil.*
Pacha . . . . . *Le Monde.*
Hanan-Pacha . . *Le Ciel.*
Cama . . . . . . *Ame.*
Runa. . . . . . *Homme.*
Mama . . . . . *Mère.*
Chinas . . . . *Servante.*
Capiſayo . . . . *Manteau de ſerge.*
Faldellin . . . . *Jupe.*
Jabon . . . . . *Pourpoint.*
Baſquigne. . . . . *Jupe ronde.*
Balaca . . . . *Ruban de tête.*
Anaco. . . . . . *Habit en forme de ſac.*
Tupu. . . . . . *Grand poinçon d'argent, agraſe.*
Topo. . . . . . *Groſſe épingle.*
Acſo. . . . . . *Robe noire.*
Colla. . . . . . *Linge blanc, voile, coëffure.*
Fandangos. . . . *Danſe laſcive.*
Maté. . . . . . *Boiſſon ou infuſion de l'herbe du Paraguai.*

Calabacito. . . . *Eſpèce de Thëiere.*
Yanga . . . . . *Sans mauvaiſe intention.*
Raſpadoras . . . *Petits pains.*
Poſa. . . . . . *Cent.*
Amannarſe . . . *Faire ſon apprentiſage.*
Chacaras . . . . *Terrein défriché.*
Hacienda . . . . *Métairie.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens de Quito.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme Caraibe de Surinam.

BnF
AFS

Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Caraïbe de Surinam.

SHF ARS

MŒURS
ET COUTUMES
DES CARAÏBES
DE SURINAM.

LA Colonie hollandoiſe de Surinam, qui occupe les bords de la rivière de ce nom, fait partie de la Guiane, étendue de pays compriſe entre les embouchures du fleuve des Amazones & de celui de l'Orinoque, ſur les Côtes de l'Amérique méridionale. L'heureux Veſpuce, au nom de l'Eſpagne, y aborda le premier l'an 1499, & paſſa outre. Un ſiècle après les Anglois y tentèrent un établiſſement; puis, les François. Depuis 1676, ce continent, défriché d'abord par quelques habitans courageux de la Zéelande, proſpère & fleurit, graces aux peines & aux ſoins des Etats généraux de la Hollande, habile à fonder des Colonies & à les conſerver. Il en coûta cher aux Fondateurs. Les premiers poſſeſſeurs du pays ne ſe laiſſèrent point dépouiller, ſans défendre opiniâtrement leur droit de propriété. Il fallut toute la patience, toute la prudence batave pour concilier tant d'intérêts oppoſés. Encore aujourd'hui ce n'eſt qu'avec

les plus grands ménagemens qu'on peut ſe maintenir au milieu des naturels du pays, plus jaloux encore de leur indépendance que de tout le reſte. Loin de ſouffrir des maîtres étrangers, ils n'en reconnoiſſent même point entre eux, & ne compoſent que des communautés libres où ils ne s'engagent qu'autant qu'ils le veulent bien. Ils vivent ſéparés en bourgades compoſées chacune d'un certain nombre de familles réunies ſous l'œil d'un Chef. Ce *Grandman* (c'eſt ainſi qu'ils l'appellent dans leur idiôme) eſt plutôt un Capitaine ſous les ordres duquel ils marchent à l'ennemi. L'expédition finie, il conſerve ſon grade, mais il n'a plus d'occaſion de l'exercer. Chaque père de famille préſide à l'intérieur de ſa maiſon, & ses enfans ne ſavent obéir qu'à lui. Cette forme de gouvernement, la plus naturelle de toutes, ſeroit auſſi la plus douce, ſi les Caraïbes y tenoient par raiſon autant que par inſtinct. Mais l'ignorance barbare dans laquelle ils végètent, les empêche de tirer parti d'une ſituation ſi convenable à l'homme. Heureux, s'ils ſavoient combien ils peuvent l'être ! D'un autre côté, ſi nous leur voulons du bien, devons-nous leur ſouhaiter plus de lumières : quel uſage en avons-nous fait? Plus éclairés, en ſommes-nous devenus meilleurs? Plus avancés que nous, les Caraïbes, s'ils n'ont pas ſu trouver le bonheur, ont gardé du moins leur liberté. Toujours errans dans les bois ou ſur le rivage de la mer, leurs demeures ſont ambulantes comme eux. La conſtruction de leurs maiſons, qu'ils nomment *carbets*, ne demande pas beaucoup de

matériaux, de temps, ni de main-d'œuvre. Qu'on se représente quelques chevrons posés sur des fourches enfoncées en terre, & revêtus de feuillages ou de roseaux serrés les uns contre les autres. Autour de leurs habitations, ils plantent quelque peu de manioc, de la cassave & du maïs, pour leur entretien journalier. Ils se nourrissent principalement de chasse & de pêche; ils sont si adroits, qu'à ce dernier exercice, ils se servent aussi souvent & plus fructueusement de la flèche que de la ligne. Leurs provisions faites, ils viennent se coucher mollement au fond de leurs hamacs tendus près du feu, pour peu qu'il fasse froid, & laissent à leurs femmes le soin du reste. Chargées de la cuisine, ce n'est pas là leur besogne la plus difficile. Elle consiste à boucanner ou à rôtir la chair du gibier & du poisson. Souvent aussi ils mangent leurs viandes tout simplement bouillies à l'eau, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel & beaucoup de poivre ou de piment. Ils abandonnent sagement aux Européens l'usage des épiceries, dont le pays abonde. Ils boivent plus qu'ils ne mangent. Un de leurs grands plaisirs est de s'enivrer à plusieurs reprises, avec une liqueur factice composée du jus fermenté de leurs patates & autres fruits aigris à dessein. Cette boisson, fort agréable d'ailleurs, est assez forte pour porter des fumées au cerveau de ceux qui en prennent outre mesure. Elle s'apprête dans des pots de terre grasse, mêlangée de cendre, que les femmes pétrissent & font cuire au four. Elles savent même donner à leur vaisselle un vernis

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

très-beau. Ces ustensiles de cuisine sont plus solides que nos batteries de cuivre. On trouve aussi chez eux des urnes d'une prodigieuse capacité ; l'eau de pluie dont on use habituellement s'y purifie & s'y conserve à un degré de fraîcheur qui avoisine celui de la glace. Les femmes Caraïbes sont sur-tout adroites à faire de petits ouvrages en roseaux plus ou moins grossiers; entr'autres choses des *pagales*, espèce de manne ou coffre propre à serrer leurs hardes & leurs *branles* ou hamacs. On peut les fermer au cadenas : leurs corbeilles, de diverses formes & de toute grandeur, sont bien plus délicatement travaillées que ce qui sort des mains de nos plus habiles Vanniers.

Les Caraïbes ont une Religion conforme à leurs mœurs. Les objets de leur culte ne sont point métaphysiques. Le soleil, la lune, les étoiles, les animaux utiles ou nuisibles, tout ce qui frappe les sens, tout ce qui parle aux yeux du corps, obtient d'eux un hommage toujours motivé par la crainte ou l'espoir. Le Christianisme est loin encore d'être à leur portée. Jamais on n'a pu leur faire adopter une croyance qui contrarieroit leurs habitudes chéries, sans les en dédommager. L'Evangile, pour être prêché avec fruit, ne doit pas être accompagné de violence, ni précédé de raisonnemens abstraits. On convertira l'Univers entier avec de bons traitemens, & la simplicité des Apôtres.

La déclaration d'amour d'un Caraïbe n'est pas raffinée, mais elle en vaut bien d'autres. La fille, aux pieds de

laquelle il dépose le gibier & le poisson qu'il a pris dans la journée, devient presqu'aussi-tôt sa femme, si elle accepte sa chasse & sa pêche. Dès ce soir là même elle apprête le souper de son prétendant, le lui apporte même dans son carbet, & se retire. Le lendemain elle y revient pour fixer le jour des noces. Le matin de cette belle journée, le prétendu se présente devant sa future chez elle, lui dit : c'est vous que je choisis pour ma femme ; & l'emmène en même-temps. On épouse assez ordinairement sa cousine ou sa nièce. Mais ce double lien n'en donne pas plus de droits aux femmes. Une obéissance passive est leur lot. Les malheureuses ne sont que les esclaves de leurs maris. Ceux mêmes qui conservent encore de l'amour pour leurs moitiés après quelque temps de cohabitation, ne les dispensent pas pour cela des devoirs respectueux envers leur personne. Les Caraïbes de Surinam craindroient de donner atteinte à leur liberté, la première de leurs idoles, s'ils traitoient d'égal à égal avec les femmes qu'ils croient inférieures aux hommes. Ils se méfient de l'ascendant du sexe le plus foible sur le cœur du sexe le plus fort, & sont intimement persuadés qu'un Peuple est à demi esclave, quand il est galant. La seule marque de considération qu'ils accordent à leurs compagnes, c'est de leur apporter, au retour de leurs expéditions, la chevelure de leurs ennemis vaincus, afin qu'elles s'en fassent une parure qui devient pour eux leur trophée de gloire.

Le plus doux traitement auquel doivent s'attendre

ces infortunées, eſt d'être répudiées au premier caprice de leurs maris; & c'eſt ſouvent une grace qu'ils leur accordent. Car ils ont le droit même de les tuer, ſans qu'on ait celui de réclamer contre la cruauté de leurs procédés.

Une coutume bien bizarre & particulière aux Caraïbes, eſt celle-ci : quand une femme accouche, le moment d'après celui de la délivrance, elle ſe tranſporte à la rivière avec ſon enfant, & ils s'y lavent tous deux. Le père de l'enfant, ſans perdre de temps, ſe couche auſſitôt dans ſon hamac, & s'y repoſe pendant un mois ou ſix ſemaines des fatigues qu'il eſt cenſé avoir eues à la naiſſance de ſon fils. Il reçoit les viſites que par-tout ailleurs on fait à l'accouchée; on le complimente ſur le nouvel être qu'il a mis de plus dans la nature : on lui dit qu'on prend beaucoup de part aux peines qu'il a dû ſouffrir à créer un homme. Pendant ce cérémonial qu'on aura peine à croire, la nouvelle accouchée fait le ménage comme de coutume; & c'eſt ainſi qu'on abuſe de la grande facilité que les femmes ont à faire leurs couches. L'enfant, allaité pendant huit ou dix mois, ne connoît ni langes, ni berceau; au ſortir des entrailles maternelles, poſé nud à terre, il s'y roule & s'y traîne comme il peut. En voyage, il ſe crampone de ſon mieux ſur le dos de ſa mère, ſans être retenu par aucun lien. Avec le lait, on lui fait eſſayer de tout ce qu'on mange devant lui. Cette première éducation, dont le récit ſeul attendriroit de pitié nos tendres Européennes, procure à ceux qui en

ſont l'objet, le tempérament le plus vigoureux, & le développement de leurs membres dans toute leur perfection. On ne voit pas de jeunes Caraïbes valétudinaires ou contrefaits. Dans un âge plus avancé, on inculque aux enfans une ſorte d'idolâtrie pour leur père. Un deſpote d'Aſie, dans ſon palais, n'eſt pas obéi plus ponctuellement & avec plus de révérence qu'un chef de maiſon Caraïbe. Et ces devoirs, tous de rigueur, ſont obſervés avec autant de zèle que d'exactitude. La mère & les enfans ne mangent que quand la table du père eſt ſervie. Celui-ci prend ſes repas tout ſeul, accroupi à terre, dans le plus grand ſilence, & à l'heure de ſon appétit ſur lequel tout le reſte du ménage règle ſes beſoins.

Ce genre de vie qui ne ſera pas du goût de tous ceux qui en liront le détail, mène juſqu'à la caducité, ſans laiſſer le loiſir d'être malade. Beaucoup de ces Sauvages ont été ſurpris par la mort, avant de connoître les infirmités. Un vieillard décrépit monte dans ſon hamac pour n'en plus ſortir, & attend ſa fin comme on voit venir le ſoir d'une longue journée d'été qu'on trouve encore trop courte. S'il y a eu quelques nuages, ils n'ont été que paſſagers. Les Caraïbes, étrangers à la médecine, prennent intérieurement quelques huiles, & poſſèdent un baume très-efficace pour les plaies, ſeul cas où la douleur ait priſe ſur eux. Entouré de ſa famille attentive à ſes moindres volontés, obéi & reſpecté juſqu'à ſon dernier moment, comme le génie protecteur de la mai-

ſon, un Caraïbe, en expirant, eſt certain qu'il ſera encore un objet de ſoins & de vénération après ſa mort, comme il l'a été pendant ſa vie. Et en effet, ſes proches & ſes voiſins de la communauté dont il étoit membre bénévole, ſuppléent par leurs larmes & leurs cris au peu d'appareil de ſes obſèques. On lave le cadavre, on l'impreigne d'une certaine huile; puis rapprochant les coudes des genoux, la tête ſur les deux mains, on l'enſevelit d'un ſac de toile neuve, & on l'enterre dans le carbet où il a vécu, & qu'on lui cède tout-à-fait.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler du régime civil & politique de la Colonie Hollandoiſe de Surinam. Nous ferons ſeulement remarquer que les planteurs établis ſur cette Côte, n'ayant pu ſoumettre à leur joug avide les naturels du pays, encore moins les aſſujettir aux travaux de leurs ſucreries, ſont obligés de faire venir à grands frais des eſclaves de la Guinée : croiroit-on que d'autres encore que des planteurs ont pris à tâche de *calmer les ſcrupules* que des *Philoſophes modernes d'une morale reſſerrée* ont inſpirés au ſujet de l'odieuſe *traite des Nègres* (1).

Preſque tous les Caraïbes vont nuds, ſans autre choſe

(1) Voyez la *Deſcription de la Colonie de Surinam*, aſſez bien faite d'ailleurs, *par Phil. Firmin, Docteur en Médecine, Amſterdam, 1764, 2 vol. in-8°.* Dans le Chapitre XI du tome premier, conſacré à juſtifier le commerce des eſclaves noirs d'Afrique, l'Auteur oſe s'appuyer de deux paſſages de la Genèſe & de l'Exode. C'eſt ainſi qu'on abuſe des choſes les plus saintes.

pour

pour ſe dérober aux yeux, qu'un petit morceau de toile paſſé entre les jambes. En temps de guerre, ils ſe font faire par leurs femmes pluſieurs raies noires ſur le corps, avec le ſuc ou le jus de *genippas*, leſquelles ne peuvent être emportées par quelque choſe que ce ſoit; mais elles s'effacent d'elles-mêmes vers le huit ou neuvième jour. Ils ſont d'une couleur de canelle tirant ſur le rouge. Ils ont les cheveux noirs comme du geais, longs, épais, & qui ne ſe blanchiſſent que dans un âge fort avancé. Ils ont les yeux noirs, bien fendus & très-perçans. Leurs dents ſont parfaitement blanches & rangées; ils les conſervent juſqu'au temps de la décrépitude. La nature ne leur a donné que peu ou point de barbe; & ils craignent tant d'en avoir, qu'à peine leur croît-il un poil, ſoit au viſage ou ailleurs, qu'ils prennent un grand ſoin de l'arracher par principe de propreté. Leurs femmes les frottent tous les jours avec du *rocou* détrempé avec de l'huile de *palma-chriſti*; ce qui les fait reſſembler à des écreviſſes cuites. Ce baume, diſent-ils, conſerve la peau, l'empêche de ſe crevaſſer, & l'endurcit au point d'être inſenſible aux piquures des *couſins*.

Les femmes Indiennes de Surinam ſont à-peu-près de la taille des hommes. Les traits de leur viſage ſont bien proportionnés. Il ne leur manque que la couleur des Européennes pour leur diſputer la pomme de Pâris. Elles ſont moins délicates qu'elles ne le paroiſſent. Elles ſe peignent le corps, à l'exemple des hommes, & ſont extrêmement propres. Elles cachent ce qu'il eſt de leur

intérêt de ne pas laisser voir avec une *camisa*, morceau de toile de coton ouvragé, & brodé avec de petits grains de *rassade*, ou petites perles de verre, de diverses couleurs. Ce voile, garni par le bas d'une frange de rassade aussi, a environ trois pouces de hauteur, afin de lui donner une certaine pesanteur qui empêche le vent de le soulever.

Chaque canton de cette peuplade Caraïbe se distingue par une manière particulière de se parer, ou plutôt de se défigurer; car il n'y en a pas une qui ne leur donne un air de mascarade. Il y en a qui se font des bonnets & d'autres ajustemens avec les plus belles plumes des oiseaux du continent : les femmes sur-tout ont de gros colliers de rassade de différentes couleurs, & portent aux poignets & au-dessus des coudes, des bracelets de la même matière, à six ou sept rangs. Pour chaussures, elles ont à mi-jambe des brodequins de coton qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied. C'est plutôt une torture qu'un ornement pour elles, & leurs enfans qui en portent aussi. Car elles les serrent d'une force extraordinaire, afin d'avoir, disent-elles, la jambe bien faite. Les hommes portent une grande ceinture autour des reins, dans laquelle ils font tenir un grand couteau sans gaine. Leurs armes consistent en arcs, flèches, & massues ou boutons. Le fusil ne leur est pas étranger. Quelquefois ils se servent de sarbacanes longues de neuf à dix pieds. Ils font usage trop souvent de flèches empoisonnées. Quand ils partent pour un combat, ils se parent de plumes rouges

de perroquets, dont ils se font des couronnes & des ceintures. Pour leurs danses guerrières, ils n'ont point d'autres instrumens que des flûtes & des grelots, ou noyaux creusés d'un fruit du pays.

Ils ont une sorte d'arithmétique dont les calculs sont marqués par des nœuds faits à une longue ficelle.

Fin des Mœurs & Coutumes des Caraïbes de Surinam.

Chasseur Méxiquain.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MEXICAINS.

QUELQUES centaines d'hommes armés de fusils & soutenus du feu de cinq ou six pièces de canon, ont suffi pour conquérir le Mexique à l'Espagne. Cortez, pour ainsi dire, d'un coup de main, se rendit maître de la Capitale de ce vaste Empire, & de la personne de son [illegible], des milliers de ses habitans: mais pendant plus de deux siècles & demi écoulés depuis cette brillante expédition, les vainqueurs superbes n'ont pu encore réduire quelques Peuplades de Mexicains, retirées dans les montagnes de cette grande [illegible]. C'est là que la [illegible] s'est conservée, & se défend encore jusqu'à [illegible] avec courage & même avec succès. On n'eût point [illegible] garde à elle, & on la laisseroit paisible propriétaire des rochers arides, au milieu desquels elle s'est réfugiée, si l'on ne soupçonnoit pas des Mines d'or & d'argent, cachées dans les entrailles de cette contrée sauvage.

C'est jusques-là qu'il faut pénétrer à présent, pour prendre une idée du caractère de la Nation Mexicaine, presqu'anéantie sous ses nouveaux Maîtres. Ces indiens

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MEXICAINS.

QUELQUES centaines d'Hommes armés de fusils, & soutenus du feu de cinq ou six pièces de canon, ont suffi pour conquérir le Mexique à l'Espagne. Cortez, pour ainsi dire, d'un coup de main, se rendit maître de la Capitale de ce vaste Empire, & de la personne du Souverain, défendues par des milliers de combattans: mais pendant plus de deux siècles & demi écoulés depuis cette brillante expédition, les vainqueurs superbes n'ont pu encore réduire quelques Peuplades de Mexicains, refugiées dans les montagnes de cette grande Province de l'Amérique Septentrionale. C'est là que la Liberté s'est cantonnée, & se défend encore aujourd'hui avec courage & même avec succès. On n'eût point daigné prendre garde à elle, & on la laisseroit paisible propriétaire des roches arides, au milieu desquelles elle s'est refugiée, si l'on ne soupçonnoit pas des Mines d'or & d'argent, cachées dans les entrailles de cette contrée sauvage.

C'est jusques là qu'il faut pénétrer à présent, pour prendre une idée du caractère de la Nation Mexicaine, presqu'anéantie sous ses nouveaux Maîtres, Ces Indiens

familiarisés avec les armes à feu, ne prennent plus les Européens pour des Dieux-tonnans. Presqu'aussi prompts que le coup de nos instrumens homicides, ils sçavent en éviter l'atteinte meurtrière, & préviennent une seconde décharge, en ripostant avec leurs javelots, lancés d'une main toujours sûre; c'est ainsi que souvent leur fuite est un triomphe pour eux. Sauvegarde de leur indépendance, l'arc pourvoit aussi à leurs besoins; ils ne vivent que de chasse, & cet exercice journalier les tient sans cesse en haleine contre leurs Ennemis.

Cependant, malgré leur bravoure & leur adresse, ils perdent toujours de leur terrein; la vie trop agitée qu'ils mènent, ne favorise pas assez la population; en sorte que leur nombre diminue tous les jours; tous les jours au contraire, leurs assaillans se renouvellent: de façon que dans peu, les Naturels du Mexique disparoîtront tout-à-fait de dessus la surface de leur pays natal.

La Religion Chrétienne de son côté, contribue aussi à faire tomber en désuétude, plusieurs de leurs Coutumes locales. On leur a envoyé des Missionnaires pour les détacher des anciens usages, & pour les dresser aux nouveaux. L'opinion a plus de force encore que le fer & la flamme sur les Hommes, sur-tout sur les Hommes demi-sauvages. Les Mexicains des Villes sont devenus presqu'Européens. Le luxe a achevé de les réduire. Les Souverains de l'ancienne Mexico avoient senti toute l'importance de cette vérité politique, qu'on

mène où l'on veut, une multitude grossière, quand on a le soin de lui faire cligner les yeux à l'aspect d'un faste éblouissant. Nos anciens Romanciers épuisoient leur génie à décrire la magnificence des Châteaux bâtis par les Fées. Les Historiens Espagnols ne tarissent pas, quand ils nous donnent la description des Palais de Montezuma. Toutes les parties de l'Empire Mexicain y contribuoient de ce qu'elles avoient de plus précieux. Les Empereurs y avoient fait rassembler les animaux les plus redoutables à l'Homme ; & la chair de l'Homme servoit de pâture aux tigres rugissans dans leur repaire, aux reptiles venimeux sifflans dans leurs viviers, & aux oiseux de proie renfermés dans des cages richement décorées. Ces objets placés dans des Salles construites magnifiquement, laissoient dans l'esprit des Spectateurs, une empreinte de terreur avantageuse au despotisme. Un autre appartement étoit destiné à loger les individus de l'espèce humaine, contrefaits & disgraciés de la Nature. De ce nombre se trouvoient quelques Mexicains nés de couleur blanche : difformité choquante chez une Nation d'une teinte basanée.

Les Espagnols, en détruisant ce que ce Spectacle & ceux du culte avoient de révoltant, leur ont substitué tout le faste Asiatique, afin que le Peuple ait toujours de quoi se distraire de la dépendance où il vit. La nouvelle Mexico est devenue l'une des Villes les plus brillantes du Monde, & a donné lieu à ce dicton : il faut aller à Mexico pour voir les Rues, les Chevaux, les Femmes & les Habits. En effet, l'en-

tretien du Costume est d'une dépense considérable; & on peut apprécier les excès où il est porté aujourd'hui, d'après le dégré où il étoit monté il y a déjà bon nombre d'années. Nous laisserons parler un Voyageur du temps.

Les Hommes & les Femmes font des dépenses extraordinaires pour leurs habillemens, qui sont la plûpart d'étoffes de soie, ne se servant guère de draps, camelots & de semblables étoffes.

Les pierres précieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des Gentilhommes, & des cordons de perles à ceux des Artisans & Gens de métier.

Il n'y a pas même jusqu'aux filles négresses, & esclaves basanées, qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles, où il y a toujours quelque pierre précieuse de valeur.

L'ajustement de ces Femmes, négres & mulatres, est si lascif, & leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, même d'entre les Gens de qualité, qui méprisent leurs Femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire, une jupe d'étoffe de soie ou de toile chamarrée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soie, de couleur vive, frangé d'or, dont les bouts descendent jusques au bas de leur jupe, devant & derrière.

Leurs

Leurs chemiſettes ſont faites comme des corps de jupe avec des baſques, ſans manches, & lacées avec des lacets d'or & d'argent.

Celles qui ſont en réputation portent auſſi des ceintures d'or, enrichies de perles & de pierres précieuſes.

Leurs manches ſont de toile de Hollande ou de la Chine, fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de ſoie de couleur, & les autres de ſoie, d'or & d'argent, & pendantes preſque juſque à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coëffe ouvragée, & en mettent une autre par-deſſus en forme de réſeau, qu'elles attachent avec un beau ruban de ſoie & d'or, qui croiſe ſur le front; ſur lequel ruban il y a toujours quelques (1) lettres en broderie qui

(1) Les Muſulmans écrivent auſſi ſur leurs Turbans, le nom d'*Allah*, ou celui de *Mahomet*.

Moins pieux que les Turcs, mais auſſi galans que les Mexicains, nous venons d'adopter pour un moment, la mode de ces derniers. On voit encore à Paris, les élégans des deux ſexes, porter les lettres du nom cher à leur cœur, gravées ſur les boutons de leurs habits, ou brodées ſur les liens ſecrets de leurs ajuſtemens. On nous aſſûre que pluſieurs Veſtales de Vénus offrent écrit en paillettes d'or ſur l'étoffe de leurs chauſſures, le chiffre de la *petite Maiſon* qu'elles deſſervent; à l'imitation de nos Miliciens, qui font lire ſur leur Uniforme, le N°. de la légion dans laquelle ils ſont enrégimentés. On aſſure encore avoir rencontré dans le Palais Royal, un Amateur ſe promenant au Soleil du midi, avec un habit chargé de larges boutons, repréſentant les 36 figures de l'Aretin. *O! Mores!*

exprimment quelques vers ou une penſée d'amour.

Leur ſein eſt couvert d'une toile fine, qui prend au-deſſus de leur tour de col en forme de mentonnière; & quand elles ſortent de la maiſon, elles portent une mante de toile de linon, autour de laquelle il y a un paſſement fort large, que quelques-uns font paſſer ſur leur tête ; enſorte que leur largeur ne paſſe pas le milieu du corps, afin qu'on puiſſe voir leur ceinture & leurs rubans ; mais les deux bouts de devant touchent preſque à terre.

Il y en a pluſieurs qui ne portent leurs mantes que ſur une épaule ; & la paſſant ſous le bras droit, rejettent l'autre bout ſur l'épaule gauche, afin de pouvoir remuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les rues ; mais il y en a d'autres qui, au lieu de ces mantes, ſe ſervent d'une riche jupe de ſoie & d'or, qu'elles jettent une partie ſur l'épaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plutôt la mine de garçons débauchés que d'honnêtes filles.

Leurs ſouliers ſont hauts, & ont pluſieurs ſemelles garnies par dehors, d'un bord d'argent attaché avec de petits clous d'argent à tête large. —

Tous ces détails ſans doute, ont ſouffert quelques variantes avec le temps. Mais toujours eſt-il vrai de dire que ce ſont les pauvres Mexicains qui payent encore aujourd'hui les frais de l'ajuſtement recherché & diſpendieux des Eſpagnols établis en Amérique.

Les Indiens fabriquent des manteaux très-chauds

avec du poil de lapin ou les feuilles d'un arbre, espèce de palmier. Ils fabriquent encore quelques ouvrages de plumes d'oiseaux, que la Nature s'est plû à nuancer de ses plus riches couleurs. Mais ces petits ouvrages modernes sont bien inférieurs à ceux qu'ils offroient jadis à leurs anciens Maîtres.

Dans ce temps, les funérailles de leurs Souverains étoient plutôt un apothéose. Du corps réduit en cendres au milieu d'un grand apparei, lles Prêtres en composoient une pâte avec le sang des nombreuses victimes de l'un & de l'autre sexe, immolées autour du bûcher; & de cette pâte, une Idole recevoit les honneurs divins de toute la Nation en deuil, & oisive pendant l'espace de cinq jours. On remarquera aussi que l'étiquette impérieuse faisoit une Loi à tous les Sujets du Monarque défunt, de s'abstenir de feu dans leur maison, tant que le bûcher Impérial jettoit de la flamme ou exhaloit de la fumée. Quel devoit être pendant sa vie, le pouvoir d'un Prince ainsi adoré après sa mort.

A l'exemple des Péruviens, les Mexicains consacroient dans leur Temple, plusieurs Prêtresses pour veiller à la conservation & à l'entretien du feu sanctifié par la présence de leurs Divinités grossières & souillées chaque jour d'une ample libation de sang humain. Comment les Hommes purent-ils se résoudre à rapprocher dans le même lieu & sur le même Autel, deux extrêmes pareils? Comment eurent-ils le courage d'associer au même culte, l'innocence & la férocité? La superstition a donc aussi ses prodiges: & ce mélange

inoui de douceur & de barbarie constamment observé pendant des siècles dans les temps du paganisme, est une merveilleuse monstruosité, qui rendra toujours le cœur de l'Homme une énigme indéchiffrable aux yeux du Sage le plus *perspicace*.

Le premier acte de souveraineté de Fernand Cortez, fut d'abolir ces pratiques atroces. Mais pourquoi se permit-il, au nom de la Politique, ce qui le révoltoit au nom de la Religion? Gelon, vainqueur de Carthage se contenta d'imposer aux vaincus, pour tribut, la défense de brûler leurs propres enfans sur les Autels de leurs Idoles : il renversa ces Autels; mais il ne fit point expier aux adorateurs, leur crime, par le glaive & le feu.

Le peu de Mexicains qui survécurent à la chûte de leurs Idoles & de leurs Empereurs, semblent ne s'être propagés jusqu'aujourd'hui, que pour attester l'existence de leur antique patrie. Quelques milliers d'individus suivent encore, comme à l'insçu de leurs nouveaux Maîtres & du Clergé Catholique, quelques-unes de leurs Coutumes & Traditions Nationales qui n'entraînent pas assez d'inconvéniens pour mériter une prohibition de rigueur. C'est sur-tout parmi les Indiens réfugiés de temps immémorial, au sein des montagnes, comme nous l'avons dit au commencement de cet Article, qu'on peut encore étudier les Mœurs primitives de cette Nation intéressante dont on auroit pu tirer un grand parti.

Les Mexicains datoient leur origine du plus loin

qu'ils pouvoient, & se disoient la *Nation-Mère* de tous les autres Peuples de l'Amérique, & même du Globe entier. Le Conquérant Espagnol voulut mettre à profit cette vanité locale, pour gagner ceux des Mexicains qui s'obstinoienr à rester fidèles au joug Impérial. On s'efforça de leur persuader que les Rois d'Espagne descendoient de leur premier Souverain *Guezal-Koal*; & que, par conséquent ils avoient été Maîtres du Mexique, plusieurs siècles avant la découverte de l'Amérique, & antérieurement à la grande révolution physique qui détacha cette partie du Monde du Continent. Les Espagnols rencontrèrent des incrédules. Ils avoient à combattre deux obstacles à l'épreuve du temps; l'orgueil national & l'attachement aveugle d'une Nation à demi policée, envers ses Chefs héréditaires.

L'ancien Code Mexicain ne faisoit pas mention du Régicide. Dans ces contrées, la personne de l'Empereur étoit regardée comme tellement sacrée, qu'on ne s'avisa point de mettre au nombre des crimes possibles, un attentat contre les jours du Prince. Et en effet, de mémoire d'Homme, jamais Indien n'avoit osé porter la main sur son Empereur. Ce bon Peuple ne voit dans un Prince bienfaisant ou cruel, qu'un Dieu sévère ou indulgent, aux pieds duquel il est dans l'ordre de baisser la tête en tous les cas. L'Histoire de *Brutus* n'eût paru en ce pays, si propice au pouvoir absolu, qu'un mauvais Roman politique, dénué de toute vraisemblance.

Leur Justice criminelle contrastoit avec leur Code

Religieux ; elle avoit le ſang humain autant en horreur que celui-ci en paroiſſoit avide. Le vol n'étoit point puni de mort. Seulement le coupable étoit condamné à reſter l'eſclave de la famille volée, juſqu'à ce que ſes ſervices euſſent réparé le dommage par un équivalent.

Chez nous le mot *Oui*, ſorti de la bouche de deux conjoints, les lie pour toujours l'un à l'autre ; & trop ſouvent, hélas ! ce monoſyllabe n'a point ſon écho dans le cœur des contractans. Les Mexicains des montagnes exigent un aveu moins équivoque ; l'Homme & la Femme, en préſence des deux familles attentives, ſont obligés de ſe fixer réciproquement dans les yeux, & d'y lire le conſentement du cœur. C'eſt là qu'ils font le vœu de s'aimer. Si dans ce moment déciſif, l'un des deux Conjoints n'a pu ſoutenir avec fermeté, le regard fixé ſur lui ; & ſi néanmoins ils ont paſſé outre, entraînés par d'autres conſidérations, ils peuvent demander, & ils ont droit d'obtenir dans la ſuite, le divorce.

L'adultère chez eux, n'eſt point une choſe plaiſante; le coupable, en cas qu'il fût de la claſſe des Nobles, étoit couronné de bouquets de plumes ; & ſous ce Coſtume, mené au gibet. On brûloit ſon corps, après l'exécution de la Sentence.

Le langage des Indiens eſt élégant & abondant en termes propres.

On conjecture avec quelque vraiſemblance, que l'uſage d'exprimer ſes penſées par des hiéroglyphes, paſſa des Egyptiens, chez les Chinois ; & des Chinois,

chez les Américains ; car du temps que les Mexicains (ainsi que les Péruviens), n'avoient point de caractères alphabétiques, ils se servoient de différens chiffres & de figures ou de marques particulières pour exprimer certaines choses.

La première fois que les Espagnols abordèrent au Mexique, Montezuma qui en étoit l'Empereur, envoya, dit-on, au-devant d'eux, un certain nombre d'Ecrivains très-experts qui, avec le secours de figures tracées par eux sur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces sortes de caractères répondoient aux anciens hiéroglyphes ; chaque figure signifioit un ou plusieurs mots.

Après l'invasion des Espagnols, les Mexicains ayant embrassé le Catholicisme, ils en exprimoient par des figures, les principales Oraisons. Pour rendre, par exemple, ces paroles : *je me confesse*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Moine. Pour se représenter un Dieu tout-puissant, ils dessinoient trois têtes couronnées. Le visage rayonnant d'une Femme qui tient un enfant dans ses bras, figuroit la Vierge-Mère des Chrétiens. Une tête couronnée, soutenue par deux clefs en sautoir, c'étoit St. Pierre.

Outre cela, ainsi que les Péruviens, les Mexicains avoient encore une autre ressource qui suppléoit à l'écriture ; ils se servoient anciennement de leurs *quipos*.

Dans le peu de mots connus de la Langue Mexicaine,

on apperçoit divers rapports de cet Idiome avec d'autres.

Ne . . . . *Moi.*
Te . . . . *Toi.*
Yeu . . . . *Lui.*
Tahtli. . . . . *Père.*
Nantli. . . . . *Mère.*
Teuch-Poch . . . . *Fille.*
Vitzli-Putzli . . . . *Divinité du Mexique.*
Ilhuicatl . . . . . . *Le Ciel.*
Teut . . . . *Dieu.*

Fin de la Notice historique sur les Mexicains.

Indien du Méxique.

BnF ARS

femme du Méxique.

BnF
ARS

Indien du Méxique en voyage.

BnF
ARS

Indien du Méxique policé.

MŒURS
ET COUTUMES
Des INDIENS *du Nouveau-Mexique.*

Il ne s'agit pas ici de cette grande Nation si florissante, lors de la descente des Espagnols en Amérique, & dont Cortès, à la tête d'une poignée de brigands armés, détruisit le brillant Empire, en se rendant maître de sa Capitale, composée de vingt mille maisons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien [illegible] pauvre que les sujets de l'infortuné Montézume, [illegible] aussi bien moins malheureuse. Elle occupe une grande étendue de terrein dans la partie septentrionale du nouveau monde. Bornée à l'Orient par la Louisiane ; au midi par la Nouvelle-Espagne, elle n'a pour limites à l'Occident que la mer de Californie. Cette contrée sauvage fut découverte en 1553, par Ant. Delpejo, venu de Cordoue pour étendre la domination de sa patrie & pour s'enrichir. Mais ne répétons pas qu'on [illegible] jusqu'à ces Indiens, [illegible] [illegible] avec eux & [illegible] toutes leurs [illegible] der à des hommes qui se contentent d'herbages pour se nourrir, & d'écorces d'arbres pour s'habiller ? Les habitans du Nouveau-Mexique durent donc à leur [illegible] le repos & la liberté dont ils jouissent encore.

MŒURS
ET COUTUMES
Des INDIENS *du Nouveau-Mexique.*

Il ne s'agit pas ici de cette grande Nation si florissante, lors de la descente des Espagnols en Amérique, & dont Cortès, à la tête d'une poignée de brigands armés, détruisit le brillant Empire, en se rendant maître de la Capitale, composée de vingt mille maisons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les sujets de l'infortuné Montézumene, fut aussi bien moins malheureuse. Elle occupe une grande étendue de terrein dans la partie septentrionale du nouveau monde. Bornée à l'Orient par la Louisiane; au midi, par la Nouvelle-Espagne; elle n'a pour limites à l'Occident que la mer de Californie. Cette Horde sauvage fut découverte en 1553, par Ant. Despeyo, venu de Cordoue pour étendre la domination de sa patrie & pour s'enrichir. Mais on regretta les pas qu'on fit jusqu'à ces Indiens, sans cesse ambulans, & portant avec eux & sur eux toutes leurs richesses. Que demander à des hommes qui se contentent d'herbages pour se nourrir, & d'écorces d'arbres pour s'habiller? Les habitans du Nouveau-Mexique durent donc à leur misère le repos & la liberté dont ils jouissent encore;

errans ſur le vaſte ſol où ils ſont nés, ils ignorent peut-être la deſtinée de leurs Frères de Mexico, avec leſquels ils n'ont de commun que le nom. La nature, qui paroît les traiter en marâtre, les a préſervés de bien des maux, en leur refuſant des tréſors. Ils connoiſſent à peine les Eſpagnols qui s'en diſent les maîtres, & qui dédaignent une conquête ſtérile. Quelques Miſſionnaires ont tenté de les éclairer. Mais ne poſſédant rien qui puiſſe étancher la ſoif inextinguible de l'or, leurs avares vainqueurs les ont preſque tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes. Leur ſalut eſt dans le mépris qu'on fait d'eux ; & de toutes les paſſions qui dégradent les Européens, ils n'ont contracté que le goût des liqueurs enivrantes.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils n'avoient pour armes que l'arc & la flèche, le bâton pointu durci au feu ; & pour uſtenſiles de cuiſine, que les ſouches d'arbres creuſées en forme de chaudières où ils faiſoient bouillir leurs viandes au moyen de cailloux rougis au feu jettés dedans : de petites broches de bois ſervoient à rotir leurs pièces de gibier. Le bouillon gras eſt leur boiſſon.

La chair de poiſſon & celle de (1) l'Orignal ſont la baſe de leur comeſtible les jours de fête ; le reſte du temps, ils ſe nourriſſent de racines. C'eſt avec ce genre

(1) Quadrupède de la taille d'un cheval, & qui reſſemble mieux à l'élan qu'au Renne. C'eſt le cerf de l'Amérique ſeptentrionale. Sa chair eſt d'un très-bon goût, & ſa peau préparée eſt douce, forte & moëlleuſe.

de vie qu'ils en reculent le terme jusqu'à cent vingt ans, & quelquefois plus loin encore. Ils comptent leurs années par lunes. Cette manière de calculer le temps est la plus antique & la plus universellement répandue parmi les Nations non civilisées ; peut-être parce que cette forme de calendrier est la plus simple. Depuis quelque temps ils font usage de marmites, de couteaux, de haches; ils garnissent leur javelot avec du fer ; & même quelques-uns d'entr'eux commencent à se familiariser avec nos armes à feu.

Les mariages se font à la manière antique & tels qu'on les voit pratiqués dans les premiers livres de la Bible ; le prétendu est obligé de servir plus ou moins d'années le père de sa maîtresse, avant de la prendre pour femme. C'est une espèce de noviciat qui tourne dans la suite au profit du ménage. Ce temps d'épreuve sert aux futurs conjoints à s'étudier l'un l'autre, à concilier leurs humeurs, & à leur apprendre enfin s'ils se conviennent assez pour s'unir. On ne s'attendoit pas sans doute à trouver établi chez des Sauvages un usage qu'on desire encore parmi les Nations policées.

L'intérieur des cabanes offre toujours une image un peu grossière des mœurs patriarchales. L'épouse y est fidelle à son mari. Le père s'énorgueillit du nombre de ses enfans, qu'il aime au point de retirer de sa bouche l'aliment qu'ils paroissent convoiter des yeux.

Croiroit-on que les Mexicains sauvages mettent beaucoup de prétention à leur généalogie, qui consiste dans une tradition orale conservée au sein de la famille avec beaucoup de fidélité. Au repas de noces, l'ancien

de la bande ne manque jamais de faire un récit pompeux des Ancêtres du nouveau marié, & il remonte pour le moins à la douzième génération. Puis descendant de race en race, il termine son éloge par une exhortation au jeune homme d'égaler & de surpasser, s'il se peut, la gloire de ses prédécesseurs. Cette gloire consiste à montrer beaucoup de courage & d'adresse dans les chasses fréquentes & périlleuses qu'ils sont obligés de faire pour vivre. Plus d'une grande maison en Europe n'ont pas toujours des titres de noblesse aussi peu suspects.

A ces recits, ou plutôt à ces contes nationaux, succèdent des chansons guerrières faites en in-promptu, car les Sauvages sont improvisateurs, & dédommagent, par l'énergie, des règles qui manquent à leurs poëmes patriotiques. Les danses accompagnent le chanteur; ce sont des ballets irréguliers sans doute, des pantomimes informes, mais qui ont au moins le mérite de l'à-propos. A leurs funérailles, il se passe des scènes à peu près semblables : on fait l'oraison funèbre du mort; on l'associe aux braves qui l'ont devancé dans la tombe; & le triomphe de l'orateur est complet, quand il a pu prouver que le défunt, sur le cadavre duquel on chante & l'on pleure, n'a point dégénéré des vingt races dont il est descendu.

Il ne faut point chercher de culte réglé parmi eux. Quelques pratiques superstitieuses forment le corps de leurs dogmes sacrés; mais du moins ils peuvent se vanter d'être du petit nombre des hommes qui n'ont pas trop multiplié les préjugés religieux. Aussi vivent-ils en assez bonne intelligence.

Les Indiens du Nouveau-Mexique, un peu policés

portent des vêtemens de peau d'Orignal bien passées, blanches, passementées de passements larges de deux doigts du haut en bas, tant pleins que vuides; d'autres ont trois rangs par le bas, les uns en long, les autres en travers, d'autres en chevrons rompus ou parsemées de figures d'animaux & de fleurs, d'après la fantaisie de l'Ouvrière. Cet habillement a la forme d'une couverture ou d'un ample manteau, qu'on jette sur ses épaules & qu'on lie par les deux bouts avec des cordons de cuir sous le menton. Du reste, rien de plus décent que leur costume, s'il n'est pas élégant. Ils n'ont de nud que les jambes.

La robe des femmes est de cette étoffe; l'ouverture est pratiquée sur le côté. Elles l'attachent avec des nœuds en deux endroits distans l'un de l'autre, de façon que leur tête puisse passer par le milieu, & les bras aux deux côtés; puis elles doublent les deux bouts l'un sur l'autre; & par-dessus elles mettent une ceinture qu'elles lient bien serrée, en sorte qu'elle ne puisse se défaire; par ce moyen elles sont toutes cachées. Elles ont des manches de peaux attachées l'une à l'autre par derrière. Elles portent aussi des chaussettes de peau en étrier, qui n'ont point de pied. Les hommes en portent de même. Quand elles vont en voyage ou qu'elles cherchent à cabanner, elles portent leurs nouveaux nés derrière leur dos enveloppés dans des peaux qui se nouent sous leur menton, & qui leur laissent le libre exercice de leurs bras.

Les Indiens du Mexique, les plus pauvres & les plus sauvages, se font des vêtemens avec des écorces d'ar-

bres cousues par le moyen de brins d'osier très-menus passés dans de petits ossemens percés en guise d'aiguilles. Quand ils se transportent d'un lieu dans un autre, ils pourroient dire avec le Philosophe de l'antiquité : *Omnia mecum porto*. Mais ce n'est pas la vanité qui le leur feroit dire. L'instinct droit de la Nature les rend plus sages que les leçons de la Philosophie.

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens du Nouveau-Mexique.

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme de la Californie.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

Habitant de la Californie.

BnF ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE LA CALIFORNIE.

La Californie, grande presqu'île de l'Amérique septentrionale, au nord de la mer du Sud, est moins connue par elle-même que par les voyages célèbres des Espagnols & des Anglois, & sur-tout par celui tout récent du fameux Abbé Chappe, qui y mourut en observant le passage de Vénus sur le disque du Soleil : pour l'honneur de l'esprit humain, l'amour des sciences exactes a donc aussi ses Martyrs !

A voir les hommes se coudoyer sur quelques points du globe, on croiroit que la terre leur refuse la subsistance dans les trois quarts de sa surface. Cependant, que de pays fertiles en pure perte ! La Californie en est du nombre; il ne lui manque que des habitans industrieux & amis du travail. Insensibles aux véritables richesses, les Européens n'en ont fréquenté les côtes que pour y ramasser des perles, sans beaucoup se soucier de communiquer leurs lumieres aux Naturels du pays, & leur apprendre à tirer parti d'un sol favorable à la culture.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA CALIFORNIE.

La Californie, grande presqu'isle de l'Amérique septentrionale, au nord de la mer du Sud, est moins connue par elle-même que par les voyages célèbres des Espagnols & des Anglois, & sur-tout par celui tout récent du sçavant Abbé Chappe, qui y mourut en observant le passage de Vénus sur le disque du Soleil : pour l'honneur de l'esprit humain, l'amour des sciences exactes a donc aussi ses Martyrs ?

A voir les hommes se coudoyer sur quelques points du globe, on croiroit que la terre leur refuse la subsistance dans les trois quarts de sa surface. Cependant, que de pays fertiles en pure perte ! La Californie en est du nombre; il ne lui manque que des habitans industrieux & amis du travail. Insensibles aux véritables richesses, les Européens n'en ont fréquenté les côtes que pour y ramasser des perles, sans beaucoup se soucier de communiquer leurs lumières aux Naturels du pays, & leur apprendre à tirer parti d'un sol favorable à la culture.

L'extrême misère décourage; l'extrême abondance rend pareſſeux. Les Californiens s'en tiennent à ce que la Nature a bien voulu faire pour eux, ſans s'ingérer d'y ajouter du leur. Ils vivent de ſes dons, ſans chercher à s'en rendre dignes en les améliorant. N'ayant jamais éprouvé de diſette, ils ne ſçavent ce que c'eſt que la prévoyance. Chaque jour leur apportant, ſans y manquer, ce dont ils ont beſoin pour la journée, ils ne ſont jamais inquiets ſur le ſort du lendemain. Ils ne penſent pas plus à ce qu'ils feront qu'à ce qu'ils ont fait. Riches de ce qu'ils poſsèdent & de ce qui leur ſuffit, ils ſe mettent peu en peine d'acquérir du ſuperflu. Ils ne ſe ſoucient pas de raffiner ſur leurs jouiſſances. Ils ſont heureux aſſez pour ne pas ſonger à le devenir davantage. Une telle exiſtence ne méne pas vîte à la perfectibilité. Eſt-ce un mal? eſt-ce un bien? Hélas! l'expérience de preſque tous les peuples a démontré juſqu'à préſent que l'homme, mal dirigé, en faiſant un pas vers les lumières, s'eſt écarté d'autant du bonheur & de la vertu. Celui-là donc ſeroit mal aviſé qui iroit conſeiller aux Californiens de ſe bâtir des villes & des greniers, des gymnaſes & des Tribunaux, des Temples & des ſpectacles. Juſqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de ne point abuſer du flambeau des Sciences & des Arts, en nous le paſſant de main en main; laiſſons ce Peuple multiplier en liberté à l'ombre du feuillage entrelacé qui lui ſert de domicile pendant les chaleurs de l'été. Par une fauſſe pitié, gardons-nous de le faire rougir des trous qu'il ſe creuſe en terre pour ſe mettre

à

à l'abri des frimats de l'hiver. S'il eſt ſuffiſamment heureux à ſa manière, ce ſeroit lui vouloir un mauvais ſervice que de tenter de le rendre heureux à notre façon. Il y perdroit peut-être. Il n'eſt pas encore bien décidé ſi les avantages attachés à la vie civile en compenſent tous les inconvéniens.

On ne ſauroit nier du moins que le Californien ne ſoit plus près que nous du véritable régime qui convenoit ſi bien à l'homme. Ce peuple, diviſé par familles, n'a pour code que les loix domeſtiques que chaque père dicte reſpectivement à ſes enfans dociles. Rien de plus naturel ; & tel étoit le Gouvernement patriarchal que quelques politiques ont voulu faire paſſer pour une chimère. Mais les Voyageurs nous racontent que dans la Californie les familles ſe chamaillent ſans ceſſe & ne vivent point en bonne intelligence. Nous aurions mauvaiſe grace de nous prévaloir de ce récit. Quand les Nations éclairées de l'Europe auront trouvé le ſecret de la paix perpétuelle, elles ſeront en droit de trouver à redire aux petites guerres que ſe font entr'eux les Peuplades ſauvages. Mais on ajoute en même-temps que la Californie eſt très-peuplée. Or, on ſçait que la population eſt le vrai thermomètre de tout Gouvernement. Quand on la voit fleurir chez une Nation, dénuée d'ailleurs des moyens de réunion, on doit prendre une bonne idée du caractère de ce Peuple & de ſon état politique. Peut-être a-t-on jugé le Californien querelleur, parce qu'il a beaucoup de vivacité dans l'eſprit & beaucoup de penchant à la raillerie. Mais

c'eſt une ſuite de ſon genre de vie. Un Peuple inactif eſt babillard & mordant. Après tout, un coup de langue fait moins de tort, ſans doute, à l'eſpèce humaine, qu'un coup de canon. Les Californiens n'ont pas plus de culte réglé que de code écrit. Ils ſe coupent, dit-on, les cheveux en l'honneur de la Lune, qu'ils adorent, en danſant à la lueur de ſon pâle flambeau. Mais on ne ſauroit aſſurer rien de poſitif, chaque famille ſe conduiſant d'après ſes propres réglemens. Il feroit curieux & profitable d'en obſerver pluſieurs de près. Celui-ci entr'autres : ce n'eſt pas à ſes parens qu'on demande une fille en mariage, mais à elle-même. Son choix fait, elle préſente à ſa mère celui qu'elle a préféré. Le fils en fait autant de ſon côté vis-à-vis de ſon père ; & la noce s'enſuit auſſi-tôt. Il ne ſe célèbre point de mariage en hyver. Un ridicule jetté à propos eſt la ſeule arme dont ils ſe ſervent pour contenir deux époux brouillés. Ils en font uſage auſſi pour ſe tirer d'affaire, quand ils ſont aux priſes avec un étranger qui les interroge. Un Eſpagnol demandoit à l'un d'eux : » Pourquoi vous enſevelir tout vivans dans des foſſes ? » Et vous (repartit le Californien) « & vous, pourquoi » vous renfermer pendant des mois entiers ſur la mer » dans des priſons flottantes ? Il vaut encore mieux » dormir chaudement dans des trous, que de faire » mille lieues & d'expoſer mille fois ſa vie pour venir » enfiler des perles ». Par alluſion à la pêche des perles.

Les Californiens ne portent point d'habits. Ils s'en-

veloppent la tête d'une espèce de réseau de fil très-menu fabriqué avec de longs herbages. Ils ont pour ornemens au col & quelquefois aux mains, diverses figures de nacre de perles assez bien travaillées, & entrelacées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds en façon de grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc & le Javelot ; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement que les hommes. Elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux d'un tablier tissu de plusieurs nattes très-fines jointes ensemble. Elles mettent sur leurs épaules des peaux de bêtes. Elles se coeffent aussi avec des réseaux déliés, & si propres, que les Officiers Espagnols s'en servent pour attacher leurs cheveux. Les Californiens portent des coliers de nacre mêlés de noyaux de fruits & de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture. Leurs brasselets sont composés des mêmes matières.

femme de l'entrée du prince Guillaume.

BnF ARS

homme de l'entrée du prince Guillaume.

Femme de l'Isle de Nootka.

BnF ARS

homme de Noolka.

BnF ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE NOOTKA.

LES Habitans de Nootka forment une petite Peuplade établie ſur la côte Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, au 49 degré de latitude Nord, & au 232 degré longitude Eſt. Le climat y eſt plus doux que celui de la côte orientale, au même degré. Ce pays a été découvert par le Capitaine Cook, qui le nomma Entrée du Roi George. Il y trouva un aſſez bon Havre, & pluſieurs petites Iſles au milieu de ce petit golphe, dont la Mer en outre eſt hériſſée de quantité de rochers. Le ſol eſt ſurchargé auſſi de collines en grand nombre, & couvertes de bois. On y voit couler quelques filets d'eau douce, réſultat des pluyes & des brumes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des daims, de chevreuils, des martres & des ratons. Les oiſeaux ſont rares, & les eſpèces qu'on y remarque, ſe réduiſent à-peu-près aux corneilles, aux corbeaux, à la pie bleue, aux roitelets ordinaires, &

à la grive. Les aigles bruns, tête & queue blanches, y sont communs. Il y a beaucoup plus de poisson, & les espèces en sont très-variées.

Les Propriétaires de ce morceau du Continent, sont sauvages, mais non barbares, d'une taille au-dessous de l'ordinaire, & assez mal proportionnée; ils s'arrachent la barbe le mieux qu'ils peuvent. La teinte de leur peau offre la nuance pâle des Européens du midi. Leur physionomie n'a pas d'expression; & les deux sexes ne sont pas toujours aisés à distinguer, d'après la seule inspection de leurs traits, aussi peu délicats chez les Femmes que chez les Hommes. D'ailleurs, ils ont le talent de se défigurer avec quantité de couleurs plus grossières & plus dégoûtantes les unes que les autres.

Leur Costume ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrêmité supérieure, d'une bande étroite de fourrure; & à l'extrêmité inférieure, de franges ou de glands: il passe sous le bras gauche, attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujettit par derrière; ainsi, les deux bras sont en liberté. Il couvre le côté gauche; & si on en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture d'une natte grossière ou de poil ne la serre autour des reins; ce qui arrive assez souvent. Par-dessus ce premier manteau, qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un

plat rond, couvert ; il offre dans le milieu, un trou grand assez pour y passer la tête ; & reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes, & le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau en forme de cone tronqué, ou de pot à fleurs ; ce chapeau est d'une belle natte. Une houppe arrondie, & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, & on l'attache sous le menton.

Outre ce vêtement commun aux deux sexes, les Hommes portent souvent une peau d'ours, de loup, ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors ; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, & ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, & d'autres fois sur le derrière. Lorsque le Ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des habits de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général, ils laissent flotter leurs cheveux ; mais lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entr'eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En général tout leur vêtement est commode ; & il ne manqueroit pas d'élégance, s'ils le tenoient propre, & s'ils en chassoient la vermine.

Le lobe des oreilles de la plûpart d'entr'eux, est percé d'un assez grand trou, & de deux autres plus petits ; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poils ou des morceaux de cuivre, aux-

quels ils ne furent point tentés de préférer les grains de verre que les Voyageurs Anglois leur offrirent.

La cloison du nez de plusieurs, offre un trou pour y passer une petite corde; d'autres y placent des morceaux d'airain, qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture est si étroite, qu'elle presse doucement la cloison nazale de ses deux pointes: en sorte que cet ornement, bisarre & incommode, tombe sur la lèvre supérieure. Ils employent à cet usage, les anneaux des boutons de cuivre qu'ils s'empressent d'acheter des Européens qui les visitent.

Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir, ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une seule pièce, d'une matière noire & luisante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir & de nerfs d'animaux, qui la grossissent beaucoup.

Tel est leur Costume de tous les jours. Mais ils ont d'autres habits & des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires, quand ils vont à la guerre ou en visite de cérémonie. Ce sont des peaux de loups ou d'ours, qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur vêtement accoutumé; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux d'étoffe, qu'ils fabriquent eux-même avec du poil. La garniture offre divers dessins agréables; ils les portent séparément ou par-

deſſus tout le reſte. Lorſqu'ils les portent ſéparément, l'ajuſtement de leur tête le plus ordinaire, eſt composé d'oſier ou d'écorce à demi battue. Leur chevelure eſt ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle; ou bien elle eſt entièrement couverte de petites plumes blanches : on ajoute à cette parure une couche de ſuif mêlé avec de la peinture, appliqué ſur la peau, de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières qui font reſſembler leur viſage à un ouvrage de ſculpture. Quelquefois encore leur chevelure eſt diviſée en petits paquets, attachés avec un fil, & ſéparés aux extrêmités par des intervalles d'environ deux pouces. Pluſieurs les lient par derrière, ſelon notre uſage, & ils y placent de petits rameaux d'arbres.

Cet attirail groteſque le devient encore bien davantage, quand ils prennent ce qu'on peut appeller leur équipage monſtrueux. Il conſiſte en une multitude infinie de maſques de bois ſculptés, qu'ils poſent ſur le viſage ou ſur la partie ſupérieure de la tête ou du front, & qui repréſentent tantôt une tête (1) d'homme avec des cheveux, de la barbe, des ſourcils; tantôt des têtes d'oiſeaux & d'animaux terreſtres ou marins. Ces figures excèdent la grandeur naturelle, & ſont peintes. Ils attachent ſur la même partie de la tête, de gros morceaux de ſculpture qui reſſemblent à la proue d'une pirogue, & qui ſe projettent en ſaillie à une diſtance

(1) Ils appellent ce maſque Tahooquoſſim.

considérable. Ces pièces de mascarades ont peut-être quelque rapport à leurs cérémonies religieuses, ou bien leur servent à la chasse pour prendre le gibier, dont ils imitent les allures, d'autant plus fidèlement que ces Sauvages, non contens de s'être déguisé la figure, donnent lieu à une illusion complette, en se couvrant le corps entier de la peau des quadrupèdes dont ils ont déjà emprunté la tête. Pour le dire en passant, il est vraisemblable que la plûpart des anciens Voyageurs ont été dupes de cette décoration extérieure; & les plus crédules ont dû prendre aisément le change; les Centaures, les Sycantropes, les Sphinx, les Faunes, les Satyres n'ont peut-être point eu d'autre origine.

Les Habitans de Nootka ont aussi un habit spécialement destiné à la guerre. C'est un manteau de cuir, double & très-épais, qui semble être une peau d'élan ou de buffle tannée; ils l'attachent de la manière ordinaire; & il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, & descendre en même temps jusqu'aux talons. Il est quelquefois chargé de peintures en compartimens assez agréables. Assez fort pour résister aux traits, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer. Ainsi, on doit le regarder comme une cotte de maille, ou comme une armure défensive très-complette. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, & suspendus à des lanières de cuir, couvertes de plumes; & dès qu'ils se remuent, ils pro-

duisent un bruit fort, presqu'égal à celui d'une multitude de petites cloches. Cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis. Ils s'en parent aussi dans leurs jours d'appareil ; dans leurs Concerts de Musique, celui qui les dirige est revêtu de ce manteau, & porte un masque.

Rendu à lui-même, & hors des occasions où il veut en imposer, l'Habitant de Nootka n'a rien moins que l'air redoutable. Toute sa personne est d'un flegme qui approche de la stupidité. Les crânes ou les ossemens humains qu'on remarque parmi les objets d'échange, indiquent assez qu'il traite l'ennemi en toute rigueur. Mais le caractère habituel de ces demi-Sauvages, ne tient pas de la férocité. Dans les rixes particulieres, les intéressés seuls sont acteurs ; leurs compatriotes restent spectateurs indifférens. La vengeance, quand ils s'y laissent emporter, les aveugle au point qu'ils ne sçauroient mesurer le degré de forces respectives ; malgré toute disproportion, ils combattent & attaquent ou se défendent avec le même courage ; les armes à feu n'en ralentissent pas même l'ardeur.

La curiosité, ce sentiment actif du cœur de l'Homme civilisé, est tout-à-fait émoussée en eux ; sans doute, par un effet de leur ignorance totale. Le desir de s'instruire davantage, suppose un commencement d'instruction. Quand on ne connoît rien, on se passe de tout, sans en sentir la privation. Les chef-d'œuvres de l'industrie européenne, la construction même des vaisseaux,

ne purent mériter de leur part, un geste d'admiration ou d'étonnement. Ils ne s'occupent uniquement que de leurs besoins & des moyens d'y pourvoir.

Ils sont pourtant sensibles au charme de la Musique, & ils en font dont la mélodie est d'un effet touchant. Leur chant est presque toujours grave & lent. Ils battent la mesure sur leurs cuisses. Ils n'ont pour instrumens, qu'un sifflet, long d'un pouce, & un grelot qui ordinairement a la forme d'un oiseau. Le ventre renferme les cailloux, & la queue sert de manche.

Leurs habitations sont des cabanes de bois contiguës les unes aux autres, & à peine distinctes. On s'en formera une assez juste idée, en se représentant une (1) étable à vache, prolongée & assez mal clause, construite avec des planches, qui n'étant pas fixées sur leurs supports, se rapprochent ou s'écartent à volonté, selon les circonstances, pour laisser sortir la fumée, ou pour se garantir de la pluye. Chaque famille occupe sa litière. Des bancs qui tiennent lieu de lits, & des caissons servant de garde-manger & de garderobe, forment l'essentiel de leur mobilier, en y joignant toutefois de petits augets, des bacquets oblongs, & des jattes, le tout de bois. Des paniers d'osier & des sacs de nattes, servent au transport du comestible. Tout se fait dans ces huttes, la toilette, la cuisine, les repas & leurs suites. Tout y

(1) La superbe Ecurie de Chantilli est un Temple en comparaison.

entre

entre ; rien n'en ſort. Et probablement on déſerte la maiſon, quand on ne peut plus y tenir.

Chacune de ces bauges (le croiroit on ?) eſt pourtant décorée de ſtatues peintes, ébauches groſſières, figures monſtrueuſes repréſentant les Divinités du pays ; ſur quoi on remarquera que la Sculpture & l'Art de peindre ont vraiſemblablement une invention commune & la même époque. Les premiers Artiſtes, ſi l'on peut donner ce nom aux Sauvages qui s'aviſèrent de tailler un tronc d'arbre, & de le colorier, furent tout-à-la-fois Statuaires & Peintres, afin de donner quelques degrés de plus de reſſemblance à leurs informes eſſais. Ces Statues ſont de toute grandeur. Les Habitans de Nootka leur font des offrandes, comme les Anciens en faiſoient à leurs Dieux Pénates. Mais leur Religion ne tient pas contre un peu de fer ou de cuivre : avec un morceau de l'un ou l'autre métal, une famille livreroit volontiers toutes ſes Divinités.

Les Hommes s'occupent de la chaſſe & de la pêche. Les détails du ménage ſont tous réſervés aux Femmes. Elles vont chercher le poiſſon ou ramaſſer les coquillages, & fabriquent les vêtemens de lin ou de laine. Toujours aſſez modeſtement habillées, elles n'affichent pas le ciniſme de leurs Maris, & n'en ſont pas mieux traitées. Ce ſont elles qui manœuvrent ſur les pirogues, tandis que leurs Hommes ſe vautrent, étendus tout nuds, au Soleil. Leur comeſtible eſt aſſez diverſifié ; ils ſe nourriſſent de végétaux, mais bien moins que de

ſubſtances animales. Le marſouin eſt l'animal de Mer dont ils ſe repaiſſent le plus communément ; il ſe font du bouillon avec ſa chair. Mais leur méthode ordinaire eſt de faire griller leurs alimens. La propreté ne règne pas plus ſur leur table que dans le reſte. Pour donner une idée de leur goût, ils mangent la plante crue avec ſa racine, telle qu'elle ſe trouve arrachée de la terre, c'eſt-à-dire, avec le terreau, qu'ils ne ſe donnent pas la peine de ſecouer. L'heure de leur repas eſt réglée ſur leur appétit.

Ils ſe ſont fabriqués des couteaux pour dépécer les groſſes pièces de viande, & auſſi pour mettre à nud les crânes de leurs ennemis vaincus. D'après la quantité & la diverſité de leurs armes, on peut juger qu'ils ſont ſouvent en guerre ; & que de tous les Arts, celui de ſe détruire eſt le plus avancé parmi eux : & ils ne ſont point le ſeul Peuple chez qui on puiſſe faire cette triſte obſervation. Les Nations policées de l'Europe n'ont pas toutes une légiſlation auſſi perfectionnée que leur tactique.

Une Juſtice qu'il faut rendre aux Habitans de Nootka, c'eſt que leurs Arts utiles ſont cultivés avec un ſoin & une adreſſe qui ſurprennent, relativement à leurs autres occupations. Les étoffes de lin & de poil dont ils ſe couvrent, forment l'objet le plus important de leur induſtrie. Ils en tirent la matière, des fibres de l'écorce du pin : elles ont differens degrés de fineſſe & de chaleur. Le poil & le duvet ſont dus à la dépouille du renard &

du linx blanc. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits sont disposés avec goût. Ils offrent diverses couleurs, dont les plus communes sont le brun foncé & le jaune. Cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat, les plus beaux tapis d'Europe.

Ces figures répandues aussi sur leurs meubles, ne sont pas seulement un jeu de l'imagination & un objet de luxe; elles ont un but moins futile. Peintes sur leurs chapeaux (1), elles servent d'annales, & forment comme une Histoire Hiéroglyphique du pays. Une pêche extraordinaire, une victoire mémorable, un évènement rare est consigné en deux ou trois traits sur leur coëffure conique; & les enfans en font des copies. Les Chansons nationales en sont comme des explications, & ils rectifient les unes par les autres. C'est ainsi que chez nous en France, la mode s'empresse de varier ses formes, selon les évènemens. Nos Dames se font comme un devoir de porter des chapeaux, qui rappellent par leurs noms ou leurs couleurs analogues, telle ou telle révolution, tel ou tel personnage : de façon que si on suivoit l'Histoire du Costume François, on seroit au courant de son siècle; & pour n'en citer qu'un exemple, lors de la prise de l'Isle de la Grenade, n'avons-

(1) Les Islandois sont dans le même usage. Ils gravent en caractères *runiques*, leurs *sagas* ou chroniques, sur leurs boucliers, & quelquefois sur les murailles de leurs maisons, & sur leurs meubles.

nous pas vu tous les ajustemens garnis de la fleur de ce nom ? &c.

Les Statues dont nous avons dit un mot, peuvent être regardées encore comme des monumens historiques autant que religieux. Il est très-vraisemblable qu'elles représentent ceux des ancêtres dont les belles actions ont mérité & obtenu une sorte d'apothéose. La simplicité, le petit nombre des cérémonies, le foible attachement des Naturels du pays pour des simulacres qu'ils peuvent reproduire d'un jour à l'autre, portent à croire que ces *Barbares* ne reconnoissent d'autres Dieux ni d'autres maîtres que les chefs de famille. Les enfans n'obéissent & ne rendent un culre qu'à leurs pères. Quel dommage qu'une Peuplade qui n'en est encore qu'aux Mœurs (1) Patriachales, soit si grossiere d'ail-

(1) On a voulu mettre au rang des chimères les Mœurs Patriarchales, en les réléguant au siècle d'or. Mais les relations nous apprennent que presque tous les Hommes demi-Sauvages sont encore aujourd'hui à ce régime ; je n'en rapporterai ici qu'un ou deux exemples. « Les Noirs » qui habitent les rochers & les bois de l'Isle Manille » ou Luçon, n'ont d'autre gouvernement que celui de la » parenté ; tous obéissent au Chef de la famille.

« Dans le Connecticut, Colonie Angloise de l'Amérique, » pendant les premières années, chaque famille vivoit » isolée sur sa terre, uniquement occupée de ses tra-

leurs ! Mais aussi, qu'il est affligeant de penser que le despotisme & la superstition aient été quelquefois, les fruits amers de la Civilisation !

Nous terminerons cet article par un choix des mots les plus intéressans de leur vocabulaire. Ils appellent :

Le Soleil	*Opulszthl.*
La Lune	*Onulszthl.*
Le Ciel	*Eenaeehl-nas.*
Une Chanson	*Oonook.*
Un Homme	*Tanass.*
Oui.	*Ai & Aio.*
Non.	*Wook* ou *Wik.*
Le feu.	*Eeneek.*
La Mer	*Toopilszthl.*
Lui	*Ahko.*
Je, moi	*Chelle* ou *Kotl.*
Ami.	*Hawalth.*
Boire.	*Luksheetl.*
La Mort.	*Kahsheetl.*
Habit de Lin.	*Katshak.*
Un Mâle	*Jakops.*
Amitié	*Naheis.*
Vous	*Apte* ou *Oppe.*

» vaux, sans nuls liens coercitifs, sans aucunes Loix, & » ils étoient heureux .... Lettres d'un Cultivateur » Américain, tom. II., *in*-8°. ».

Nom d'une femme du Pays . .	*Satſuhcheek.*
Noms d'un homme du Pays . .	*Kakallakecheelook.*
La Tête	*Ooocmitz.*
La Langue	*Thoop.*
L'Oreille	*Papai.*
Le bout du Sein	*Eneema.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de Nootka.

Insulaire de Oonalaska.

BnF ARS

Femme de Oonolaska.

BnF ARS

homme de Oonolaska.

BnF ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES OONALASHKAINS.

OONALASHKA est le nom de l'une des Isles qu'on rencontre dans les Mers Nord-Ouest de l'Amérique, & qui ne nous est connue que depuis 1762, époque de la découverte qu'en firent les Russes, & du Commerce qu'ils y établirent. Les Habitans, en assez grand nombre, ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux & les Groenlandois, sur-tout quant au dialecte. Ces Peuplades *jumelles*, qu'on me passe ce mot, répandues tout-à-la-fois sur les terres occidentales & orientales du Nord du nouveau Monde, ne feroient-elles en effet qu'une seule & même famille communiquant entre ses membres, dans l'intérieur du Continent Boréal, par des routes qui nous sont inconnues, ou que la glace interdit à nos vaisseaux?

L'Insulaire d'Oonalashka a la taille petite, mais bien proportionnée, & le visage basané. Les Hommes ont la barbe peu fournie; mais leurs cheveux sont longs, noirs & lisses; ils les laissent flotter par derrière, & les coupent sur le devant. Les Femmes relèvent leur chevelure en tresse. La forme des habits est la même pour les deux sexes; mais la matière première en est différente. Des peaux de veaux de Mer ou de baleine, composent la

MŒURS

ET COUTUMES

DES OONALASHKAINS.

OONALASHKA est le nom de l'une des Isles qu'on rencontre dans les Mers Nord-Ouest de l'Amérique, & qui ne nous est connue que depuis 1762, époque de la découverte qu'en firent les Russes, & du Commerce qu'ils y établirent. Les Habitans, en assez grand nombre, ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux & les Groenlandois, sur-tout quant au dialecte. Ces Peuplades *similaires*, qu'on me passe ce mot, répandues tout-à-la-fois sur les terres occidentales & orientales du Nord du nouveau Monde, ne seroient-elles en effet qu'une seule & même famille communicant entre ses membres, dans l'intérieur du Continent Boréal, par des routes qui nous sont inconnues, ou que la glace interdit à nos vaisseaux?

L'Insulaire d'Oonalashka a la taille petite, mais bien proportionnée, & le visage basané. Les Hommes ont la barbe peu fournie; mais leurs cheveux sont longs, noirs & lisses; ils les laissent flotter par derrière, & les coupent sur le devant. Les Femmes relèvent leur chevelure en touffe. La forme des habits est la même pour les deux sexes; mais la matière première en est différente. Des peaux de veaux de Mer ou de baleine, composent la

jaquette des Femmes ; celle des Hommes eſt de robes d'oiſeaux ; l'une & l'autre deſcendent par delà le genou : deſſus cette première chemiſe, les Hommes en mettent une ſeconde, faite avec des boyaux, & impénétrable à la pluye. Celle-ci a un capuchon pour ſe couvrir la tête. La peau d'oiſeaux dont on ſe ſert pour vêtement, eſt garnie de ſes plumes, & couſue fort proprement. Le côté à plumes poſe ſur la chair de celui qui porte ce coſtume. Quelques-uns ſont chauſſés avec des bottes. Tous ont une eſpèce de chapeau oval, qui offre une pointe ſur le devant, & qui les coëffe mieux que nos chapeaux à trois (1) cornes. Les leurs ſont de bois, & peints communément en verd. La partie ſupérieure de la coëffe eſt garnie de longues ſoies d'un animal de Mer, auxquelles pendent des grains de verre de diverſes eſpèces ; on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne ſe peignent point le corps ; mais les Femmes ſe font des piquetures legères ſur le viſage : les deux ſexes ſe percent la lèvre inférieure, & ils placent des os dans les trous ; au reſte, il eſt auſſi peu commun de voir à Oonalashka un Homme avec cet ornement, que de rencontrer une Femme qui ne l'ait pas. Quelques-

(1) Nos Artiſtes familiariſés avec les belles formes antiques, montrent pour la plûpart, beaucoup de répugnance à traiter des ſujets pris dans l'Hiſtoire moderne, & ſurtout à les rendre dans toute la fidélité du Couſtume national en Europe. En effet, quoi de plus meſquin, de plus ridicule à peindre que de petites figures bien grêles, court-vêtues, & coëffées d'un chapeau à trois cornes.

uns portent des grains de verre à la lèvre ſupérieure, au-deſſous des narines ; & ils ont tous des pendans d'oreilles.

Le Coſtume des Naturels du pays qui ſervent dans les établiſſemens Ruſſes, diffère un peu de celui de leurs compatriotes libres. Leurs habits de deſſus, faits de peaux, reſſemblent aux ſouquenilles de nos Charretiers, & ne deſcendent que juſqu'au genou. Ils mettent par-deſſous une veſte ou deux. Ils portent des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la ſemelle & le pied ſont d'un cuir de Ruſſie, & les jambes d'un boyau très-fort. Les Maîtres ou Chefs de l'établiſſement & leurs Agens ont des habits de calico & des chemiſes de ſoie.

Si la perſonne des Oonalashkains n'eſt pas auſſi ſale que celle des autres Sauvages qui s'enduiſent la peau du corps de diverſes couleurs, la propreté ne règne pas davantage dans l'intérieur de leurs habitations. Ce ſont des excavations longues pour l'ordinaire de 50 pieds, ſur 20 de large, & couvertes avec des branchages d'arbres que la Mer jette ſur le rivage; car il ne croît pas un ſeul morceau de bois dans toute l'Iſle. Pluſieurs familles logent enſemble dans ces miſérables trous, meublés d'uſtenſiles analogues. Tous les détails de la vie privée y ont lieu en commun ; en ſorte qu'il faut être né dans cette fange, pour pouvoir y ſéjourner.

Les Ruſſes leur ont fait connoître un genre de luxe qui les appauvrit encore. Le tabac qu'ils aiment tant à fumer & à mâcher, leur coute ce qu'ils poſſèdent de meilleur.

On voit dans leurs cabanes, des paniers tiſſus d'une certaine herbe, & travaillés avec une propreté, une fineſſe, une élégance qui étonneroit nos plus habiles Vanniers. Les Femmes ſont chargées de ces petits ouvrages, ainſi que des autres occupations domeſtiques. Leurs maiſons ſouterreines n'ont point d'âtre. L'habitant de ces logis s'éclaire & ſe chauffe de cette manière : on verſe de l'huile de poiſſon dans le creux d'une pierre ; des brins d'herbe qu'on y jette, ſervent de mêches, qu'on allume au feu produit par le frottement rapide & réitéré de deux pierres impregnées de ſoufre, ou de deux morceaux de bois de forme différente ; l'un reſſemble à une petite planche, l'autre eſt un bâton épointé. Selon le beſoin, on ſe paſſe de main en main ces petites lampes que les Hommes & les Femmes placent entre leurs jambes, ſous leurs vêtemens.

En hiver, au ſein même de la première des Villes capitales de l'Europe, on peut prendre une idée aſſez juſte de ces foyers économiques & portatifs. Les claſſes inférieures du peuple de Paris ne ſe chauffent pas autrement : tandis qu'un jeune Sybarite peut à peine ſoutenir le feu continu des cheminées de ſon appartement, où ſe conſument en un jour d'énormes monceaux de bois ; dans ſon voiſinage, toute une famille n'a, pour ſe procurer le libre exercice de ſes membres engourdis par le froid, qu'un vaſe (1) de terre cuite, dans lequel

(1) Le bas Peuple dans ſon idiome trivial, mais toujours énergique, applique le nom de *gueux* à ces pots à feu ou

brûlent lentement quelques morceaux de feutre ou des lambeaux ; un tesson de ce pot à feu tient lieu de lampe. Les Heureux du siècle & les Grands de la Nation ignorent apparemment que les tanières des Sauvages Insulaires d'Oonalashka renferment moins de misère que les galetas du peuple de Paris.

Ils se nourrissent de racines, de baies, de mures, de la chair des oiseaux & de plusieurs animaux de Mer. Ils font sécher pendant l'été, leurs provisions de poisson pour l'hiver. Presque toujours ils mangent cruds tous leurs alimens. Quelquefois cependant ils les font griller, & les Russes leur ont appris à les bouillir. Voici à-peu-près le cérémonial observé au repas d'un Chef des Oonalashkains : s'il desire un poisson, ses serviteurs commencent par en dévorer les ouïes. Puis on coupe la tête, qu'on porte sur le rivage de la Mer pour la bien nettoyer. On la sert ensuite devant le Maître, assis à terre, après avoir jonché le lieu du repas d'un tapis d'herbages qui servent tout-à-la-fois de nappe & de serviette, de plat & d'assiette. Un des familiers du Prince découpe des tranches le long des joues du poisson, & les met sous la main de son Patron, qui les avale avec le même appétit que nos Apicius mangent des huitres. Le Chef rassasié, laisse les os & les cartilages à sa suite, qui en tire le meilleur parti possible ; ensorte qu'à Oonalashka, comme ailleurs, les trois quarts des hommes ne vivent

vases de terre rougeâtre dont il se sert pour se dégourdir les doigts & d'autres parties du corps.

que de la desserte des tables du reste de leurs semblables.

Les Oonalashkains n'ont pas toujours été aussi paisibles qu'ils le sont aujourdhui. Long-temps ils disputèrent aux Russes, leur liberté & l'entière jouissance de leur sol & de ses productions. La supériorité des forces, & sur-tout de la politique des Etrangers, réduisit bientôt le courage des Naturels. Ceux-ci cependant, tout en se soumettant à un tribut, se conservèrent le droit d'avoir leurs Chefs particuliers & nationaux. Mais ils se laissèrent enlever toute arme offensive & même défensive.

Leurs Canots sont les plus petits de tous ceux qui navigent le long du Continent Américain; & leur construction offre aussi quelques variantes. Au besoin, chacun de ces Canots peut porter deux Hommes. Alors le premier reste étendu de toute sa longueur dans l'embarcation; le second occupe le siège ou le trou rond, percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé au dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie & s'ouvre comme une bourse, & qui a des cordons de cuir dans la partie supèrieure. L'Insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, & il ramène sur ses épaules l'extrêmité du cordon, afin de le tenir en place. Les manches de sa jaquette serrent son poignet; comme le cordon serre d'ailleurs le col, & que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guères lui mouiller le corps ou entrer dans le Canot; il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui

pourroit s'introduire. Il se sert d'une pagaie à double pale, la tient par le milieu avec les deux mains, & frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté & ensuite de l'autre. Il donne ainsi une vîtesse considérable au Canot, & lui fait suivre une ligne droite.

Des Sauvages qui ne sçavent pas encore se construire de maisons, ne bâtissent point de Temple. Les Tombeaux semblent leur tenir lieu d'Autels. A Oonalashka, on enterre les morts au sommet des côteaux; & sur le corps on élève plusieurs pierres en monceau: les passans se font un devoir de contribuer à ce pieux monument, en y apportant (1) chacun de nouveaux matériaux: cérémonie religieuse qui entretient la bienveillance fraternelle d'une part; & de l'autre, nettoie la voie fréquentée, & prévient plus d'un accident.

Ces Insulaires sont naturellement gais, vivent par conséquent en bonne intelligence entr'eux, & montrent beaucoup d'affabilité envers l'Etranger. Ils mériteroient une existence moins misérable & d'une plus longue durée; pour surcroît de maux, les Russes leur ont fait connoître celui de Vénus. Il étoit plus aisé de naturaliser ce fléau à Oonalashka, que d'y faire fleurir une civilisation sage, qui eût eu pour base l'Agriculture. Le sol

(1) Les Anciens pratiquoient la même coutume en l'honneur de Mercure, Dieu tutelaire des grands chemins; il est assez singulier de retrouver le même usage établi chez les Grecs & les Romains, en même temps que parmi les Sauvages Insulaires de l'Amérique Septentrionale.

étoit pourtant susceptible d'amélioration ; mais le Commerce procure des jouissances plus promptes ; & c'est ainsi que par-tout l'avenir est sacrifié au présent.

Voici quelques mots du vocabulaire d'Oonalashka :

Un Homme.	*Chengan.*
Une Femme	*Anagognach.*
La Tête.	*Kameak.*
L'Œil	*Dhac.*
La Langue	*Agonoc.*
Non.	*Net.*
Oui.	*Ah.*
Un	*Toradac.*
Deux	*Alac.*
Dix.	*Hasc.*
Le Soleil	*Agadac.*
La Lune	*Toogedha.*
Le Firmament.	*Enacac.*
La Mer	*Alaooch.*
Eau.	*Tangch.*
Feu	*Keiganach.*
Maison.	*Oolac.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Oonalashkains.

Habitant de la Floride.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS DE LA FLORIDE.

Dans les premiers temps de la découverte du Nouveau Monde, les Européens, non contens de tous les trésors qu'ils y trouvèrent, portèrent encore plus loin leurs désirs irrassatiables. On vit un Gentilhomme Espagnol armer deux légers Brigantins, pour aller reconnoître parmi les Isles Lucayes, celle qu'on assuroit posséder une source d'eau vive, réalisant la merveilleuse Fontaine de Jouvence. Ce qu'on cherchoit ne se trouva point; mais *Juan Ponce de Leon* trouva ce qu'il ne cherchoit pas. Une tempête officieuse le fit échouer sur la côte inconnue d'un grand pays, dont il ne tarda pas à prendre possession, sous le nom de *Floride*. Les Naturels de cette vaste contrée de l'Amérique Septentrionale, opposèrent plus de résistance que les Habitans du Mexique & du Perou. Pizarre & Cortez n'en eussent point fait une conquête facile & rapide. Ponce, à qui l'espoir d'une vieillesse prolongée, avoit fait entreprendre cette expédition, n'y rencontra qu'un trépas prématuré. Il mourut à Cuba, des blessures reçues à la Floride.

Cet exemple ne découragea point quelques riches

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS DE LA FLORIDE.

DANS les premiers temps de la découverte du Nouveau Monde, les Européens, non contens de tous les trésors qu'ils y trouvèrent, portèrent encore plus loin leurs désirs irrassatiables. On vit un Gentilhomme Espagnol armer deux légers Bâtimens, pour aller reconnoître parmi les Isles Lucayes, celle qu'on assûroit posséder une source d'eau vive, réalisant la merveilleuse Fontaine de Jouvance. Ce qu'on cherchoit ne se trouva point; mais *Juan Ponce de Leon* trouva ce qu'il ne cherchoit pas. Une tempête officieuse le fit échouer sur la côte inconnue d'un grand pays, dont il ne tarda pas à prendre possession, sous le nom de *Floride*. Les Naturels de cette vaste contrée de l'Amérique Septentrionale, opposèrent plus de résistance que les Habitans du Mexique & du Pérou. Pizarre & Cortez n'en eussent point fait une conquête facile & rapide. Ponce, à qui l'espoir d'une vieillesse prolongée, avoit fait entreprendre cette expédition, n'y rencontra qu'un trépas prématuré. Il mourut à Cuba, des blessures reçues à la Floride.

Cet exemple ne découragea point quelques riches

propriétaires de Mines, à St. Domingue. Il leur manquoit des Travailleurs. Ils mouillent au Cap Ste. Hélène, attirent sur leurs Bords, cent trente Floridiens Insulaires, & lèvent l'ancre. Cette attentat insigne contre le Droit des Gens, ne tourna point au profit des Ravisseurs ; Les Sauvages, esclaves à fond de cale, se laissèrent tous périr de besoin pendant la traversée.

Mais leurs compatriotes les vangèrent peu après, & se firent justice eux-mêmes sur deux cent Espagnols, envoyés de nouveau, sous l'agrément de Charles-Quint. Le Chef du Convoi, *Vasques d'Aillon*, que l'Empereur décora de l'Ordre de St. Jacques, pour donner plus de sanction à cette tentative, fut très-heureux d'échapper au juste ressentiment des Naturels. Ferdinand de Soto leur déclara une Guerre règlée, & mourut avant d'avoir pu mettre à terme son plan d'invasion. La science naturelle & le courage des Barbares, mirent souvent en défaut les sçavantes combinaisons de la Tactique Européenne. Charles-Quint mécontent, changea de batteries. Ne pouvant soumettre la Floride par les armes, il en confia la conquête à des Missionnaires, qui furent encore plus malheureux dans leur Croisade. Les Floridiens, qui avoient toujours présente à leur mémoire, l'indigne perfidie des premiers Navigateurs, massacrèrent trois de ces Apôtres : cette catastrophe éteignit tout-à-fait le zèle évangélique des autres, qui se retirèrent au plus vîte.

Ce fut un François qui y bâtit le premier Fort, en 1562. Les Anglois y tentèrent aussi bientôt après, des

Etabliſſemens. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails hiſtoriques, que nous abandonnons aux Politiques. Notre tâche ſe borne à l'eſquiſſe des Mœurs & Coutumes des Naturels de la Floride, qui méritent encore aujourd'hui l'attention de l'Obſervateur.

Le climat eſt doux & ſain. Le ſol agréable & fertile, recèle ſans doute de riches Mines d'or & d'argent.

Indifférent à ces tréſors, le prudent Indien s'obſtine à en dérober la trace aux Européens avides. La deſtinée des Péruviens, trop confians, eſt une leçon pour eux; & ils ſçavent en profiter. Satisfaits de leur farine de mays, pétrie avec du miel, quelques fruits, des poiſſons ſecs & du gibier ne leur laiſſent rien à déſirer, quand ils aſſaiſſonnent leur repas des plaiſirs phyſiques de l'amour; car ils ne ſe refuſent jamais à leurs beſoins renaiſſans & toujours actifs.

Ainſi que tous les Indiens qui ſe livrent à de fréquens exercices, les Floridiens ſont agiles & robuſtes. Les Femmes auſſi ont beaucoup de ſoupleſſe dans leurs membres, bien proportionnés. Elles ne ſe diſtinguent pas moins que les Hommes, par leur légèreté à la courſe. Une Mère traverſe les fleuves à la nage, portant ſon Enfant ſous un bras. Les deux ſexes naiſſent blancs. La couleur d'olive qu'ils contractent avec le temps, eſt due aux drogues dont ils s'impreignent la peau.

Intrépides Guerriers, ils ſont encore de ruſés voleurs; ſi l'on peut accuſer de larcin, des gens qui n'ont aucune idée de la propriété civile. Leur culte eſt le plus remar-

quable de leurs usages. L'article le plus absurde & le plus révoltant de leur croyance, est la foi qu'ils ont dans l'existence du Démon appellé, par eux, *Toya*; ils lui adressent des sacrifices humains. Il est vrai que ce n'est pas de leur propre mouvement qu'ils pensent & en agissent ainsi. Leurs Prêtres, nommé *Jaovas*, ne dédaignent pas de jouer quelquefois eux-mêmes le rôle du Diable. Déguisés sous mille formes plus bizarres les unes que les autres, ils s'étudient à tourmenter l'imagination de ce Peuple, par des terreurs paniques. On ne manque pas de venir à eux en foule, pour les prier de conjurer les Etres malfaisans dont on est obsédé; & cet exorcisme profane a son salaire.

Mais ce qui leur fait plus d'honneur, ce sont le hommages religieux qu'ils rendent assiduement au (1) Soleil. A l'exemple des Péruviens & autres, ils ne vont point dans des Temples étroits, en adorer le simu-

(1) « Personne n'ignore que la plûpart des Nations, sur» tout en Orient, n'ont pas eu d'autre Divinité que le » Soleil. Eh ! quel objet dans la Nature, pouvoit mieux » justifier leurs hommages ? Ce culte dut être le premier » & le moins absurde du Paganisme. Il paroît qu'il durera » autant que le Monde «... Extrait de nos Tableaux de la Fable, ou nouvelle Histoire Poëtique, avec figures, chez Pavard, avec approbation & privilège du Roi, *in*-12.

cre (1) mesquin. Ils mettent plus de grandeur & de noblesse dans leurs rits.

Tous les jours, sans y manquer, ils assistent au ever du lSoleil. On les voit à l'entrée de leur Hutte, épier le moment où cet Astre lance son premier rayon, tendre les mains vers lui, & lui adresser une Hymne grossiere, mais pleine de ferveur; cette partie du culte est un acte d'admiration: le soir ils offrent une acte de reconnoissance, au Soleil couchant, pour tous les bienfaits qu'ils en ont reçus dans le cours de la journée; & ils font ensorte que le dernier rayon du jour tombe sur leur tête.

Outre ce devoir quotidien, ils ont consacré au Père de la lumière & de la chaleur, quatre grandes Fêtes solemnelles dans l'année. Dès l'aube matinale, les Floridiens d'*Apalache* se rassemblent sur la plus élevée de leurs montagnes. Au sommet est une grotte naturelle, construite de manière que l'une de ses ouvertures exposée à l'Orient, reçoit les premiers feux du Soleil levant. Pendant la nuit qui précède, les Prêtres ont allumé un grand brasier, à l'entrée de cette grotte sainte. On y jette quantité d'aromates, & des nuages de parfums s'élèvent en l'honneur du premier des Astres. Le Peuple en silence, & dans un éloignement respectueux, se prosterne pendant que le Chef des

(1) Dans le Temple de Cuzco, au Pérou, le Soleil étoit représenté sous la forme d'une grosse tête d'Homme, d'or massif.

Jaovas fait une libation de miel ; puis il répand sur une pierre liſſe, une certaine quantité de mays broyé, deſtinée à la nourrirure des oiſeaux, dont le ramage ſalue tous les matins le retour du Soleil. Ce premier Office achevé, on ſe livre à une joie innocente & à des danſes honnêtes.

Ces exercices pieux reprennent à midi. Debout autour d'une eſpèce d'Autel nud & ſans ornement, les Prêtres attendent que le Soleil ait atteint le point du milieu de ſa carrière : au moment où ſes rayons tombent à plomb ſur cet Autel, le Grand Pontife allume des parfums choiſis & réſervés pour cet inſtant ; au milieu de la vapeur balſamique, il donne la liberté à une troupe d'oiſeaux retenus dans des cages pour cet effet. On ſuit des yeux leur vol ; on prête l'oreille aux cris de joie de ces volatiles ; on en tire des préſages plus ou moins heureux : puis tout le Peuple, dans une douce ivreſſe, difficile à peindre, deſcend de la montagne proceſſionnellement, portant des rameaux dans ſa main, précédé de ſes Chefs, & ſuivi de pluſieurs Pélerins. Ceux-ci ſont chargés d'une partie des offrandes que tous les aſſiſtans ſe ſont fait gloire d'accumuler à l'envi, en forme de pyramides, autour de la grotte ſacrée. Le reſte de ces offrandes appartient de droit, aux Prêtres.

Il eſt une ſolemnité, dont le Soleil eſt toujours l'unique objet, qui conſiſte à lui offrir un Cerf en effigie. On remplit d'herbages la peau de ce quadrupède, choiſi parmi les plus grands ; on le couvre de guir-

landes de fleurs ; on y ſuſpend quantité de fruits ſecs ; puis on le hiſſe au plus haut d'un arbre, où il doit demeurer expoſé à tous les rayons du jour, pendant l'année révolue. Tandis que les Prêtres s'occupent de ce cérémonial, la dévote aſſemblée chante en chœur, des Hymnes, pour demander au Père de la Nature, une abondante récolte. Cette Fête a lieu au commencement du mois d'Avril.

Le malheur aigrit le cœur de l'Homme & le dénature. Dans les grandes calamités, les Habitans de la Floride, conſeillés par leurs Prêtres, plus barbares qu'eux, ſe réſolvent à ſacrifier au Soleil, un Enfant mâle, le premir né d'une famille. Dans quelques cantons, on immole de même à la Lune, une toute-jeune Fille. La Mère eſt obligée d'aſſiſter à ce ſpectacle atroce & religieux. On danſe autour d'elle ; on pouſſe des cris, ſans doute, pour lui dérober ceux de la victime.

Ils ne ſe repaiſſent pas de chair humaine dans les repas qui terminent leurs Fêtes religieuſes, comme l'ont voulu inſinuer certains Eſpagnols, qui, ne pouvant les ſubjuguer, cherchoient au moins à les calomnier. L'un en effet, eſt plus facile que l'autre.

Dans certains diſtricts, on célèbre des eſpèces de myſtères en l'honneur du Démon *Toya*. On ſe prépare à cette célébration par trois jours d'abſtinence totale. Au milieu de l'aſſemblee rangée en cercle, trois Prêtres, vêtus groteſquement, exécutent une pantomime tout-à-fait analogue à la Divinité qui en eſt le ſujet. Puis les Femmes, armées d'écailles de moules, font

elles-mêmes des incisions sur le bras de leurs Filles, qui disputent de patience & de courage. Le sang que fournissent les plaies, est aussi-tôt jetté en l'air, au nom trois fois répété de *Toya*.

Dans plusieurs endroits de la Floride, on appelle le Diable *Cupai*; & l'Enfer *Ucupacha*, c'est-à-dire, *le bas Monde*; le Ciel se nomme *Hamanpascha*, qui veut dire *le haut Monde*.

Pour ne point faire un double emploi de charlatanisme, les *Joavas* sont en même temps Médecins. Hors de leurs fonctions sacerdotales, ils portent toujours suspendu à leur ceinture, un sac de plantes. On ne peut leur refuser quelques connoissances en Botanique. Ils se servent de leurs lèvres pour nettoyer les plaies, & le malade s'en trouve ordinairement assez bien, sans qu'il en résulte de grands inconvéniens pour celui qui se résout à ce bon office. Nous ne faisons peut-être point assez de cas de cette méthode, que la Nature n'indique certainement pas en vain.

Quand la maladie résiste aux soins qu'on y apporte, on expose le moribond sur la porte de sa chaumière, la face vers le Soleil, que le Médecin devenu Prêtre, supplie d'achever la cure. Et quelquefois, il en résulte des effets salutaires. On a vu des malades devoir leur convalescence à une douce transpiration provoquée par les rayons solaires.

Les Prêtres Floridiens ont un Costume qui leur est propre. Ils se revêtent d'un manteau de peaux coupées par bandes inégales. Quelquefois cet habillement est

taillé

taillé à la façon d'une longue robe. Alors ils l'attachent avec une ceinture de peau. Ils ont les pieds & les bras nuds. Sur la tête, ils portent un bonnet de peau, qui se termine en pointe. Souvent ils se couronnent de plumes. Ils battent de la caisse, pour faire remarquer leur passage.

Avant de partir pour une expédition, les Prêtres consultés, contrefont les inspirés, & rendent des oracles qui leur ont éte communiqués d'avance par les Chefs de la Nation. Alors le Général, le visage tourné au Soleil, puise de l'eau dans une jatte; & la dispersant dans l'air au-dessus de la Troupe, s'écrie (1) : ainsi par nous, soit versé le sang de nos Ennemis! Puis remplissant encore une fois la coupe, il en verse toute l'eau sur des charbons allumés, en s'écriant de nouveau: puisse l'Ennemi périr aussi vîte que ce feu s'est éteint!

Les Veuves, sur-tout celles des Guerriers morts au lit d'honneur, pleurent ou du moins doivent feindre de pleurer beaucoup. Il est d'usage qu'elles déposent sur la tombe, leur chevelure coupée de toute sa longueur. Elles ne peuvent se marier au plutôt, que quand leurs cheveux ont repris l'accroissement qu'ils avoient avant la catastrophe; alors ils descendoient au-dessous des épaules. Les Chefs seuls ont les honneurs du bucher.

(1) C'est une chose digne de remarque que de retrouver dans les montagnes de la Floride, les Mœurs des personnages principaux de l'Iliade. Homere n'a donc rien imaginé. Il a peint ce qu'il a vu.

De leurs cendres (1) on fait une boisson, que les parens se partagent entr'eux, le jour de l'anniversaire de sa mort.

Les autres familles conservent leurs morts pendant un an, revêtu des plus belles peaux, & embaumés dans des cercueils de bois de cédre. Au bout de l'année, on les transporte dans le canton de la forêt voisine, assigné pour la sépulture de chaque famille. Là, chaque individu a sa place isolée, au pied d'un arbre, que l'on planteroit exprès, s'il ne s'en trouvoit pas, & qu'on renouvelle quand il périt. Ce qui n'arrive guère; car on en prend le plus grand soin. Le Fils se fait une occupation sacrée de l'entretien de l'arbre qui couvre les reliques de son Père; & s'il en négligeoit la culture, il encourroit le mépris & l'indignation de ses compatriotes.

Cet attachement pour les Morts n'a pas peu contribué sans doute, à rendre les Peuples de la Floride indomptables. Des étrangers ne violeroient pas impunément cet asyle: & tant que ces touchantes habitudes auront quelque force, les Espagnols ne seront pas bien reçus à vouloir souiller le sol de la Floride, pour en extraire de l'or. Ces Mœurs doivent nous paroître bien étranges; il y a si long-temps que nous n'en sommes plus là!

Il est encore d'autres usages qui prouvent que les

(1) Est-ce donc au sein des montagnes de la Floride, qu'il faut aller pour rencontrer des Artemises!

Européens n'ont pas ſeuls la raiſon en partage. Les Montagnards des Apalaches ne donnent point de noms à leur Enfans ; il faut que ceux-ci s'en procurent un par quelqu'action généreuſe. Le Libérateur d'un Village en prend le nom, ou celui de l'Ennemi qu'il a repouſſé. C'eſt ainſi que Scipion fut ſurnommé l'Africain.

Les Maris s'abſtiennent de leurs Femmes, du moment qu'elles ſont enceintes ; & ce n'eſt pas un petit ſacrifice de la part des Floridiens, dont la forte organiſation néceſſite des beſoins plus impérieux que dans nos froides contrées.

La Femme adultère eſt publiquement dépouillée de tous ſes vêtemens & de ſa chevelure ; après être demeurée expoſée à toutes les avanies des autres Femmes de ſon Village, on la renvoye à ſes parens, qui la dérobent auſſi-tôt à ſes compatriotes, en la faiſant paſſer dans un canton éloigné. Dans d'autres parties de la Floride, le Mari offenſé punit lui-même de mort, l'infidélité de ſa compagne.

Les Peuples de la Floride vont preſque nuds, & portent ſeulement une eſpèce de caleçons de chamois ou de daim. Ces caleçons ſont de diverſes couleurs, & ſervent à couvrir ce que la bienſéance veut que l'on cache. Leur manteau eſt une ſorte de couverture qui prend depuis le col juſqu'à mi-jambe. Il eſt ordinairement de martre fine, & ſent une odeur de muſc très-agréable. Ils en ont auſſi quelquefois de chats, de daims, de cerfs, d'ours, de lions, & même de vaches, qu'ils préparent ſi bien, que l'on pourroit s'en ſervir

comme d'une étoffe. Pour les cheveux, ils les portent longs, & les nouent sur la tête. Leur bonnet est un réseau de couleur, qu'ils attachent sur le front ; ensorte que les bouts pendent jusqu'au-dessous des oreilles. Leurs Femmes sont aussi vêtues de peaux de daim ou de chevreuil, & ont tout le corps couvert d'une façon assez honnête & modeste, excepté dans l'enfance. Dans quelques endroits, les jeunes filles, quand elles deviennent grandes, ceignent le tablier de coton, qu'elles ne quittent plus.

Ces Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté du mousquet. Ils croient que l'arc & la flêche leur donnent une grace particulière ; c'est pour cela qu'ils en portent toujours à la chasse & à la Guerre. Leurs arcs sont très-longs. Afin de ne point se blesser le bras gauche avec la corde, quand elle se détend, ils se servent d'un *demi-brassar* de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusques au coude, & qui est arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours.

Ils se fabriquent des mantes ou casaques avec l'écorce la plus tendre de certains arbres, ou avec une herbe qui, bien battue, devient comme du lin. Ces casaques leur servent d'habit. Ils en ont une qui les enveloppe depuis la ceinture jusques au-dessus des genoux ; & une autre sur l'épaule gauche, retroussée sous le bras droit, qu'ils ont toujours dehors. Les Indiens n'en ont jamais qu'une sur les épaules.

Leurs cuirs sont fort bien apprêtés ; ils leur donnent

la couleur telle qu'ils la souhaitent, & d'une teinture si parfaite, que leur couleur de feu soutiendroit la comparaison avec notre plus fine écarlate. Leur cuir noir est bon aussi ; & c'est de celui-ci qu'ils font leurs chaussures ou sandales, quand ils en portent, ce qui leur arrive rarement dans les montagnes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Floride.

Quaqueresse

Quaque

BnF ARS

NOTICE
SUR LES QUAKERS.

DEPUIS qu'il existe des associations civiles & religieuses, celle des Quakers est jusqu'à présent, une des plus raisonnables & des mieux adaptées aux droits & aux devoirs de l'Homme. Zoroastre fit des Mages; Lycurgue, des Soldats; Numa voulut faire des Romains, un Peuple dévot; Mahomet vint à bout de faire des Arabes, autant d'esclaves fanatiques; George Fox, en Angleterre, & Guillaume Penn, en Amérique, firent de plusieurs milliers de leurs compatriotes, une famille de frères.

Quand on ouvre le Livre des Constitutions du Quakerisme, on croit lire un Roman politique; la République de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette Secte, & sur-tout à l'époque (1) où elle fut établie, on auroit écouté avec un sourire de pitié, celui qui eût dit avec assûrance : oui! il est possible de persuader

(1) Pendant une Guerre civile, sous Charles I, Roi d'Angleterre, décapité à Londres en 1649, George Fox, fils d'un Ouvrier en soie, prêcha le premier le Quakerisme en 1642. Le Costume de ce Sectaire consistoit en un vêtement de cuir. Son bonnet étoit de la même étoffe.

aux Hommes qu'ils ſont nés tous égaux, & qu'ils doivent vivre tous libres ; que l'éducation ſeule met entr'eux quelque différence ; qu'ils doivent s'interdire le port & l'uſage des armes offenſives & même défenſives ; qu'une ſimple affirmation, qu'une négation toute nue doivent ſuffire pour rendre témoignage à la vérité ; qu'il vaut mieux encore *céder* que *procéder* ; qu'une ſociété d'Hommes peut bien ſe paſſer d'Impôts & de Prêtres ; que chez eux la charité fraternelle ſupplée aux premiers, & les leçons paternelles aux ſeconds ; qu'un honnête Homme en méditation, ſe ſent bientôt inſpiré, & mérite d'être entendu ; qu'avec un eſprit bien intentionné & un cœur pur, on a le don de la parole & le droit de parler à ſes frères aſſemblés.

Malgré l'auſtérité de ces principes, croiroit-on qu'encore aujourd'hui les Quakers de Philadelphie, & même ceux de Londres, agiſſent en conſéquence & en toute rigueur : leur conduite morale n'eſt pas plus changée que leur ſtyle & leur coſtume ; les Quakers continuent d'être les meilleurs des Hommes, & ſe piquent de ſe conſerver dans l'intérieur de leur conſcience, tels qu'ils paroiſſent à l'extérieur de leurs perſonnes.

Ils s'habillent pour ſe couvrir, & non pour ſe parer. Leurs vêtemens ſans boutons, ſans dorures, n'eſt qu'un tiſſu de laine, plus ou moins épais, ſelon la ſaiſon. La dentelle, à leurs yeux, n'ajoute rien au linge d'une blancheur éclatante. Les courroies de leurs

chauſſures leur ſemblent plus commodes que des agraphes de diamans. Ils rougiroient d'employer le fer & le feu pour donner à leur chevelure une forme particulière & recherchée. De la couleur rouge au talon & quelques plumets blancs au chapeau, (1) leur paroiſſent des ſignes aſſez équivoques de Nobleſſe; ils préférent de prouver par de bons procédés, qu'ils ſortent de bonne ſouche. Leurs compagnes penſent & ſe conduiſent de même. La ſimplicité de leurs Mœurs & la décence de leur maintien, ſervent de parure à leurs ajuſtemens, & leur méritent la conſidération qu'on accorde ſi légèrement ailleurs, aux grands airs d'une Femme opulente ou d'antique extraction.

La converſation & les écrits des Quakers ne ſont pas plus élégans que leur Coſtume. Ils ſe taiſent, quand ils n'ont plus rien à dire; & ils ne diſent que ce qu'ils penſent. Comme ils ne voient dans l'Homme que l'Homme; ils n'obſervent avec leurs ſemblables, aucune de ces petites convenances de ſociété qui marquent la nullité des gens du monde. Ils ne ſont pas avancés dans la ſcience des mots; mais ils ont fait des progrès dans celle des choſes: & il leur eſt plus facile de bien faire que de bien dire. Toutes les Académies d'Europe diſſertoient éloquemment ſur les

(1) Les Quakers ſe couvrent la tête d'un grand & large chapeau, à bords preſque rabattus, & ſans gance, à la manière des Eccléſiaſtiques de l'Egliſe Romaine qui ne ſuivent point les modes Françoiſes.

droits sacrés de l'Homme, tandis qu'en Amérique (1), un seul Quaker, de ses propres deniers, rachetoit de l'esclavage, 400 Nègres; tandis qu'un autre Quaker, (2) à Ackworths, ouvroit à 300 enfans, un asyle, pour y être élevés & nourris convenablement. Ce même Homme, quand la mort le surprit, avoit déjà déposé plus de 300 mille guinées dans le sein de l'indigence.

Quelques-uns d'entre les Quakers ont été Auteurs; & l'on pourroit intituler leurs Livres *la Raison écrite*. Si l'on y rencontre des pages qui sentent la mysticité, c'est qu'il est peut-être au-dessus de l'Homme de faire beaucoup de bien, pendant long-temps, sans se démentir, si l'on n'est soutenu par un peu d'enthousiasme.

D'ailleurs, rien dans leur Rit, ne parle aux sens. Leurs Assemblées (3) religieuses se tiennent dans des Salles dont les murailles sont absolument nues. Point d'Autel : le Sanctuaire de la Divinité bienfaisante qui les inspire, a sa place dans leurs cœurs. Point de lampes allumèes : le flambeau de la charité brûle au fond de leurs ames, sans qu'il soit besoin de l'exciter par des emblêmes commémoratifs. On se place sans choix; le recueillement empêcheroit d'en faire. Celui d'entr'eux

(1) Ce grand exemple qui auroit dû passer en Loi chez toutes les Nations, a été donné en 1780, par Ant. Benezet, mort en 1784.

(2) Le bon Thomas Fothergill.

(3) Les Femmes Quakeresses s'y cachent le visage avec leur éventail.

qui ſe trouve *illuminé* le premier, harangue le premier. On l'écoute avec intérêt, parce qu'il n'exprime que ce que chacun de ſes Auditeurs ſent au-dedans de lui. Un Vieillard agenouillé, termine la touchante conférence par une Prière répétée tout bas par les aſſiſtans, dont la ferveur concentrée ne ſe fait connoître que par les bonnes œuvres prodiguées au ſortir de cette Maiſon pieuſe.

Malheur à l'Etranger (1) bel-eſprit qui ſe permettroit de tourner en ridicule des pratiques auſſi ſimples, & qui auroit le courage de faire rire aux dépens de cette Secte vertueuſe! Pardonnons aux Quakers de n'être pas plaiſans, pourvu qu'ils ſoient bons; & faiſons des vœux pour qu'ils ne s'affectent pas des ſarcaſmes qu'on a la lâcheté de lancer contr'eux. Sur-tout qu'ils ſe gardent bien de la fauſſe honte; qu'ils reſtent toujours de bonnes de gens, en dépit de la mode. Hélas! Ce vœu s'adreſſe qu'à ceux qui habitent au-delà des Mers: en-deçà des Mers, le nombre des véritables Quakers diminue tous les jours.

---

(1) Voyez le long paſſage contre les Quakers, dans une brochure en 2 vol *in*-8°., intitulée Voyages dans l'Amérique Septentrionale, par M. le Marquis de Chatellux, Chevalier de St. Louis, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, &c. 1786.

On peut lui oppoſer avec avantage, la belle Apologie que Robert Barclay, Ecoſſois, fit des Quakers, & qu'il préſenta au Roi d'Angleterre, Charles II, en 1675.

Cette Secte, la plus indulgente & la plus pacifique de toutes, eut ses persécuteurs & ses Martyrs. Le Clergé Anglican pouvoit-il voir de bon œil, des gens d'une probité rigide, qui s'en tenoient au texte de l'Evangile, & qui ne demandoient aucunes graces au Prince! La Cour ne pouvoit souffrir des Hommes ennemis de l'étiquette, & bravant le Protocole diplomatique. Cromwel voulut d'abord les gagner, & finit par leur accorder sa considération. Ils ne furent pas tout-à-fait tranquilles en Amérique; mais du moins, ils y prirent leur rang, & figurent encore dans l'Histoire des Hommes, à l'ombre des Loix du grand Penn. C'est à Philadelphie (la Ville des Frères), qu'ils méritent d'être observés. Le luxe (ont dit certains Politiques) est le père nourricier des Etats. Sans lui cependant les Quakers sçavent faire fleurir le Commerce, entrenir la Population, & se procurer l'abondance. Ils menent une existence d'autant plus douce, que leur exemple enfin, a prévalu; & que le systême de tolérantisme dont ils ont toujours fait profession, est passé en Loi chez leurs voisins.

Fin de la Notice sur les Quakers.

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Acadienne.

BnF ARS

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Homme Acadien.

BnF PARIS

MŒURS

ET COUTUMES

DES ACADIENS.

ON a regardé la population comme le signe non équivoque de la prospérité d'un Peuple. Mais on a remarqué aussi que les mœurs d'une Nation souffroient du trop grand nombre d'individus réunis sur le même point. Si les habitans de la terre, renonçant à la manie de composer de grands corps d'Etat, pouvoient se résoudre à vivre en petites peuplades séparées, il est probable qu'ils se conserveroient meilleurs & plus heureux. Les relations de Voyages ont confirmé cette observation, les hommes renfermés dans des petits cantons isolés, dans des presqu'isles peu considérables, ont été trouvés valoir beaucoup mieux que les hommes du vaste continent. Les Acadiens en fournissent la preuve. Leur caractère paisible, leurs douces habitudes, l'ignorance où ils étoient des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination presque semblable à celle de l'heureuse *Arcadie* des Anciens. Ce fut sous le meilleur de nos Rois, à la fin du XVIe. siècle, que les François descendirent sur les côtes de l'*Acadie*, péninsule de l'Amérique, voisine du Canada, & jouissant à peu près du même climat que la France. L'Angleterre convoita

MŒURS
ET COUTUMES
DES ACADIENS.

ON a regardé la population comme le ſigne non équivoque de la proſpérité d'un Peuple. Mais on a remarqué auſſi que les mœurs d'une Nation ſouffroient du trop grand nombre d'individus réunis ſur le même point. Si les habitans de la terre, renonçant à la manie de compoſer de grands corps d'Etat, pouvoient ſe réſoudre à vivre en petites peuplades ſéparées, il eſt probable qu'ils ſe conſerveroient meilleurs & plus heureux. Les relations de Voyages ont confirmé cette obſervation; les hommes renfermés dans des petits cantons iſolés, dans des preſqu'iſles peu conſidérables, ont été trouvés valoir beaucoup mieux que les hommes du vaſte continent. Les Acadiens en fourniſſent la preuve. Leur caractère paiſible, leurs douces habitudes, l'ignorance où ils étoient des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination preſque ſemblable à celle de l'heureuſe *Arcadie* des Anciens. Ce fut ſous le meilleur de nos Rois, à la fin du XVI^e^. ſiècle, que les François deſcendirent ſur les côtes de l'*Acadie*, peninſule de l'Amérique, voiſine du Canada, & jouiſſant à-peu-près du même climat que la France. L'Angleterre convoita

bientôt cette possession où le bonheur habiteroit encore, si elle ne fût jamais venue à la connoissance des Européens. Le sang des deux Nations civilisées coula en présence des Sauvages, cause innocente de ces rivalités politiques. Changeant de Maîtres selon le sort des armes, le choix des naturels du pays eût été pour les François; mais après maintes révolutions auxquelles ils échappèrent en petit nombre, le reste de cette peuplade, digne d'une plus douce destinée, subit le joug Britannique; & l'Acadie n'est plus aujourd'hui que la Nouvelle-Ecosse.

Le peu d'Acadiens qui subsistent encore, cantonnés loin des Colonies Islandoises & Allemandes, ont gardé leurs mœurs respectives, & font regretter qu'ils ne soient plus les seuls propriétaires de leur patrie. Ils se tutoyent tous, sans distinction d'âge, comme en doivent agir les frères d'une même famille. « Père de celle que j'aime (dit un jeune homme qui veut se marier) « donne-moi » ta fille. » On lui répond : « Si tu es bon chasseur, » parle à sa mère. » L'amoureux est mis à l'épreuve. Et s'il a su pendant un temps limité procurer beaucoup de gibier & de poisson aux parens de la jouvencelle qu'il recherche, la mère dit à celle-ci : « Suis ce garçon; c'est » ton mari. » La jeune fille ordinairement ne se le fait pas redire, & tous deux vont passer plusieurs jours dans les bois. Cette absence n'est pas toute pour eux. Il faut qu'ils en rapportent assez de chasse & de pêche pour fournir aux frais de la noce qu'on célèbre à leur retour. Jadis, il étoit, dit-on, quelquefois d'usage que les nouveaux mariés, après la cérémonie nationale de leur

union, paſſaſſent des mois, même des années, ſans faire valoir leurs droits réciproques. Ils en agiſſoient ainſi, ajoute-t-on, par un raffinement d'amour qu'il eſt difficile de ſuppoſer poſſible chez une Nation, ſinon barbare, du moins ſauvage. Il eſt plus naturel de croire que leur ſéjour de pluſieurs journées conſécutives dans les forêts, livrés à toute l'effervefcence de leurs premiers deſirs, les raſſaſie pour long-temps & les fait conſentir ſans peine à une trève de plaiſirs dont le beſoin eſt le principal attrait pour eux.

Quand elle ſe croit enceinte, l'épouſe ſe feroit un ſcrupule de le cacher à ſon mari, qui, de ce moment, fait ceſſer tout commerce avec elle. Mais l'arrivée des étrangers a un peu civiliſé les naturels ſur cet article, comme ſur pluſieurs autres. Quand elles en ont le temps, les femmes vont accoucher au milieu des bois, hors de la cabane qu'elles craindroient de ſouiller. Le nouveau-né, même en hyver, tout auſſi-tôt l'enfantement, eſt baigné dans l'eau froide. Une peau de renard ou la dépouille d'un cygne lui ſert de layette; & on le garotte dans ſon berceau conſtruit de manière à pouvoir être ſuſpendu au premier arbre. Avant de lui laiſſer goûter le lait maternel, on lui fait avaler quelques gouttes d'huile de poiſſon ou de graiſſe d'animal. La naiſſance d'un fils eſt une fête dans la famille : mais par un préjugé dont il reſte encore quelque trace ailleurs qu'en Amérique, une fille ne cauſe pas la même joie. Si la mère redevient enceinte avant d'avoir ſevré ſon enfant, qu'on eſt dans l'uſage d'aillaiter très-tard; par une ſollicitude aveugle,

elle fait avorter le fruit en germe, dans la crainte de faire pâtir ſon premier nourriſſon. Un enfant devient l'idole de ſes père & mère. On fait des préſens aux étrangers qui le careſſent dans leurs bras, & on leur paie même le dommage qu'auroit pu occaſionner ſur leurs habits quelqu'accident contraire à la propreté. Chaque époque un peu intéreſſante de l'enfance eſt précieuſe aux parens; ils la célèbrent par un feſtin. Ainſi on ſe raſſemble pour danſer, à l'apparition de la première dent, ou aux premiers pas que fait l'enfant, en marchant tout ſeul. Le premier gibier qu'il apporte de la chaſſe eſt le ſujet d'un grand repas. Cette conduite eſt motivée. Le meilleur chaſſeur a ſeule des droits au commandement de ſa tribu. Ce n'eſt pas au plus intrigant ou à l'héritier d'un grand nom qu'on défère le titre de chef, *Sagaino*. Les avantages de la figure ou de la taille n'entrent même pas en conſidération. Le petit-fils d'un Sauvage ennobli par notre bon Henri IV. en récompenſe des ſervices rendus à la France en chaſſant les Anglois, ne ſe prévalut point de cette prérogative pour obtenir le rang ſuprême parmi les ſiens. Le plus fort, le plus courageux, ou le plus adroit, l'emporte ſur ſes rivaux, ſans craindre de s'en faire des ennemis. Depuis la préſence des Européens en Acadie, les habitans ſont moins unis entr'eux qu'auparavant. Ils ont des Jongleurs qui ſoufflent le froid & le chaud, ſelon leur intérêt. Ces Magiciens ont redoublé d'artifice, du moment qu'on leur oppoſa les Miſſionnaires, plus clairvoyans que leurs compatriotes crédules. La jalouſie du métier s'empara d'eux. Ils ne

pardonnèrent pas aux nouveaux-venus de leur avoir enlevé les bons morceaux qu'ils ſe faiſoient adjuger dans les feſtins, ſous prétexte de ſorcellerie. Le Dieu des Acadiens ſauvages eſt le Soleil, qu'ils appellent *Niche-kaminou*, c'eſt-à-dire, le très-grand. Mais à l'exemple de tous leurs voiſins, les Américains ſeptentrionaux qu'ils imitent en beaucoup de choſes, ils rendent un culte aſſidu au démon, nommé chez eux *Mendon*. Coupables de toutes les pratiques ſuperſtitieuſes communes aux Nations ſauvages, ils y ſont fort attachés, & y tiennent encore; d'autant plus excuſables, que les vices de leur eſprit n'altèrent point les belles qualités de leur cœur. Nos Miſſionnaires n'ont pas eu beſoin de leur apprendre les loix de l'hoſpitalité & de l'amour du prochain. Avant qu'on leur eût apporté le Décalogue & l'Evangile, le plus fort parmi eux ſoulageoit le plus foible; le jeune homme chaſſoit au profit du vieillard. Le père, privé de ſon fils unique dans un combat, ne reſte point long-temps ſeul; on s'empreſſe de lui faire adopter un autre enfant. S'ils ne ſont pas d'une propreté recherchée dans les détails de la vie domeſtique; obſervateurs ſcrupuleux de la décence, même entre amis, dans l'intérieur de leur famille, le myſtère le plus rigoureux préſide à leurs fonctions les plus naturelles. Leur conduite à cet égard démentiroit ceux qui croient que le cyniſme caractériſe l'homme ſauvage. Ils ne connoiſſent pas le pardon des injures, & toujours ils ont levé la hache ſur la tête de ceux qui les menaçoient du fuſil. S'ils ſont ſenſibles aux outrages, ils ne le ſont pas moins aux bienfaits. Les

Miſſionnaires, qui mirent plus de charité que de zèle dans leurs converſions, furent traités par eux avec des égards ſoutenus. Ils élevèrent, comme ils purent, un tombeau à l'un d'entr'eux, qu'ils appelloient leur Patriarche. Le François peut rendre témoignage à leur attachement & à leur fidélité. Ils n'ont jamais varié ſur notre compte. L'eſpèce d'abandon où nous les avons laiſſés, ne les a pas encore refroidis à notre égard. Ils nous portent toujours dans leurs cœurs, & ne ſouffrent qu'impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, plus durs que les premiers.

Les Arts ne ſont pas plus avancés chez eux que parmi les Sauvages du Canada, à l'hiſtoire deſquels nous renvoyons pour completter celle-ci. Cette boîte fumigatoire qu'un bon Citoyen (1) vient d'imaginer parmi nous pour ſecourir les noyés, eſt connue de temps immémorial des Acadiens, & ils obſervent tous les procédés dont nous nous applaudiſſons dans le traitement. Ils rempliſſent de fumée de tabac une panſe d'animal ou un long boyau. A l'un des bouts, après avoir lié l'autre, ils adaptent un calumet, & introduiſent cette cannule dans le fondement du noyé, en comprimant le boyau avec la main. Puis ſuſpendant le malade la tête en bas, ils lui procurent une ſalutaire évacuation d'eau, provoquée par ce bain de vapeur.

(1) M. Pia, ancien Echevin de Paris. Voyez les détails imprimés de ſon établiſſement ſi digne de la Couronne civique.

La population de l'Acadie, à l'époque de la visite qu'en fit le célèbre Champlain, surpassoit quarante mille individus; lesquels furent bientôt réduits au dixième. Infortunés habitans, en butte à la jalousie de deux puissances rivales : l'une les arrache inhumainement à leurs foyers & les disperse, sans asyle & sans secours. L'autre semble les méconnoître & leur ferme son sein ingrat. Leurs descendans font valoir pour des étrangers le patrimoine de leurs pères, & se louent sur un sol dont ils devroient être les propriétaires. Du moins ont-ils aujourd'hui la triste consolation (si c'en est une), de voir languir les Colonies envoyées pour les remplacer. Devenue Province Angloise, l'Acadie ou la Nouvelle-Ecosse, d'une étendue considérable, mais très-peu habitée, n'offre plus qu'un pays conquis, qui ne fait pas plus d'honneur que de profit aux vainqueurs.

Annapolis, jadis Port-Royal, n'est gardée que par une garnison de trente hommes. Halifax est une Ville plus importante, à cause de la bonté de son port. Mais elle ne jouit que d'un éclat emprunté au trésor de la Marine Royale. La pêche pourroit dédommager des dépenses qu'exige cette possession précaire. La mer y est aussi prodigue que la terre est avare. Les objets de commerce sont des maquereaux salés, de la morue, de l'huile de poisson, des côtes de baleine, quelques mâts, du bois & du charbon de terre. Le lin & le chanvre pourront devenir un jour une branche lucrative. Mais l'industrie n'y fleurira jamais qu'à l'ombre de la liberté, ou d'un Gouvernement plus doux.

Les restes des anciens Acadiens épars dans quelques cantons retirés de la Nouvelle-Ecosse, s'habillent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres. Ils ne cachent leur nudité qu'avec la dépouille des animaux. Quelquefois ils s'enveloppent dans des couvertures qu'on échange avec eux contre leurs pelleteries. Entre le costume des hommes & celui des femmes, il n'y a presque point de différence. L'habillement de celles-ci descend jusqu'au bas de la jambe, en forme de cotillon; ceux des hommes ne passent point le genou. Ils aiment à avoir les jambes libres, pour mieux vaquer à l'exercice de la chasse. Pendant l'été, les jeunes gens n'ont qu'une chemise si courte, qu'ils sont obligés de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour cacher ce qui doit l'être, même aux yeux d'un Sauvage. Une fois qu'ils ont passé cette chemise sur leur dos, ils ne l'ôtent que quand elle tombe en lambeaux. Hommes & femmes, ils vont presque toujours nue tête. Parfois cependant ils mettent un petit bonnet d'étoffe, en forme de calotte, qui ne leur couvre que le sommet du crâne. Quelques-uns portent des bas & des souliers; mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle *mazamet;* ils les cousent en dehors, & il y a toujours deux aîles qui débordent la couture de quatre doigts. Leurs souliers sont faits de peau de loup marin, en escarpins, toujours plats & commodes. Ils ressemblent mieux à nos chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des courroies qui passent par des trous dans les quartiers, comme

comme les cordons d'une bourſe. Ils en font encore de peau d'orignal, qu'ils embelliſſent de peinture & de bordure de porc-épi blanc & rouge; mais c'eſt pour les vendre à ceux qui veulent en faire voir dans leurs pays. Les hommes, comme les femmes, ſe mettent du fard plus abondamment qu'aucune autre Nation. Ils attachent leurs cheveux avec de la raſade, petites perles noires & blanches enfilées; & ils en font un gros nœud qui ne deſcend guère plus bas que l'oreille. Cet ornement eſt commun aux deux ſexes, qui n'ont pas plus de barbe l'un que l'autre. Leurs cheveux ne blanchiſſent jamais, & ſont toujours fort plats. Ils dégouttent de graiſſe d'animaux ou d'huile de poiſſons. Ils en mettent particulièrement ſur le front; & c'eſt-là leur eſſence ordinaire. Quelques-uns d'entre les jeunes gens ont pris fantaiſie quelquefois d'endoſſer un habit complet d'Européen. Ce n'eſt pas le ridicule de cette parure empruntée qui les en dégoûta, mais bien la contrainte où ſe trouvoient leurs membres. Ils préfèrent de ſe ſtygmatiſer tout le corps, & d'y imprimer, même ſur le viſage, différentes figures, telles que des noms de Jéſus, des Croix, &c. Ces marques ſont indélébiles. Ils les compoſent avec du vermillon & de la poudre à canon mêlés enſemble. Ils ſouffrent d'autant plus pour ſe défigurer ainſi, que leur peau eſt un cuir, comparée à celle de nos Sybarites. Elle eſt de couleur d'olive. Mais leurs dents n'ont point d'égales pour la blancheur. Un Sauvage marqué de la ſorte mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris. Les Chirurgiens écorchèrent le cadavre, & en firent

paſſer la peau, ſans que les nuances en fuſſent altérées.

Garçons & filles, hommes & femmes, tout le monde fait uſage de la pipe. Le tabac eſt leur grand régal après l'eau-de-vie.

Les femmes ont la voix douce & touchante. Les hommes chantent très-juſte. Mais leurs danſes ne répondent pas à leur muſique.

Fin des Mœurs & Coutumes des Acadiens.

Desrais del.

Mixelle sculp.

femme Sauvage du Canada.

BnF ARS

Desrais del.

Mixelle sculp.

Sauvage du Canada.

BnF ARS

MŒURS

ET COUTUMES

DES SAUVAGES

DU CANADA.

LE Canada ne nous est que trop connu. Théatre des rivalités sanglantes de l'Angleterre & de la France pour des fourrures; peut-être qu'en perdant cette vaste région de l'Amérique septentrionale, n'avons-nous perdu qu'un sujet de discorde plus onéreux que profitable, même en supposant une suite de victoires non interrompues. Permettons à nos voisins, moins favorisés que nous de la Nature sur leur sol natal, de chercher à s'en dédommager dans des contrées lointaines; & laissons les naturels du pays regretter leurs premiers maîtres, & nous vanger: montrons-nous plutôt jaloux de multiplier nos connoissances que nos Colonies, & n'étudions plus les mœurs des Sauvages pour les tromper ou les corrompre, mais pour nous instruire & nous réformer.

Les Savans ne sont pas encore d'accord sur la véritable origine de la population américaine; ils conviennent cependant assez généralement qu'elle commença

MŒURS
ET COUTUMES
DES SAUVAGES
DU CANADA.

LE Canada ne nous est que trop connu. Théatre des rivalités sanglantes de l'Angleterre & de la France pour des fourrures; peut-être qu'en perdant cette vaste région de l'Amérique septentrionale, n'avons-nous perdu qu'un sujet de discorde plus onéreux que profitable, même en supposant une suite de victoires non interrompues. Permettons à nos voisins, moins favorisés que nous de la Nature sur leur sol natal, de chercher à s'en dédommager dans des contrées lointaines; & laissons les naturels du pays regretter leurs premiers maîtres, & nous vanger: montrons-nous plutôt jaloux de multiplier nos connoissances que nos Colonies, & n'étudions plus les mœurs des Sauvages pour les tromper ou les corrompre, mais pour nous instruire & nous réformer.

Les Savans ne sont pas encore d'accord sur la véritable origine de la population américaine; ils conviennent cependant assez généralement qu'elle commença

par le nord. Nous ne les ſuivrons pas dans leurs conjectures plus ou moins heureuſes ; nous nous attacherons de préférence au caractère des habitans. L'Amérique ſeptentrionale fourmille de petites peuplades, à chacune deſquelles il eſt plus facile de donner un nom, que d'en ſpécifier les mœurs. Si on eſſayoit d'en tracer une eſquiſſe, il faudroit placer les Hurons & les Iroquois ſur le devant de la ſcène. D'après leur phyſionomie plus prononcée que celle de leurs compagnons, on pourroit juger du reſte. On ne trouva pas aux Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale cette ſimplicité d'eſprit à laquelle on s'attendoit, & il fallut toute la ſagacité des Jéſuites pour en pouvoir tirer quelque parti.

Dénués des arts néceſſaires pour améliorer un ſol ingrat, ces Peuples ſe diſputoient l'exiſtence journellement, & de temps immémorial. A la vue des Européens, ils tournèrent contre les nouveaux venus toutes les reſſources de leur politique, ſupèrieure à leur tactique. On les accuſe d'être légers dans leur amitié, peu sûrs dans leurs conventions, féroces dans leur vengeance ; mais, à leur place, qu'euſſions-nous fait? Nous n'aurions peut-être rien à leur reprocher, ſi nous les euſſions traité d'égaux, comme ils avoient peut-être le droit de l'exiger. Le zèle de nos Miſſionnaires les auroit corrigé des vices qui nous révoltent en eux, ſi nous ne leur euſſions pas apporté à la fois les armes d'une main, & de l'autre l'évangile de paix. Cette aſſociation contradictoire les a aigri, & nous a aliéné leurs cœurs. Déſintéreſſés avec eux, ils ſe ſeroient montrés plus généreux envers nous.

On ne parvient pas à civiliser des barbares pleins d'énergie, en s'emparant de leur patrie & de leur liberté. De tous les Sauvages du monde connu, les Illinois & les Hurons, les Nachtès & les Iroquois, les Nadoessis & les Chippeways, les Affinipoils & les Algonquins, &c. ont coûté le plus aux Européens : on les exterminera plutôt que de les asservir; & on ne jouira paisiblement du Canada, que quand on en aura fait un désert.

C'est sur-tout dans l'intérieur des terres, & loin de nos Comptoirs, qu'il faut étudier ces Peuples, pour en prendre une véritable idée. Leur extérieur annonce déjà ce qu'on doit s'en promettre ; leur taille élevée & rarement difforme, parée d'une chevelure naturellement bouclée, prévient d'abord en leur faveur. Leurs femmes, plus petites que nos Européennes, ne sont pas dépourvues des graces de la figure, mais elles perdent de bonne heure l'élégance des formes. Nous serons étonnés de trouver établi par eux, & commun aux deux sexes, l'usage de dépiler exactement le menton, & toutes les parties du corps où l'on rencontre des signes de la force virile dont les anciens paroissoient si jaloux. Cette recherche de propreté n'est due peut-être qu'à la mode qu'ils ont de peindre leurs visages, & d'oindre tout leur corps. Leurs habitations & le mobilier qu'elles renferment, sont construites à la manière ordinaire des Sauvages. Ce sont des perches attachées aux extrêmités avec des liens d'écorce d'arbre, & recouvertes de peaux de daim ou d'élan. La dépouille d'un ours, étendue sur la terre, sert de lit. Quant aux ustensiles de ménage,

leur induſtrie a été juſqu'à façonner une cuiller, mais pas au-delà. Un couteau ou un briquet ſont, à leurs yeux, choſes ſi précieuſes, qu'ils les troquent volontiers contre des eſclaves.

Les Canadiennes obſervent la plus ſcrupuleuſe décence dans leur maintien habituel. Pendant les viſites qu'elles ſe rendent, on ne les ſurprend jamais dans ces attitudes plus qu'efféminées, qu'on ſe permet parmi nous dans les ſociétés; jamais elles ne croiſent ou n'écartent les jambes: modeſtement aſſiſes, elles n'affichent pas ces airs d'abandon ou ces minauderies agaçantes, ſi uſitées dans les cercles de nos Capitales. Pendant tout le temps de leurs infirmités périodiques, elles affectent ſur elles une attention ſoutenue, comme pour démentir & rendre vaine l'opinion qui les déclare impures en ces momens. Elles ont l'avantage de s'accoucher elles-mêmes; & deux heures après la délivrance, elles vaquent aux détails domeſtiques comme auparavant: le nouveau né ſeul fait ſoupçonner ce qui vient de ſe paſſer.

Les Canadiens ne ſont pas étrangers aux diverſes affections que la Nature fait éprouver au cœur; mais loin de les afficher par des marques extérieures, ils ſe contentent de les mettre toutes en action. Le ſilence le plus ſtupide ou le plus froid laconiſme, cachent des ſentimens tout-à-fait concentrés en eux, & qu'ils craindroient apparemment d'affoiblir, en les laiſſant éclater au dehors. On apprit un jour à un Illinois, de retour d'une longue chaſſe, la mort ſubite de ſa femme qu'il

aimoit. *C'est dommage!* répondit-il. Parmi eux la vieillesse est sacrée pour les jeunes gens; ils lui rendent une sorte de culte. Le plus âgé de la famille en est comme le Dieu. Chez eux un servicee est payé par un autre service. Ils ont eu beaucoup de peine à comprendre comment il pouvoit se faire qu'une quantité plus ou moins grande de métal jaune & blanc monnoyé, puisse mettre une si prodigieuse distance entre des hommes nés tous égaux. Nos esclaves (disent-ils) ne le sont pas volontairement; comment se trouve-t-il des hommes assez lâches pour se résoudre à être toute leur vie, & de leur plein gré, les valets de leurs semblables, dans l'espoir d'amasser quelques poignées de pièces d'or ou d'argent? Ils sont insensibles à nos arts d'agrément; les talens utiles ont seuls toute leur estime. Ils préféreroient une alumette bien soufrée à l'Apollon du belveder.

Ils comptent les jours par sommeils, & divisent l'année en douze lunaisons. Chaque mois a son attribut qui sert à le faire remarquer. Ils commencent par Mars, qu'ils appellent la lune des vers, parce que dans ce temps ces reptiles se montrent. Avril est le mois des plantes, Mai celui des fleurs. Juin est la lune chaude, Juillet la lune du chevreuil; Août celle des esturgeons, dont on prend un grand nombre alors. Septembre est la lune du bled, parce que c'est le temps de la moisson du maïs. Octobre est le mois des voyages; Novembre est la lune des castors, Décembre celle de la chasse. Janvier est la lune froide, & Février le mois de la neige. Quand la lune a fini son cours, ils disent qu'elle est morte, &

appellent *jours nuds* ceux pendant lesquels l'astre de la nuit cesse d'être visible.

La forme de leur gouvernement est d'une simplicité & en même temps d'une sagesse à laquelle nos profonds Législateurs n'ont pu encore atteindre dans leurs codes savamment compliqués. Les familles d'une tribu se réunissent pour élire deux chefs, l'un préposé aux opérations militaires, l'autre chargé de l'administration civile. Le talent de la parole mène à ce dernier grade; la valeur donne des droits au premier. Dans l'intérieur de chaque famille, on nomme un chef particulier pour la représenter & pour assister les deux chefs principaux. Ces deux autorités ne sauroient se permettre de rivalités, attendu qu'elles ne sont que comme l'expression générale des vouloirs de la nation assemblée. Aussi ces deux chefs n'intiment point leurs ordres; ils n'ont droit que de proposer leurs avis, & leur ministère se borne à recueillir les voix; ils ne sont pas même tenus de la vindicte publique. Chaque famille a son propre *Forum*, & se fait justice elle-même. Un coupable trouve un Tribunal sans sortir de la maison paternelle, & ses parens sont ses Juges-nés. La sentence domestique est confirmée par le Chef de la Nation, sans souffrir aucune sorte de modification. Faut-il donc aller chez les Iroquois pour trouver un modèle de législation?

Quelquefois le même individu est élu Chef des guerriers & du reste de la Nation tout ensemble; mais pour mériter une telle exception, il faut avoir des titres bien éclatans.

Le comeſtible des Sauvages du Canada, peu raffiné, n'en eſt que plus ſain. Ils n'y font point entrer le pain, le lait, le ſel & les épiceries. Leur nourriture ordinaire conſiſte en viandes rôties ou bouillies; & pour boiſſon, ils ſe ſervent de l'eau dans laquelle ils ont fait cuire la chair de l'ours, du bufle, de l'élan, du cerf & des caſtors, tous animaux dont ils ſe repaiſſent indifféremment. Ils ſe nourriſſent auſſi de riz crevé dans l'eau, & ſans y ajouter d'ingrédiens propres à en relever le goût fade. Comme par-tout ailleurs, la claſſe infime de la Nation ne ſe pique pas d'une grande propreté dans l'apprêt des viandes. Mais qui auroit le courage d'en faire un reproche au Peuple? La misère eſt toujours ſale. Ils aiment à prendre leur repas en grande compagnie, & leurs actions de graces ſont des danſes; perſuadés que le grand Eſprit (c'eſt le nom de leur Dieu) eſt un bon père, bien plus flatté des amuſemens de ſes enfans, que de leurs hommages. Les Sauvages du Canada font aſſeoir à leur table tous ceux qui ſe préſentent, amis ou étrangers. Ils ſe reprocheroient le morceau qu'ils porteroient à la bouche, ſans en faire part à celui qui le convoiteroit des yeux. Ils ne ſavent point refuſer avec politeſſe, & donnent bruſquement avant qu'on leur demande avec inſtance. La chair de chien engraiſſé n'eſt ſervie que dans les grands galas & aux jours de fêtes. Il ne ſe paſſe point d'événemens un peu remarquables, qu'ils ne célèbrent par des danſes. Ils en exécutent de pluſieurs ſortes, au ſon du tambour. Celle de la guerre eſt une pantomime meſurée & tout-à-fait analogue à la circonſ-

tance. S'ils sont effrayans dans leurs jeux, combien ne doivent-ils pas l'être dans les combats réels, qui n'ont lieu que trop fréquemment entre les différentes Hordes? Parmi les Sauvages, les haines nationales sont interminables; elles le sont bien chez les Peuples qui se disent civilisés. Les Canadiens se préparent à leurs guerres d'importance par des jeûnes dont le but est de se procurer des rêves, d'après l'interprétation desquels on augure de l'événement. Le délire d'un cerveau creux, & les vapeurs d'un estomac vuide, sont regardés par eux comme des inspirations divines. Terribles dans l'attaque & dans leurs moyens de défense, ils sont d'autant plus féroces quand ils se vengent, qu'ils savourent ce plaisir criminel, & s'en font un objet d'étude, un sujet de gloire. C'est sur la personne des prisonniers qu'ils assouvissent toute leur rage, avec un raffinement de cruauté qu'on aura peine à croire; mais la patience du supplicié surpasse encore l'acharnement de ses bourreaux. On vante l'héroïsme du Stoïcien; mais qu'est-il en comparaison de la contenance fière d'un Iroquois qui, assis pendant quarante heures sur un brasier gradué à dessein, chante comme à un banquet, conserve son esprit libre & son ame intacte dans un corps épuisé de tourmens, provoque ses ennemis rassasiés de vengeance, & meurt sur le lit de douleur, comme on s'endort sur un champ de roses.

Chanson de mort d'un Iroquois.

« Généreux défenseurs de ma Nation, vous dont je » suis descendu, préparez-vous à me recevoir. Le grand

Esprit,

» Esprit, en me livrant à mes ennemis, a voulu sans » doute me donner l'occasion d'ajouter à la gloire de » mes ancêtres. Fils des braves, j'ai vécu, je veux » mourir comme eux. Qu'on ne dise pas d'eux un » jour : le tigre belliqueux n'a enfanté qu'un daim ti- » mide. Qu'on dise plutôt de moi : la ceinture de force » & de courage a passé sur ses reins, & il ne l'a quittée » qu'avec la vie. Et vous, dont je suis le captif, & non » pas l'esclave, lâches bourreaux, qui ne savez pas même » vous venger, venez lutter avec moi ; qui de nous » cédera ? Voyons si je serai rassasié de tourmens, avant » que vous soyez repus de vengeances. Cependant vous » avez encore plus de motifs pour me tourmenter, que » je n'ai de moyens pour souffrir. Il n'est pas un lam- » beau de ma chair qui n'appartienne aux corps de vos » frères & de vos amis vaincus, dont j'ai fait ma subs- » tance dans les combats. J'ai bu, distillé goutte à » goutte dans leurs crânes, tout le sang exprimé de leurs » cœurs. Au lieu de nattes, les parois intérieurs de ma » cabane sont tapissés des chevelures de vos pères. » Montrez-vous du moins meilleurs bourreaux que vous » n'avez été braves guerriers. Souvenez-vous que vous » avez à faire à un homme, & que la plus cruelle de » mes tortures seroit d'expirer sous les coups incertains » d'un ennemi aussi foible qu'une femme. »

Le zèle des Missionnaires n'a pu rien gagner encore sur l'esprit des Sauvages, pour les détourner d'une vengeance aussi atroce ; ils ont placé là leur honneur. L'amour-propre a aussi ses Héros & ses Martyrs.

La paix a cependant des charmes pour eux ; & ils en obſervent très-fidèlement les traités, du moins entr'eux : car à l'égard des Européens, ils ont cru devoir étudier leur ſtyle, & les élèves ont bientôt égalé leurs maîtres dans l'art des négociations. Pour nous, nous aurions dû, à notre arrivée dans ces régions lointaines, être frappés du reſpect religieux qu'on y portoit au calumet de paix, & n'y point attiſer le flambeau de la diſcorde, devenue de plus en plus incendiaire. On ſait que le calumet des Sauvages repréſente le caducée des anciens. Ce ſymbole de la paix eſt une pipe à tabac, laquelle, paſſant de bouche en bouche, rend frères tous ceux qui ont conſenti à en aſpirer la fumée.

Si les diſcours perſuaſifs des Miſſionnaires n'euſſent point été démentis par la conduite des autres Européens, il eût été facile de faire tourner cet uſage ſi louable au commun avantage des naturels du pays & des étrangers.

Les Sauvages du Canada poſſèdent à la fois la rhétorique des mots & l'éloquence des choſes. Toutes leurs harangues ſont en images, & leurs ſentimens en actions : ſi *fumer au calumet* eſt un peu groſſier & de mauvais goût, quoique plus expreſſif que *préſenter le rameau d'olivier ; courir l'alumette*, eſt un madrigal délicat que ne déſavoueroit point le Peuple le plus galant. Il conſiſte à ſe préſenter devant la couche de ſa dame endormie ou feignant de dormir, portant à la main une mèche allumée. Si on ſe réveille pour l'éteindre, c'eſt un conſentement tacite du cœur, & le mariage ne tarde pas à

s'en ſuivre. La célébration a lieu ſans l'intervention de la Divinité, & ſans le miniſtère des Prêtres. Le couple amoureux briſe une baguette en autant de morceaux qu'il a de témoins; chacun des aſſiſtans emporte ſon morceau, & le conſerve comme un gage à produire en temps & lieu. Et en effet, en cas de divorce, on y procède en rapprochant ces différens fragmens qu'on jette au feu. Il faut avouer que la noble ſimplicité de cet uſage vaut bien tout le cérémonial des Nations policées anciennes & modernes.

L'adultère paſſe pour un crime d'autant plus capital, qu'on a la reſſource du divorce & de la polygamie. Dans cette fâcheuſe circonſtance, un mari (chez les *Nadoeſſis*, peuplade du Canada) a le droit de ſe faire juſtice lui-même. Elle conſiſte à couper avec ſes dents le bout du nez de ſa femme coupable; de ce moment la ſéparation a lieu dans toutes les règles.

Les Sauvages du Canada ont une religion, puiſqu'ils diſtinguent deux Divinités ſuprêmes; le grand ou le bon Eſprit, qu'ils appellent *Manitou;* & le mauvais Eſprit, dont ils n'oſent prononcer le nom. Ils ont réſervé pour ce dernier preſqu'uniquement le peu de pratiques ſuperſtitieuſes dont ils ſont profeſſion. S'ils n'avoient jamais entendu gronder le tonnerre, s'ils n'avoient jamais eu peur, les Iroquois & leurs voiſins ſeroient peut-être encore tout-à-fait athées.

Chez nous, tel qui à la tête d'un eſcadron brave la mort, ſe dément quand elle ſe préſente au pied de ſon lit. Un Indien du Canada, philoſophe ſans s'en douter,

meurt avec la même indifférence qu'il a vécu. Plus tranquille qu'un Stoïcien, puisqu'il l'eſt ſans efforts & ſans principes, il harangue ſes compagnons d'armes, conſole ſes veuves, fait une leçon à ſes enfans, intime à ſes héritiers ſes dernières volontés, ordonne tous les préparatifs, & veille à tous les détails du grand repas qu'il deſtine ſur ſa tombe à ſes amis & à ſa tribu. Les Prêtres n'aſſiſtent point le mourant à ſes derniers momens; & il n'eſt pas beſoin, par le tableau d'un avenir bien-heureux, de le dégoûter de la vie pour le réſigner à la quitter ſans regrets.

A peine expiré, on habille le mort, on lui farde le viſage, on l'aſſeoit ſur une natte ou ſur une belle fourrure, placée au milieu de ſa cabane. Il eſt accompagné de ſes armes. Ses parens & ſes amis, raſſemblés en cercle, prononcent ſon éloge funèbre, moins verbeux que nos oraiſons. Puis on le porte en grande pompe au dépôt général de la tribu, où on l'enterre. Sur la tombe on a ſoin de tracer quelques hyéroglyphes, eſpèce d'épitaphe; mais ces ſortes de monumens ne ſont pas néceſſaires pour conſerver le ſouvenir de ſes belles actions & de ſes qualités louables. Les pères & les enfans ſe portent un attachement réciproque, à un degré qui feroit la ſatyre de beaucoup d'autres peuples.

Voici l'ajuſtement le plus généralement adopté des Sauvages du Canada.

Ceux qui font parade de leur bravoure arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une touffe qu'ils laiſſent croître de toute leur longueur. A cette

treſſe ils attachent des plumes de diverſes couleurs, & des aigrettes d'ivoire ou d'argent. Cette manière de ſe couper & orner la chevelure ſert à diſtinguer les peuplades les unes des autres. Ils ſe peignent en outre le viſage de blanc & de noir, & c'eſt-là l'ornement auquel ils attachent le plus de prétention. En temps de guerre, ils s'enluminent d'une manière tout-à-fait effrayante & hideuſe. Ils ſe coëffent quelquefois d'une capote.

Les petits maîtres, les merveilleux, les élégans, qui ſe piquent de donner le ton & de faire mode, ſe fendent le bord extérieur des deux oreilles, y tortillent un fil d'archal, pour donner à cette partie une forme plus heureuſe que celle qu'elle a reçue de la nature, dont ils méconnoiſſent les graces. Il eſt auſſi d'uſage de ſe percer le nez pour y paſſer des pendans plus ou moins riches.

Les Indiens du Canada vont preſque tout nuds, à l'exception d'une ceinture de peau, garnie pardevant d'une pièce proportionnée, pour la grandeur, à ce qu'elle cache. Les vieillards ſe couvrent la moitié des cuiſſes. Ils jettent ſur leurs épaules une fourrure ou un pan de drap, ou même un manteau d'écarlate, qu'ils attachent au haut de la poitrine. Ils portent des colliers, & un cordon auquel ils ſuſpendent leur couteau. Ils couvrent leurs jambes d'une eſpèce de guêtres couſues très-ſerrées. Les bords de l'étoffe dont elles ſont formées ſaillent de la largeur de la main. Ces guêtres ſont quelquefois ſoutenues par des bretelles attachées à la cein-

ture. Cette chaussure est très-commode pour chasser au milieu de la neige. Les souliers de peaux de daim, de busle ou d'élan, grossiérement façonnés, se placent facilement, & sont très-propres à la marche. A l'endroit de la cheville, ils sont chargés de différentes petites plaques de cuivre ou d'étain, lesquelles placées à l'aise l'une contre l'autre, font un bruit qui amuse beaucoup le Sauvage qui chemine.

Les femmes portent des bas & des chaussures absolument semblables à ceux des hommes, & ornés de même. Celles qui hantent les Européens, se revêtent d'une chemise dont la partie inférieure flotte pardevant sur le jupon. Elles y ajoutent pardessus ou pardessous indistinctement, une espèce de camisole de peau sans manches, qui prend au col & ne descend que jusqu'à la ceinture. Leurs jupons de drap ou de peau ne descendent que jusqu'à leurs genoux; les bras sont nuds en quelques cantons. Dans d'autres, ils sont couverts de manches. La coëffure varie aussi selon la tribu; on en rencontre qui renferment leurs cheveux dans des rubans ou dans des plaques d'argent, quand elles en ont le moyen. Ces plaques, larges de quatre doigts, s'emboîtent les unes dans les autres, & sont terminées par quelqu'ornement plus recherché. Il en est d'autres qui partagent leur chevelure au milieu de la tête, & en forment deux boucles pendantes sur chaque oreille, de la grosseur du poing, & longues de trois pouces. Les femmes de toutes les peuplades, sans exception, placent une mouche de couleur, de la grandeur d'un écu, à

côté de chaque oreille. Quelques-unes placent cette mouche au milieu du front; d'autres teignent leurs cheveux. On remarquera qu'elles ne les coupent jamais, au lieu que les hommes y touchent toutes les lunaisons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Sauvages du Canada.

femme de Nortōn.

BnF ARS

Habitant de Norton.

BnF ARS

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE LA BAYE

CHACKTOOLE.

A L'ENTRÉE DE NORTON.

CE pays fait partie de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, vers le 64 degré de latitude. Il offre à-peu-près les mêmes aspects que la contrée des Tschutsky, dont il n'est éloigné que de quelques journées de vaisseau. Il est en général très-nud, & rempli de collines presque toutes pelées. Dans la saison, le sol est couvert, de distance à autre, de longs gramens & de plantes, telles que la (1) Camarigne, qui donnent une prodigieuse quantité de bayes, bonnes à manger, quand elles sont bien mûres. On n'y trouve que des bruyères, quelques bouleaux, des saules & des aunes, de la grosseur d'un manche à balai. Mais l'eau douce, si chère

(1) Cette Plante, qu'on nomme aussi bruyère à fruit noir, se trouve en Europe dans les cantons sabloneux du Portugal.

aux Navigateurs, y abonde, ainsi que le bois flotté, lequel est presque tout de sapin dans cette partie de la Mer du Nord. Les Naturels de ces tristes contrées, vivent de saumons & d'autres poissons desséchés. Ils ont la sotte manie de se percer la lèvre inférieure. Ils mettent au fer le prix que nous mettons à l'or. L'Equipage du Capitaine Cook obtint pour des couteaux fabriqués avec un vieux cercle de fer, aux environs de 400 livres de poissons frais, parmi lesquels il y avoit plusieurs truites. Un peu de tabac donné à l'un de ces Sauvages, & des grains de verre offerts à sa Femme & à sa Fille, firent couler des larmes de reconnoissance à toute cette Famille. Les Mères ont coutume de porter leurs Enfans sur le dos, couverts avec le chaperon de leur souguenille. Leurs canots, revêtus de peaux, leur servent de cabanes, quand ils les ont renversés, la partie convexe du côté du vent.

Le teint de leur visage est de la couleur du cuivre. Leurs cheveux noirs, sont courts. Ils ont peu de barbe. Tous ne portent point d'ornemens dans les deux trous pratiqués à leurs lèvres de dessous. Le Costume est à-peu-près le même pour les deux Sexes. C'est une jaquette de peau de daim, garnie d'un grand chaperon. Hommes & Femmes portent de très-larges bottes. Les uns & les autres ont les dents noires, & qui parurent aux premiers Navigateurs qui les observèrent, limées jusqu'au niveau des gencives. Les Femmes se *tatouent* dans l'espace qui sépare la lèvre du menton,

Ils ſont d'un caractère aſſez doux, quoique méfiant. Ils connoiſſent l'art du chant, & leurs petits Concerts n'ont rien de barbare. Le Coriphée-chanteur eſt ordinairement accompagné de deux Virtuoſes, dont l'un bat une eſpèce de tambour, tandis que l'autre fait mille geſtes, plus chargés les uns que les autres, avec ſes mains & avec ſon corps.

Leurs habitations placées près du rivage de la Mer, ne préſentent qu'un toît en pente, fait avec des morceaux de bois, recouvert de gramens & de terre. Les flancs ſont entièrement expoſés à l'air. Le plancher eſt auſſi de morceaux de bois; l'entrée ſe trouve à une des extrêmités, & l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte, un petit trou qui donne iſſue à la fumée.

L'entrée de Norton n'offre pas un ſeul havre; & la Baye de Chacktoole ſe trouve expoſée aux vents du Sud & du Sud-Oueſt.

Voici quelques mots de leur Idiome, qui a quelque analogie avec les Dialectes des Groenlandois & des Eſquimaux; d'où on pourroit inférer que toutes ces Peuplades ſont de même race: ſi cela eſt, il y a une grande apparence qu'il exiſte au Nord, une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'Amérique & la partie orientale de l'Aſie:

L'Œil. . . . . *Enga.*
Le Soleil. . . . . *Maje.*
La Mer . . . . *Emai.*

Ecu.	*Mooe.*
Fer.	*Shawik.*
Non	*Ena.*
Oui.	*Eh.*
Un.	*Adowjak.*
Deux	*Aiba.*
Cinq.	*Dallamik.*

Lorſqu'ils comptent audelà de cinq, ils répètent les mêmes mots.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Habitans de la Baye Chacktoole, à l'entrée de Norton.

MŒURS

Jnsulaire d'Owhyhée.

BN ARS

Tschutski.

BnF ARS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TSCHUTSKY.

La découverte d'un nouveau Monde, & la mesure de la Terre, tiennent, dans l'Histoire des Sciences, deux de leurs plus brillantes époques. La *juxta-position* de l'Asie & de l'Amérique reconnue & démontrée tout récemment, jette un nouveau jour sur la Géographie du Globe, concilie bien des opinions importantes, & [illegible] les Savans de plusieurs partis contraires. C'est donc aujourd'hui une vérité de fait, que 13 lieues seulement de Mer parsemée d'Isles, séparent le nouveau Continent du plus ancien des trois autres; & telle est en effet la distance du Cap du Prince de Galles-Nord, [illegible] degrés Ouest sur la côte de l'Amérique, au Cap Oriental-Nord [illegible] degrés Est de l'Asie, pays des *Tschutsky*. Ainsi, l'Amérique aura pu être peuplée sans l'intervention d'un miracle; & il est probable que l'Asie lui a rendu ce service; du moins on peut raisonnablement le conjecturer, d'après l'analogie qui règne entre les Habitans des deux côtes opposées, & si peu distantes l'une de l'autre. Les Pirogues que se construisent les Naturels de ces contrées, avec la peau de quelqu'animal marin, leur suffisent pour franchir les petits bras de Mer

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TSCHUTSKY.

La découverte d'un nouveau Monde, & la mesure de la terre formoient, dans l'Histoire des Sciences, deux de ses plus brillantes époques. La *juxta-position* de l'Asie & de l'Amérique reconnue & démontrée tout récemment, jette un nouveau jour sur la Géographie du Globe, éclaircit bien des difficultés importantes, & satisfait à la fois les Savants de plusieurs partis contraires. C'est donc aujourd'hui une vérité de fait, que 13 lieues seulement de Mer parsemée d'Isles, separent le nouveau Continent du plus ancien des trois autres; & telle est en effet la distance du Cap du Prince de Galles-Nord, 53 degrés Ouest sur la côte de l'Amérique, au Cap Oriental-Nord 52 degrés Est de l'Asie, pays des *Tschutsky*. Ainsi, l'Amérique aura pu être peuplée sans l'intervention d'un miracle; & il est probable que l'Asie lui a rendu ce service; du moins on peut raisonnablement le conjecturer, d'après l'analogie qui règne entre les Habitans des deux côtes opposées, & si peu distantes l'une de l'autre. Les Pirogues que se construisent les Naturels de ces contrées, avec la peau de quelqu'animal marin, leur suffisent pour franchir les petits bras de Mer

qui les tiennent éloignés, & pour communiquer ensemble.

Le pays des Tschutsky, ou l'extrémité orientale de l'Asie, reconnue par Behring en 1728, & confirmée par le Capitaine Cook en 1778, est presque nul pour la végétation. Les Naturels ne vivent que de pêche. Ils sont établis non loin du rivage, dans une petite Bourgade, où ils vivent heureux du peu qu'ils possèdent ; ils n'envient aux Européens, que leurs Couteaux & leur Tabac. Ils ont imaginé deux sortes d'Habitations. Celles d'hiver, ovales, hautes de 20 pieds, ressemblent exactement à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. Sa charpente est de bois & de côtes de baleines, disposées avec intelligence, & fixées avec art. L'entrée est un trou placé au sommet du toît. Les cabanes d'été sont circulaires & assez étendues. Le comble fait la pointe. Des perches légères & des os couverts de peaux d'animaux marins, en composent la carcasse. Le lit & le coucher sont de peaux de daim sèches & propres. Les séparations qu'on y remarque, semblent indiquer que cette Peuplade n'est pas tout-à-fait étrangère à la pudeur.

Au tour de ces maisons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échaffaudages construits avec des os, & destinés à sécher du poisson ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'industrie supérieur à ce qu'on attend d'une Peuplade placée à une si haute latitude. Leur Costume consiste en un cha-

peau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes & des gants. Chacune de ces pièces est de cuir, de peaux de dain ou de chien, ou de veaux de mer extrêmement bien apprêtées. Quelques-unes conservent leurs poils. La tête entre dans le chapeau, qui n'a un rebord que sur le devant, comme pour garantir les yeux. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plûpart des Natureles du pays font usage, ils portent aussi des capuchons de peaux de chien, & assez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, est rasée & coupée très-près. Aucun d'eux ne laisse croître sa barbe. Ils ont le visage allongé; ils sont bien faits, & paroissent robustes.

Ils font usage de l'arc pareil à celui des Esquimaux; leurs traits, dont très-peu sont barbelés, ont pour garnitures, des os ou des pierres aiguës. Communément ils portent en bandoulière, sur l'épaule droite, des piques & des hallebardes de fer ou d'acier, ornées de sculptures ou de pièces de rapport, d'airain ou d'un métal blanc. Une lanière de cuir rouge, forme la Bandoulière. Un Carquois de cuir rouge élégamment brodé & rempli de flêches, pend sur leur épaule gauche. Ils empoisonnent leurs traits avec le suc d'une certaine racine nommée *zgate*; ensorte que la plus légère blessure est mortelle, même pour les animaux marins.

Ils saluent en ôtant leurs chapeaux. Le chant & la danse ne leur sont point inconnus; ils sont doux & circonspects. Il paroît qu'ils se sont plus d'une fois abouchés avec les Russes; mais ceux-ci ne les ont pas

encore fait paſſer ſous le joug. Un Peuple qui n'a pour tout tréſor, que la Liberté, compte peu d'envieux, & ne paroît pas même digne d'avoir des ennemis. Cependant on les harcelle de temps à autre : La derniére expédition formée contr'eux eſt de 1750 ; elle ne produiſit aucun avantage aux aggreſſeurs. Les Tſchutsky ont de la hardieſſe & du courage. Ils ſe ſont rendus redoutables aux Koriaques leurs voiſins, & même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs Rennes ; on en trouve parmi eux, une quantité conſidérable de ſauvages & de domeſtiques.

Le pays des Tſchutsky abonde en chiens de l'eſpèce du renard, mais plus gros & de différentes couleurs ; ils ont de longs poils ſoyeux, qui reſſemblent à de la laine. On les attelle aux traîneaux pendant l'hiver. Quelquefois auſſi on ſe nourrit de leur chair. C'eſt ſurtout ici qu'ils méritent de ſervir d'emblême à la Fidélité, & de modèle aux Amis. On leur donne la liberté dans la belle ſaiſon ; & ils en profitent juſqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber, ils ne manquent pas de retourner chez leurs Maîtres, & s'offrent d'eux-mêmes au joug du travail & de la ſervitude.

Nous avons oublié de dire, d'après d'anciennes Relations de Voyages, qu'un Négociant Ruſſe (Seodot Alexeieff) en 1648, fit avec ſept navires, le tour de la Peninſule de Tſchutsky.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Tſchutsky.

Groenlandaisse

BnF ARS

Groenlandais

BnF ARS

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES DES GROENLANDOIS.

L'AMOUR de la Patrie & l'enthousiasme pour la Liberté étoient les deux plus puissans mobiles des Anciens, & leur inspirèrent ces belles actions politiques qui font le charme de leur Histoire. L'amour du sol natal & le goût pour l'indépendance, produisent des effets plus merveilleux peut-être encore parmi les Groenlandois. Il étoit assez naturel de se plaire & de s'attacher dans des contrées telles que la Grèce & l'Italie : mais que penser de l'Habitant du Spitzberg, qui, transporté à la Cour des Rois d'Europe, y périt d'ennui, soupirant sans cesse vers la triste Péninsule, couverte de glaces, où il peut à peine végéter, errant parmi les ours & les rennes.

Les Nations les plus voisines de ce pays en connoissent depuis long-temps les côtes ; mais peu d'entr'elles ont été tentées d'y faire des Etablissemens de longue durée. Les Naturels traitent les Etrangers de Barbares, se réservant pour eux seuls le titre d'Hommes. Ils en connoissent en effet, les droits & les devoirs, & n'ont pas besoin de Codes Religieux & Politique pour exercer les uns & remplir les autres. La pêche & la chasse

forment leurs ſeules occupations, & ſuffiſent à tous leurs beſoins. Leurs plaiſirs ſont proportionnés à leurs facultés. Boire de l'huile de baleine bien rance, dévorer de la chair de poiſſon à moitié corrompue, & à peine paſſée au feu, danſer au ſon monotone d'un tambour diſcordant, raconter, en glapiſſant, quelques aventures communes, & dormir ; voilà en ſomme l'hiſtoire d'un Groenlandois. Il attend les évènemens, ſans jamais aller à leur rencontre ; le lendemain du jour de ſon trepas ne l'occupe pas davantage que la veille du jour de ſa naiſſance. Quelques Miſſionnaires ſe ſont aviſés de lui parler d'une autre vie ; pour ſe faire comprendre, ils ont été obligés de l'aſſûrer que le Paradis reſſembloit au Spitzberg. Le lever du Soleil inſpire cependant à ces Peuplades groſſières, une eſpèce de culte journalier. Ils tendent leurs bras vers cet Aſtre, allument du feu à ſes rayons, & y purifient quelques-uns de leurs alimens. Chacun s'acquitte de ſon hommage, à la porte de ſa cahutte, & répugneroit d'en charger quelqu'autre.

Les liens d'Amour ou d'Hymenée ne ſont pas les plus forts & les plus étroits parmi eux, & le cèdent à la tendreſſe paternelle & à la piété filiale. On remarqua, à la Cour du Roi de Dannemarck, que l'un des Groenlandois qu'on y tranſporta, pleuroit toutes les fois qu'ils rencontroit un enfant dans les bras de ſa Mère ou de ſa Nourrice. On mit tout en œuvre pour faire oublier à ces Sauvages leurs montagnes de neige, leurs canots d'arêtes, revêtus de peaux, leurs cabanes

enfumées & leurs habitudes pénibles. Rien ne put les en distraire. Ils furent insensibles à tous les avantages, à tous les agrémens de la civilisation, & ne manquèrent aucune occasion de retourner parmi leurs compatriotes. Le mauvais succès d'une première tentative ne les arrêta pas ; ils s'exposèrent aux plus grands dangers pour revoir leur terre native.

On ne peut attribuer cette indifférence à leurs stupidité : ils avoient de l'aptitude pour tous les Arts, & ils ne manquoient pas de judiciaire. Leur conduite donne un démenti formel à ces Moralistes politiques, qui prétendent que l'Homme est destiné par la Nature, pour la Société civile. Les Groenlandois & beaucoup d'autres Peuplades de ce genre prouvent par des faits, préférables sans doute à des raisonnemens, que l'individu de l'espèce humaine, est né pour vivre en famille seulement. L'Homme par-tout, est fils & père ; il n'est point patriote & citoyen par-tout. L'enceinte de la maison paternelle lui suffit pour vivre heureux & bon, pourvu qu'il y cultive sa raison. Toutes les ressources qu'on trouve dans les Cités, sont de brillans hors-d'œuvres qui développent l'esprit, mais qui en même temps corrompent plus ou moins vîte le cœur. Les Groenlandois sont loin sans doute, d'avoir atteint le point de perfectibilité dont l'Homme est susceptible. Ce n'est pas une Nation aimable & brillante. Il se passe sans doute parmi eux, des scènes de violence, des actes d'injustice. Mais pourtant l'Habitant du Spitzberg a trouvé le secret d'être heureux

presque sans moyens. Les plus doux sentimens de la Nature qu'il éprouve dans toute leur énergie, lui suffisent pour l'attacher au sol qui l'a vu naître, & pour le rendre indifférent à tous nos besoins factices, à tous les attraits du luxe de nos Villes. Ses usages bornés nous font hausser les épaules de pitié. Mais qu'il nous le rend bien & qu'il doit nous humilier, quand, loin de tomber en extase à la vue des chefs-d'œuvres de la civilisation, il s'en amuse un instant, mais ne perd jamais de vue ses foyers, où il trouve à peine le nécessaire. Au milieu de nos cercles agréables, sous les lambris de nos maisons de plaisir, nous nous surprenons baillans : le Groenlandois ne s'ennuye jamais ; sa femme, ses enfans, son tambour de basque, ses filets, ses javelots, ses courses & le repos, ne laissent aucun vuide dans tout le cours de sa vie. Son existence seroit parfaite, s'il apportoit un peu plus de soin dans les détails de son ménage ; & il seroit possible de le conduire aux recherches de la propreté, & de le voir s'y arrêter sans passer outre, & sans qu'il prenne goût aux superfluités du luxe. Arrivé à ce point, qu'auroit-il à nous envier ? Et sans chercher ici à faire notre satyre, en exagérant son bonheur, convenons qu'il est véritablement plus près de la félicité que ceux qui le méprisent ou qui le plaignent.

Les Groenlandois sont pour la plûpart gras & dispos. Leur teint est de couleur olivâtre. On tient qu'il y en a de noirs. Ils sont habillés de peaux de chiens marins, cousues de nerfs. Leurs Femmes paroissent toujours

échevelées, renverſent leurs cheveux derrière leurs oreilles pour montrer leur viſage, peint aſſez ſouvent de bleu & de jaune. Elles ne portent point de jupes, mais quantité de caleçons, faits de peaux de poiſſons, qu'elles chauſſent les uns ſur les autres. Chaque caleçon a de petites poches, où elles fourrent leurs couteaux, leur fils, leurs aiguilles, des miroirs & autres menus objets que les Etrangers leur portent, ou que la Mer rejette ſur le rivage, après le naufrage des Vaiſſeaux qui navigent dans ces parages ſujets aux tempêtes. Les chemiſes des Hommes & des Femmes ſont faites avec les inteſtins des poiſſons, couſus par des nerfs fort déliés. Les habits des deux ſexes ſont larges; on les ſangle avec des courroies de peaux de poiſſons. La langue, en ce pays ſauvage, ſert de mouchoir, & à table de ſerviette. On paſſe pour riche, quand on a beaucoup d'arcs & de frondes, pluſieurs bâteaux & des rames. Les arcs ſont courts & les flèches déliées, armées par le bout d'os ou de cornes aiguiſés. Ils dardent les poiſſons au fond de l'eau avec des javelots. Leurs nacelles ſont couvertes de peaux de chiens de Mer; chacune ne peut contenir qu'un Homme. Leurs voiles ſont de la même étoffe que leurs chemiſes. Ils ſe ſervent auſſi d'épées. Ils ſe fabriquent des Calendriers à leur ſeul uſage, composés de vingt-cinq ou trente petits fuſeaux, attachés à une courroie de peau de mouton. On prétend que leur idiome, difficile ſans être groſſier, n'a point de termes pour exprimer Dieu, ni pour prononcer un ſerment, ni pour dire une injure.

Quand ils prennent Femme, ils ne demandent point à celle ſur qui ils ont jetté les yeux, ſi elle a une dot; elle leur convient, pourvu qu'elle aime le travail & qu'elle ſçache travailler. On ſe prend, ſans ſe rien promettre; on vit enſemble, ſans ſe montrer trop exigeant l'un envers l'autre; & la mort ſeule ſepare ordinairement deux êtres qui ne ſe ſont peut-être jamais dit qu'ils s'aimoient, mais qui ont vécu dans une plus étroite intelligence que ceux qui jurent de s'aimer.

Le Groenland eſt cette Terre ſeptentrionale qui ſerpente du Midi au Levant, déclinant vers le Nord, depuis le Cap-Faruel, & formant une partie du Détroit de Davis. Ce Continent arctique, aſſez voiſin de l'Iſlande, ſemble n'appartenir à aucune des trois parties du Monde, à l'extrêmité deſquelles il eſt ſitué.

Fin de la Notice ſur les Mœurs & Coutumes des Groenlandois.

Table des peuples de l'Affrique contenu en ce volume tome. 4.

---

1. sur Martavan en sirie.
2. sur des Etats Barbaresques
3. sur des Affricains de la côte du sénégal.
4. sur les Madegasses.
5. sur les Caffres ou terre Natal.
6. sur les hottentots.

fin de l'affrique.

Table des peuples de l'Amerique contenũ en ce volume tome. 4.

---

1. sur les ysles sandwich.
2. sur les ysles des amis.
3. sur les Insulaires de la nouvelle Zelande.
4. sur l'isle de taïti.
5. sur les Insulaires D'otahiti.
6. sur les Insulaires de watéeoo.
7. sur les habitans de la terre de feu.
8. sur les Insulaires de Mangéea.
9. sur les patagons.
10. sur les deserts du chilli.
11. sur Lima capital du perou.

12 . sur les Indiens de quito province du perou .
13 . sur les caraïbes de surinam .
14 . sur les Mexiquains .
15 . sur le Nouveau Mexique .
16 . sur la californie .
17 . sur Nootka .
18 . sur les oonalaskains .
19 . sur la floride .
20 . sur les quakers .
21 . sur les Acadiens .
22 . sur le canada .
23 . sur la baye du Chactool .
34 . sur les tschutski .
35 . sur les Groenlendois .

fin .

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

4° H
7,572

COSTUME DES PEUP CONNUS

AFRIQUE TOM IV